

AVENTURES ET EXPLOITS
DES
BANDITS ET BRIGANDS
DE TOUS LES PAYS DU MONDE.

TRADUIT DE MACFARLANE,
PAR M. DEFAUCONPRET.

TOME PREMIER.



PARIS.
LIBRAIRIE DE H. FOURNIER,
RUE DE SEINE, N° 14.

1834.



SOUSCRIPTION.



**SOUVENIRS,
MÉMOIRES ET LETTRES**

DU GÉNÉRAL

MAXIMIEN

LAMARQUE,

PUBLIÉS PAR SA FAMILLE.

5 Volumes in-8°, avec portrait.

PROSPECTUS.

La publication que nous annonçons pourrait plus que toute autre se passer de prospectus. Le nom du général Lamarque est tout à la fois l'indication et la garantie de ce que sera cet ou-



8 p. Catal. (4) - 481 - (3) p.
(4) - 278 - (2) p.

vrage; et quelque oubliées que soient et notre nation et notre époque, il est pourtant des talens, des services et des vertus qu'elles n'oublient pas en deux ans.

On retrouvera dans les différens morceaux qui composent cette publication, les connaissances militaires du guerrier, les sentimens immuables du mandataire du peuple, les saillies de l'homme spirituel qui saisit et stigmatise les ridicules, l'indignation de l'homme vertueux qui poursuit le vice et démasque l'hypocrite. On y retrouvera la constante sympathie du frère d'armes, les craintes du patriote, les espérances du citoyen, les prévisions d'un esprit devenu inquiet de l'avenir par l'expérience du passé, la résignation d'une ame forte soutenue par la conscience. Enfin, on y retrouve le général Lamarque tout entier, avec la mobilité de son imagination et la fixité de ses principes, avec la profondeur de ses réflexions et la malice de son esprit, avec la force de son caractère et la sensibilité de son cœur.

Le général Lamarque avait d'immenses relations, car la société le recherchait, et il ne la fuyait pas, attiré qu'il était vers elle par les avances qu'elle lui faisait, et surtout par les lumières qu'il pouvait y puiser, et qu'il savait faire

servir aux intérêts sacrés de la patrie. Il a tout vu; il sait nous intéresser à tout. Il fait passer devant nos yeux une foule de portraits ressemblans, pour lesquels les originaux ont posé à leur insu. Il nous apprend ou nous rappelle des événemens qu'il éclaire par la sagacité de son esprit, qu'il juge de toute la hauteur de sa pensée, qu'il colore de tout le charme de sa narration.

Les œuvres du général Lamarque auraient pu être beaucoup plus volumineuses; mais comme cette publication n'est point une spéculation, on ne livre à l'impression que ce qui doit intéresser toutes les classes de lecteurs; ainsi, de nombreux travaux militaires et une traduction complète d'Ossian ont été retranchés, et on se borne à donner au public trois volumes, qui seront ainsi divisés :

PREMIER VOLUME.

Essai historique sur les Cent Jours. — Souvenirs pendant les années 1821 et 1822.

DEUXIÈME VOLUME.

Souvenirs pendant les années 1823, 1824 et 1825. — Lettres écrites par le général Maximien Lamarque, depuis le mois d'août 1815 jusqu'au mois d'août 1830.

TROISIÈME VOLUME.

Lettre du général Lamarque au général Canuel. — Vie militaire et politique du prince Maurice de Nassau, 2^e stathouder de Hollande, précédée d'une introduction.

On souscrit à Paris :

A LA LIBRAIRIE DE FOURNIER JEUNE,

RUE DE SEINE, N^o 14.

Prix des 3 volumes : 22 fr. 50 c.

Le premier volume sera mis en vente le 15 septembre.

TABLE DES MATIÈRES.

ESSAI HISTORIQUE SUR LES CENT JOURS.

CHAPITRE I.

Du retour de Napoléon.

CHAPITRE II.

Du gouvernement de Louis XVIII en 1814.

CHAPITRE III.

De la marche de Napoléon depuis Antibes jusqu'à Paris.

CHAPITRE IV.

De la conduite des Bourbons depuis le 7 mars jusqu'au 19.

CHAPITRE V.

De ce qu'aurait dû faire et de ce que fit Napoléon après son retour. — Organisation de l'armée. — Acte additionnel.

CHAPITRE VI.

Murat et Bernadotte.

CHAPITRE VII.

Intrigues. — Fouché. — Assemblée du Champ de Mai.

CHAPITRE VIII.

Départ de Napoléon. — Position des armées. — Premières opérations.

CHAPITRE IX.

Bataille de Fleurus.

CHAPITRE X.

Bataille de Waterloo.

CHAPITRE XI.

Napoléon à Paris. — Nouvelles intrigues. — Fouché. — Abdication.

CHAPITRE XII.

La chambre des Cent Jours. — Départ de Napoléon.

CHAPITRE XIII.

Conférences à Haguenau.

CHAPITRE XIV.

Le conseil de guerre. — Le maréchal Davoust.

CHAPITRE XV.

Le camp de la Villette. — La capitulation.

CHAPITRE XVI.

Déclaration des représentans du peuple. — Pacification de la Vendée. — Derniers actes de l'assemblée.

CHAPITRE XVII.

Soumission de l'armée. — Listes de proscription. — Licenciement de l'armée.

SOUVENIRS.

CHAPITRE I.

La mort de Napoléon. — Influence de cet évènement. — Deux opinions sur Louis XVIII. — Le prince Croquignolet. — Organisation de l'armée. — Diner chez le général Sébastiani. — Modération. — Las-Cases. — Les cinq hypothèses. — Le vicomte d'Arincourt. — Des espérances et des imprudences. — Versailles et les rats.

CHAPITRE II.

De l'Espagne. — De l'importance d'une capitale. — La tentative du général Berton. — Le maréchal S.... et le tableau de l'Ascension. — Profession de foi. — Anecdotes. — De la séance du 19 mars. — Foy, MM. Sébastiani et Lainé. — L'opinion et l'organisation des Piémontais. — Anecdotes.

CHAPITRE III.

Les trois millions de Masséna. — Tacite. — Madame Joseph Bonaparte. — M. Say. — Sur l'état de l'Angleterre. — Cambacérès. — Ce que craignait Napoléon. — Les coupables du

5 nivôse. — Guerre entre les Russes et les Turcs. — Le cimetière du Père Lachaise. — Les aveux de M. Dudon.

CHAPITRE IV.

M. de Clermont-Tonnerre. — De l'aristocratie et de la démocratie. — M. Dubois : révélations. — L'histoire de Paris. — Saint-Cloud. — Le général Moreau. — Prédication de l'abbé Desmazures. — Le salon de 1822. — L'abbé Sièyes. — Le Mémorial de Sainte-Hélène. — Des talens et des qualités militaires. — De la chambre des pairs. — D'une véritable chambre des pairs. — Respect de M. de Talleyrand pour la puissance des chambres.

CHAPITRE V.

De la fausseté des calculs politiques. — La Malmaison. — La prédiction. — Les deux décrets. — La prise de Fontarabie. — Les élections de 1822. — Anecdotes. — Le maréchal Lefebvre. — Administration de Napoléon. — Salon d'Horace Vernet. — Des tableaux de bataille. — M. Laffitte. — Adieux à Paris.

CHAPITRE VI.

Le comte de B..... B..... — Bordeaux en 1822. — La Fête-Dieu. — L'abbé Frayssinous. — Régulus, par Lucien Arnault. — Acte d'accusation du général Berton. — Mort de lord Londonderry. — Des talens militaires de lord Wellington. — Quelques questions au maréchal S.... sur sa dernière campagne. — Condamnations. — Exécution du général Berton et du lieutenant-colonel Caron. — Mémoire de M. de Blacas. — Les statues. — Etienne Canaris.

CHAPITRE VII.

On dit. — Intrigues. — Projets. — Ipsiboé. — Le terrassier de M. de Montaran. — La guerre d'Espagne en 1825. — M. Bérenger conseiller d'Etat. — Les craintes du duc d'Orléans. — L'avalanche. — L'enfer. — L'exclusion de Manuel. — Le général Sébastiani. — Les espérances.

CHAPITRE VIII.

Le 21 mars 1815. — Le maréchal Ney. — Des Russes et de leur

liberté. — Mirabeau. — L'Odyssee de Louis XVIII. — Des opinions et des projets de S... en 1825. — Le premier coup de canon. — Un diner chez M. de Talleyrand. — Salicetti. — Les Napolitains. — Siciliano. — Les brigands des Calabres. — Ronco.

CHAPITRE IX.

Proclamation de Paul Courier. — Dilapidations. — M. Ader. — Physionomie de nos cercles. — MM. Jouy et Jay à Sainte-Pélagie. — Le général Bonnaire. — Anecdotes. — M. Kœchlin. — Mort du maréchal Davoust.

CHAPITRE X.

Le baron de Damas. — Mort de Cambacérés. — Charles X. — Ordonnance de retraite. — L'indemnité. — L'abbé Guillon. — L'anniversaire du 21 janvier. — La duchesse de Vicence. — Le médecin Koreff. — Madame Krudner. — Influence du clergé. — Le curé du maréchal M..... — Etat de la Russie à la mort d'Alexandre. — Mort du maréchal Suchet. — Bons conseils de M. de Châteaubriand. — Le refus.

LETTRES

Ecrites depuis le mois de juillet 1815 jusqu'au mois d'août 1850.

Lettre du général Lamarque au général Canuel.

VIE

Politique et militaire du prince Maurice de Nassau, 2^e stathouder des Provinces-Unies, précédée d'une introduction.

AVENTURES ET EXPLOITS

DES

BANDITS ET BRIGANDS

DE TOUS LES PAYS DU MONDE.

TOME I.



FGD7.1

AVENTURES ET EXPLOITS
 DES
BANDITS ET BRIGANDS
 DE TOUS LES PAYS DU MONDE.



TRADUIT DE MACFERLANE.

PAR M. DEFAUCONPRET.

TOME PREMIER.



PARIS.

LIBRAIRIE DE H. FOURNIER,

RUE DE SEINE, N° 14.

1834.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER,
 RUE DE SEINE, N° 14.

AVENTURES ET EXPLOITS



BANDITS ET BRIGANDS

DE TOUTS LES PAYS DU MONDE

PAR M. DE LAUNAY

TOME PREMIER



PARIS

DE LA LIBRAIRIE DE LA RUE DE LA HARPE

AVENTURES

ET EXPLOITS

DES BANDITS ET BRIGANDS

De tous les pays du Monde.



T. I.

I

AVENTURES

ET EXPLOITS

DES BANDITS ET BRIGANDS



CHAPITRE PREMIER.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES

SUR LES BANDITS ET LES BRIGANDS.

Il y a peu de sujets qui nous inspirent en général plus d'intérêt que les aventures des bandits et des brigands. Dans notre enfance, elles excitent et captivent notre attention aussi bien

que les meilleurs contes de Fées ; et quand notre heureux penchant à tout croire a tristement disparu, et que notre foi au merveilleux s'est évanouie, nous conservons encore notre goût pour les exploits aventureux des brigands, et pour leur vie errante et sauvage. Ni la maturité de l'âge, ni l'expérience, ni la sagesse du monde, ne peuvent nous rendre insensibles aux histoires terribles qui ont fasciné notre enfance, ni nous empêcher d'avoir la chair de poule, quand, au coin de notre foyer paisible, nous lisons ou écoutons la relation des exploits audacieux de quelque chef de bandits, de son adresse merveilleuse à échapper aux dangers, et de sa longue carrière de crimes. Mais de quelle impression ne sommes-nous pas saisis quand nous entendons raconter de pareilles histoires sur les lieux qui en ont été le théâtre, et où elles sont peut-être à la veille de se renouveler encore ? C'est alors que la pensée que nous pouvons figurer nous-mêmes dans une relation semblable, au lieu d'en être les auditeurs, excite une attention trop pénible, et nous frappe trop vivement pour ne pas aller au-delà de ce degré d'horreur qui nous procure une sorte de jouissance dans certaines scènes des romans, des tragédies et des autres ouvrages d'imagination.

S'il arrive, dans un moment semblable, que nous soyons entourés de nombreux compagnons, et que nous ayons un sentiment intime de sécurité, alors nous goûtons un double plaisir en entendant la relation sur les lieux, soit dans une solitude couverte de bruyères, soit dans un défilé de montagnes, soit dans le sein d'une forêt ; mais, en général, le récit des exploits d'un Pepe Mastrillo, ou d'un Mazzaroni, ne sera point un amusement agréable en traversant les Marais Pontins, ou les défilés des frontières du royaume de Naples. Je me rappelle que, par une nuit obscure, pendant laquelle nous ne trouvâmes qu'avec beaucoup de difficulté le chemin de la ville de San-Germano, au village de Sant-Élia, dans le cœur des Apennins, un ami, qui était mon seul compagnon, s'arrêta tout à coup et me montra un endroit qui, peu de temps auparavant, avait été le théâtre d'un vol et du meurtre d'un prêtre. J'avoue que je ne pus m'empêcher de désirer qu'il eût gardé cette anecdote pour le moment où nous serions en lieu de sûreté, et que je me sentis assez mal à l'aise jusqu'à l'instant où, au milieu de l'obscurité, nous entrevîmes sur une hauteur les murailles blanches d'une église, ce qui nous annonçait que nous étions près du village que nous cherchions depuis si long-temps.

Mais, pour en revenir aux histoires de brigands et à l'effet qu'elles produisent généralement, on peut dire qu'aucune espèce de relations, excepté peut-être celles des naufrages, ne fait une plus profonde impression sur les personnes de tout âge et de toute condition. Cette conviction, et la circonstance particulière que j'ai passé plusieurs années dans le midi de l'Italie, pays du brigandage par excellence, et que j'ai voyagé plusieurs fois dans les parties les plus sauvages de ce pays, m'ont décidé à rassembler mes propres matériaux, et à en former, en les réunissant à d'autres, puisés dans des sources authentiques, une sorte d'histoire des bandits italiens pour l'amusement d'une soirée d'hiver. J'y joindrai une notice sur les plus fameux brigands des autres pays, contenant les aventures les plus amusantes et les plus caractéristiques qu'offre leur histoire. Je puis promettre au lecteur que la première partie sera assez complète, pour donner une idée générale des mœurs et des habitudes des brigands.

Avant que le lecteur aille plus loin, je dois l'avertir qu'il ne trouvera pas dans mes bandits un caractère aussi romanesque et aussi généreux que celui des brigands qu'on voit figurer quelquefois dans les ouvrages d'imagi-

nation. Il ne rencontrera pas ici de ces voleurs vertueux qui prennent au riche pour donner au pauvre; ceux-ci donnent au pauvre à la vérité, mais c'est pour en faire un espion, ou l'instrument de leurs crimes, ou du moins pour l'engager à rester passif, tandis qu'ils se livrent à leur œuvre de déprédation contre le riche. Certes, on ne pourrait guère regarder comme un acte de grand libéralité, que des gens, venant de piller un trésor, distribuassent une poignée de dollars à des paysans indigens; mais cette poignée de dollars, ils ne la donnent que par un motif direct d'égoïsme. J'aurai à citer un trait touchant d'un brigand des Abruzzes qui respecta non-seulement la personne et les propriétés d'un poète, mais de ceux qui l'accompagnaient, et qui étaient tombés entre ses mains; mais parmi les bandits italiens, je n'ai jamais entendu parler d'un Robin Hood, et encore moins d'un homme professant une métaphysique raffinée comme « le brigand Moor », ce héros magnanime de Schiller, poussé dans une carrière de crimes audacieux par les vices méprisables, quoique brillans, de la société.

On se souvient encore de l'effet que produisit sur les jeunes têtes romanesques de l'Allemagne, la tragédie de Schiller intitulée : « Les Bri-

gands ». Ils devinrent épris de la vie de brigand, et ils crurent que les vertus les plus élevées et les plus nobles étaient incompatibles avec une vie uniformément honnête, et avec la soumission aux lois de la société. Mais le beau idéal qui les séduisait, n'était qu'imaginaire ; et, dans la réalité, on ne voit guère de brigands adresser de touchans monologues au soleil couchant, et unir l'élégance et la vertu à la violence et au crime ; quand ces jeunes exaltés s'enfoncèrent dans les bois et les déserts pour y lever des contributions, comme le firent véritablement quelques étudiants sans expérience, ils durent bientôt reconnaître qu'ils pouvaient se rendre dignes de la potence, sans atteindre à la sublimité poétique et sentimentale née de l'imagination ardente du poète ; qui, il ne faut pas l'oublier, était lui-même un jeune homme comme eux, quand il composa sa tragédie. Il n'y eut ni poème, ni roman, ni pièce de théâtre qui entraîna l'esprit plus calme de la jeunesse anglaise à une imitation si dangereuse ; mais je me rappelle le temps où, avec d'autres jeunes gens de mon âge, je me figurais qu'il ne pouvait exister rien de plus romantique que d'être capitaine d'une troupe de brigands audacieux ; d'avoir pour repaire une

forêt plus épaisse que celle des Ardennes ; et pour demeure un vieux château, une abbaye en ruines, ou une caverné inaccessible, avec des compagnons assez fidèles pour mourir dans de longues tortures plutôt que de trahir leur chef ou un camarade, et d'avoir, pour terminer les aventures et les périls de chaque journée, le banquet joyeux, les refrains guerriers, et le récit de quelque légende extraordinaire, ou celui de nos propres exploits : tel était mon rêve au sortir de l'enfance ; et même lorsque mon imagination fut délivrée du joug agréable que lui avait en quelque sorte fait subir la lecture de « la Femme du Bandit » et d'autres ouvrages semblables, il se passa long-temps avant que je pusse dépouiller le brigandage de son manteau romantique, et l'envisager dans son horrible nudité. Le charme exercé sur mon esprit par les romans de bandits et ce que j'éprouvai, bien d'autres l'ont sans doute éprouvé comme moi, fut entretenu et prolongé par les tableaux de Salvator Rosa, et par les gravures faites tant d'après ce grand maître, que d'après notre compatriote Mortimer. Je n'allai jamais tout-à-fait aussi loin qu'un jeune ami, qui, traversant pour la première fois, sur les confins de la Calabre, un défilé sauvage des montagnes,

où se précipitait un torrent impétueux, regrettaient de ne pas y voir quelques figures comme celles peintes par Salvator, pour compléter le paysage ; cependant je contemplais rarement une pareille scène sans que mon imagination me présentât de semblables figures ; et comme j'avais beaucoup voyagé dans ma jeunesse en Espagne et en Italie, dans des contrées romantiques, le cours de mes idées se portait fréquemment sur les brigands ; ils me devinrent familiers, et ils ne se présentèrent à mon imagination qu'au milieu des œuvres les plus pittoresques de la nature et de la peinture. Sous ce point de vue ils furent en quelque sorte ennoblis à mes yeux.

Mais le temps et l'expérience, ainsi que le récit des atrocités vulgaires des bandits que j'avais entendu dans la Pouille, dans la Calabre, dans l'Abruzze et dans les États Romains, avaient déjà détruit en grande partie une illusion, qui n'avait jamais été bien complète, quand le hasard me mit en rapport avec un ex-brigand, qui, par le tableau qu'il me traça de son ancienne profession, dissipa le dernier rayon romanesque que mon imagination pouvait encore faire réfléchir sur les bandits.

J'ai connu des ex-ministres et des ex-rédac-

teurs de constitutions de différens pays, et j'ai salué plus d'un ex-roi, mais je n'ai jamais connu qu'un seul ex-brigand avoué. Le lecteur me pardonnera donc de l'introduire avec quelque apparat, et il voudra bien croire, sur ma parole, que la scène n'a pas été arrangée à plaisir, mais que je la décris telle qu'elle se passa quand je vis pour la première fois Luca, ou comme on l'appelait plus communément, Passo di Lupo, c'est-à-dire, Pas de Loup. Jamais scène ne fut plus romantique, et mieux faite pour rappeler les visions de l'enfance et de la première jeunesse.

C'était dans la contrée aussi belle que sauvage de Monte-Gargano, située entre les plaines de la Pouille, si récemment couvertes de bandits, et les montagnes de l'Abruzze, autrefois si fameuses par leurs brigands, et à peu de distance de la mer Adriatique, et de l'ancienne ville de Perchici. J'étais allé dans un château à demi ruiné avec un noble Napolitain qui en était propriétaire, ainsi que d'un domaine considérable qui y touchait. Bien différent de cette classe indolente et insouciant qui, dans la capitale, regarde la vie comme un vain songe et partage son temps entre San-Carlo et le Corso, mon ami consacrait une grande par-

tie de son temps à vivre à la campagne et à améliorer ses domaines, à cent cinquante mille des vanités de Naples. Nous avons abattu des arbres et tracé de nouvelles routes, et notre attention se dirigeait sur les moyens de nous procurer de l'eau dont les environs avaient le plus grand besoin. Il y avait un lac dans le voisinage, un grand et beau lac, qui portait même un nom classique; mais une plaine aride et une chaîne de hautes montagnes se trouvaient entre nous et l'Uranus, et nous ne pouvions tirer une seule goutte de ses eaux. Nous avons creusé un puits d'une profondeur étonnante sans rencontrer la moindre source. Nous avons réparé les grands réservoirs, qui recevaient l'eau de pluie quand il en tombait, et nous pensions sérieusement à creuser une nouvelle citerne, quand on nous en fit voir une qui se trouvait précisément à l'endroit où nous en avions besoin; mais la nonchalance des habitants l'avait négligée si long-temps, qu'elle était hors de service, et qu'à peine en connaissait-on l'existence. Nous nous mîmes alors à la nettoyer, afin d'en revêtir les murs de ciment, pour qu'aucune goutte du précieux liquide ne pût s'en échapper. C'était un travail qui n'était pas sans difficulté, car cette vieille citerne, qui

pouvait avoir quarante pieds de diamètre sur trente de profondeur, était remplie de ronces, de buissons, et trois grands arbres avaient surgi au milieu; tout cela présentant cette ténacité de racines et cette force de végétation qui distinguent un climat méridional. Cependant quand trois ou quatre bûcherons eurent travaillé toute une journée dans cette enceinte, la pioche et la hache ne laissèrent pas d'avoir fait de la besogne, et nous résolûmes de terminer l'ouvrage en employant le feu. Nous jetâmes au milieu des branches vertes et des broussailles qui étaient encore sur pied, des tiges et des feuilles sèches de maïs et une petite quantité de bois sec, et nous attendîmes, quelque temps après le coucher du soleil, l'arrivée du *Terrano*, vent périodique qui soufflait avec force d'une étroite vallée. Nous appliquâmes alors la mèche aux matériaux préparés. D'abord un feu lent répandit une fumée et une odeur qui affectait désagréablement les yeux et l'odorat; mais bientôt s'élança un jet immense de flamme, qui semblait embraser simultanément tout ce que contenait la citerne. Le feu sifflait et craquait, et la flamme jaillissait comme si elle fût sortie du cratère d'un volcan. De malheureux serpens, qui s'étaient mis depuis long-

temps en possession de cette cavité, donnaient à ce vaste réservoir quelque ressemblance avec la chaudière infernale d'une sorcière, tandis qu'ils cherchaient inutilement à échapper aux flammes. Mon ami et moi, nous fûmes obligés de reculer à quelques toises du cercle de cette conflagration. A nos ouvriers se joignirent bientôt des groupes de paysans des environs : l'on aurait peine à trouver une race plus pittoresque que les paysans de Monte-Gargano. J'ai vu, pendant la nuit, les brûleurs de charbon des forêts de ce pays, et l'on aurait pu les prendre pour les démons dont la superstition allemande peuple la forêt du Hartz, et qui ont la même occupation. Mais le magnifique incendie que nous avions allumé surpassait l'éclat de la pile embrasée du bois qu'on réduit en charbon. La lueur rougeâtre qui sortait de toutes parts du fond de cette antique citerne, et qui se réfléchissait sur les visages des spectateurs et sur le feuillage des arbres qui croissaient à peu de distance; le vent qui de temps en temps attisait les flammes et en faisait monter des colonnes bien au-dessus des plus grands arbres de la forêt, comme si elles eussent voulu atteindre l'azur du firmament, tout concourait à produire un effet imposant.

J'ai parlé d'arbres et de forêt ; j'aurais dû dire que cette vieille citerne était placée sur la lisière d'un bois, le plus remarquable peut-être de ces contrées par son étendue, par son caractère sauvage et par la hauteur de ses arbres.

Tandis que je jouissais de cette scène, et que j'examinais les paysans qui en formaient une partie si importante, je fus frappé de la physionomie d'un drôle, dont le front basané était traversé par une cicatrice profonde, et qui avait le bras gauche soutenu par une espèce d'écharpe. « C'est Passo di Lupo, » me dit le factotum de mon ami à qui je demandai qui il était ; « il a été long-temps brigand, et il a fait partie de la bande des Vardarellis. » Ces Vardarellis étaient le vrai type des brigands modernes, et j'en parlerai plus au long ci-après.

« En vérité ! » m'écriai-je avec quelque surprise ; « et que fait-il ici ? »

« Il est rentré dans la société, ainsi que plusieurs autres de ses compagnons, il y a quelques années, quand le gouvernement du roi Ferdinand, voyant qu'il ne pouvait les détruire, offrit une amnistie à tous ceux qui mettraient bas les armes. »

Je lui dis qu'il avait l'air féroce, et il me répondit que c'était la suite de son ancienne vie ;

mais qu'à présent il n'était pas aussi diable qu'il était noir ; qu'il était fidèle à ceux qui l'employaient, et qu'on pourrait l'envoyer avec un sac d'or non compté de Peschici à Manfrédonia, cette route si favorable au brigandage. En un mot, telles étaient ses qualités morales, son activité et son habitude à supporter les fatigues, que le factotum songeait à le recommander à son maître, pour le nommer un de ses *guardiani* (1).

Je lui témoignai le désir d'en savoir davantage sur cet homme, et le factotum me commença son histoire. Mais le feu était alors presque éteint, il ne restait plus guère dans la citerne que des cendres et des charbons, et mon ami, qui n'avait entendu qu'un trop grand nombre de pareilles histoires, était pressé d'aller se coucher. Nous reprîmes donc le chemin du vieux château, où, de la fenêtre de ma chambre, j'aurais pu jeter une pierre dans la mer Adriatique; et, chemin faisant, le factotum me dit que, si je le désirais, il m'enverrait le lendemain Passo di Lupo, qui me raconterait lui-même son histoire. Il ajouta que cet homme

(1) Les *Guardiani* sont les gardes-champêtres. Ils sont presque toujours armés, afin de pouvoir protéger les propriétés de leur maître.

n'aimait guère à en parler, à moins qu'il ne se trouvât bien à son aise avec un ami ou deux, mais qu'il ne doutait pas qu'il ne consentît à satisfaire ma curiosité, surtout si je lui promettais de dire un mot en sa faveur pour lui obtenir la place de *guardiano*, qu'il désirait.

Ce ne fut pourtant que quelques jours après, et quand je n'y songeais plus, que l'homme que j'avais vu près de la citerne, me salua comme j'allais monter à cheval pour faire une promenade dans la forêt. Le factotum l'avait disposé à être communicatif.

La première question directe que je lui fis fut pour savoir quel motif l'avait porté à se faire brigand. Sa réponse fut caractéristique, car j'ai rarement entendu parler en Italie d'aucune carrière de crime qui n'eût eu son origine dans la passion de l'amour; et, quelque étrange que cela puisse paraître, je n'ai jamais entendu un Napolitain parler d'un assassinat qu'il avait commis, autrement que comme d'un malheur qui lui était arrivé.

« Plaise à Votre Excellence, » me dit le drôle, « j'étais amoureux d'une paysanne, et j'eus le malheur de donner un *botto di coltello*, (un coup de couteau) à un homme que je croyais mon rival. »

Il paraît, d'après sa relation, que ce coup fut mortel, et que les autorités judiciaires furent assez déraisonnables, et assez peu judiciaires pour diriger des poursuites contre celui à qui ce malheur était arrivé. Il prit donc la fuite, et après avoir été poursuivi, de place en place, et couru de grands dangers, il alla rejoindre la bande de brigands commandés par les frères Vardarellis, dont le rendez-vous était en général dans les environs de Ponte di Bovino, défilé dans les montagnes, à environ trente milles de Monte-Gargano, où était son domicile.

Il ne fut pas reçu à bras ouverts, comme il s'y attendait; au contraire, on le surveilla avec méfiance, et ce ne fut qu'au bout de quelque temps, après avoir entendu une messe célébrée par un prêtre qui était l'aumônier de ces bandits, et après avoir prêté un serment terrible, qu'il fut admis dans leurs rangs, et qu'il lui fut permis de les accompagner dans leurs expéditions.

Il me parut que les yeux de faucon de ce drôle étincelaient encore pendant qu'il me racontait comment il avait arrêté des diligences, des courriers du gouvernement, de riches fermiers et des nourrisseurs de bestiaux, et comment il avait quelquefois battu toute la plaine

de la Pouille, et traversé les montagnes de la Basilicate, pour entrer dans d'autres provinces, sans rencontrer nulle part une résistance formidable, et en trouvant presque partout des occasions pour piller avec impunité. Mais quand je le questionnai sur le partage et la distribution du butin, et de quelle manière il vivait pendant tout ce temps, sa physionomie prit une teinte plus sombre. Il paraît que les principaux membres de cette honnête communauté, ceux qu'il appelait en napolitain les *guappi*, s'attribuaient la part du lion dans les dépouilles, et ne laissaient aux autres que celle du Jackal, c'est-à-dire le rebut. L'argent même qu'il recevait n'était pas pour lui une source de jouissances; il était rare qu'il osât entrer dans une ville pour y acheter soit des vêtemens, soit les autres objets qu'il pouvait désirer: en général, il le perdait plus vite qu'il ne le gagnait, en jouant aux cartes avec ses compagnons. Quelquefois avec de bons dollars dans sa ceinture, il ne pouvait se procurer un plat de macaroni, ou une bouteille de bon vin. Souvent les brigands étaient poursuivis de si près, qu'ils faisaient rôtir les moutons qu'ils volaient, sans les écorcher ni les vider; il leur arrivait même par fois de les mettre en pièces, et d'en dévorer

les membres, tandis qu'un reste de vie en faisait encore vibrer les nerfs. Pour la plupart du temps, ils étaient obligés de se cacher dans le fond des forêts, dans des cavernes, des villages enfoncés dans les montagnes, tantôt flattant les malheureux paysans, tantôt les assassinant, tantôt comptant sur eux comme sur de fidèles complices, tantôt craignant qu'il ne les livrasent à la justice. Il me dit que cette vie précaire et fatigante avait produit sur lui un tel effet, que, plusieurs années après y avoir renoncé, il ne pouvait jouir d'un sommeil calme dans son lit, mais qu'il s'éveillait fréquemment en sursaut, et appelait ses compagnons par leurs noms.

Les brigands se trouvaient en guerre avec tout le genre humain, et ils n'étaient pas en paix même entre eux. Ils avaient de fréquentes et violentes querelles; et, comme cela devait arriver parmi des hommes si familiarisés avec le crime, elles se terminaient ordinairement par l'effusion du sang et par la mort. Loin de s'accorder mutuellement leur confiance, si un détachement tardait à arriver au rendez-vous, ou si un seul brigand y manquait, les autres étaient tourmentés par la crainte d'une trahison.

Quelques-uns des brigands avaient une femme ou une maîtresse; les autres se pourvoyaient où et quand ils le pouvaient. C'était la cause la plus fertile de querelles; les histoires que Passo di Lupo m'a racontées sur ce sujet, peuvent être le produit de son imagination, mais elles sont trop atroces pour être rapportées. D'après son récit, les brigands de Ponte di Bovino, à l'exception des Vardarellis et d'un petit nombre d'autres, étaient des monstres abominables et odieux, que leurs crimes, leurs vices, en un mot toutes les habitudes de leur vie semblaient avoir rendu inférieurs, dans l'échelle de la création, aux bêtes même des forêts où ils se cachaient.

Quoiqu'ils évitassent avec soin toute rencontre avec les troupes du gouvernement, et avec les individus qui avaient assez de courage pour se défendre, ils ne pouvaient pas toujours y réussir; et ils n'avaient ni chirurgien pour panser les blessures qu'ils recevaient dans ces occasions, ni rien de ce qui aurait été nécessaire pour le pansement. Il en résultait qu'une blessure, qui n'aurait été nullement dangereuse dans des mains habiles, devenait souvent mortelle, et les membres et les corps de plusieurs d'entre eux étaient littéralement couverts d'ulcères af-

freux , suite de la négligence, ou d'un traitement peu judicieux (1).

(1) En 1817, avant que le général Church eût purgé ces provinces de ces dangereux vagabonds, je vis à Nardo, ville considérable entre Lecce et Gallipoli, le corps d'un brigand qui avait été tué par quelques gendarmes. Il était dépouillé et exposé sur la place du marché, à peine couvert d'un drap sale et en haillons. La blessure qui lui avait donné la mort, avait été faite par une balle, et n'avait rien de très-répugnant à la vue. C'était uniquement un trou dans lequel on aurait pu faire entrer un pois, et qui était entouré d'un cercle bleuâtre : mais on voyait sur son corps d'anciennes blessures, du genre de celles dont nous avons parlé, et dont l'aspect était véritablement hideux. Un prêtre, ou peut-être seulement un membre subalterne du clergé, était debout près de lui, tenant en main un tronc en bois, et demandant des *grani* (des demi-sous) pour tirer du purgatoire l'ame du brigand. C'était un jour de marché, et la plus grande partie de la foule semblait éviter le corps comme devant porter malheur; mais je remarquai que ceux qui s'en approchaient s'écriaient : *Poveriello!* (pauvre créature!) et semblaient avoir plus de pitié de son destin, que d'indignation contre ses crimes. Ce brigand était un homme de moyenne taille, et ses membres annonçaient plus d'agilité et de légèreté que de force. Il y avait autour de son cou une petite croix de bois, ornée de nacre de perle, et un reliquaire avec la figure de la vierge; objets qui y avaient été placés, non par les prêtres, mais par les compagnons habituels du bandit. Car un trait horrible de brigandage en Italie et en Espagne, c'est que la superstition est presque toujours unie au crime, et que, presque toujours, par une sorte d'alliance sacrilège,

La blessure qu'avait reçue au front le digne Passo di Lupo, avait été guérie, à ce qu'il me dit lui-même, grace à l'application de coton qui avait été frotté contre la statue d'une Madone qui opérait des miracles, dans la ville de Canosa. Mais il avait été moins heureux à l'égard d'une blessure qu'il avait reçue au bras gauche, et qui lui en avait fait perdre quelque temps l'usage. Même encore alors, et au bout de si long-temps, il employait cette panacée des paysans napolitains, pour ajouter à l'efficacité d'un immense vésicatoire qui lui couvrait le bras depuis l'épaule jusqu'au coude. Tel est le résumé de tout ce que je me rappelle d'intéressant dans le récit de cet ex-brigand. Mais, pour la satisfaction de ceux de mes lecteurs qui seraient portés à prendre quelque intérêt à son destin, je puis ajouter qu'il fut reçu au service de mon ami, et qu'il s'y comporta de manière à justifier les éloges que le factotum lui avait donnés. La dernière fois que je le vis, il faisait partie d'une petite escorte qui nous conduisit pendant la nuit à travers la forêt de Monte-Gargano.

sur la même poitrine se trouvent cachés le poignard et la croix ou une relique, ce qui sera complètement démontré dans la suite de cet ouvrage.

En jetant un coup-d'œil sur les différens pays infestés de bandits, on sera frappé de la réflexion que leur histoire peut presque être considérée comme une branche de la statistique et de la géographie. Certains districts semblent formés par la nature pour favoriser le brigandage et la piraterie. Partout où les progrès d'un bon gouvernement, de la prospérité et de la population, n'ont pas remédié à cette dangereuse facilité, on voit les brigands et les pirates suivre leur métier comme ils l'ont fait dans tous les siècles, dans certains endroits qui offrent des points avantageux pour l'attaque et pour la retraite. Par exemple, la frontière montagneuse du royaume de Naples n'a jamais été sans brigands, et les pirates ont toujours pululé sur les côtes de la Dalmatie et de la Grèce. Ces deux métiers y ont fleuri dans tous les siècles, comme des productions naturelles du sol. La force publique ne peut supprimer ce fléau que momentanément, et jusqu'à ce que les améliorations dont je viens de parler aient eu lieu dans le peuple même, jamais il ne sera en état de résister en masse aux tentations offertes par la position géographique. Si le lecteur compare d'autres pays avec ces deux contrées, choisies par excellence, il verra que les mêmes

causes physiques produisent les mêmes effets, à moins que des obstacles moraux ne s'y opposent. Les frontières sont, en général, les districts les plus infestés par le brigandage. Il est si facile au criminel d'éviter les poursuites, en se tenant constamment, pour employer une phrase militaire, à cheval sur la ligne de démarcation de deux pays, et, quand il fait trop chaud dans l'un pour lui, de se retirer dans l'autre! Et si les frontières sont montagneuses, il est impossible que les habitans en soient parfaitement honnêtes, à moins que les deux états contigus ne soient arrivés à un haut degré de civilisation.

On peut remarquer ici que, lorsqu'un peuple, par suite de services, est incapable de profiter des avantages naturels d'une frontière montagneuse, ces bienfaits de la nature deviennent des fléaux. Les montagnes escarpées et les défilés étroits et profonds, d'où il aurait dû défier les armées qui envahissent son pays, se peuplent de coupe-jarrets tirés de son propre sein; et les boulevards de la liberté nationale, vers lesquels tous les yeux devraient se diriger avec un sentiment d'orgueil et de sécurité, deviennent des repaires de bandits, qu'on ne regarde qu'avec crainte et tremblement. Quand

un pays est divisé en plusieurs petits états, et se trouve en grande partie couvert de montagnes, comme l'Italie, plus les frontières sont étendues, plus il est probable qu'il s'en trouvera mal. Le voyageur y est exposé non-seulement aux vexations certaines, résultant des douanes, de la police et du changement de monnaie, mais au danger probable et plus sérieux des brigands, presque chaque fois qu'il passe d'un petit état dans un autre; et cela, même sur les frontières d'un pays comme la Toscane, dont l'intérieur est le séjour de l'ordre et de la sécurité.

Il y a entre les douaniers et les bandits des rapports plus rapprochés qu'on ne se l'imagine du premier coup d'œil. Les premiers sont placés le long des frontières pour empêcher la contrebande, et les hommes qui exercent le métier dangereux mais profitable de la fraude, joignent très-souvent le vol à la contrebande, et deviennent des brigands. Il n'y a qu'un pas d'une infraction de la loi à une autre; et il est remarquable que bien des gouvernemens déploient infiniment plus de sévérité à l'égard des fraudeurs qui diminuent leurs revenus, que contre les bandits qui ne font que piller leurs sujets. Quand j'étais en Es-

pagne, il était notoire que le voleur de grand chemin, et même l'assassin, qui tombait entre les mains, je ne dirai pas de la justice, mais des autorités, avait plus de chances pour échapper au châtement, que le contrebandier qui y importait du tabac, ce qui vient de ce que le tabac y est un monopole royal, comme dans la plupart des pays du continent. Il n'est donc pas étonnant que les contrebandiers espagnols, surtout quand ils sont irrités par la saisie de leurs marchandises, par des pertes, et par les poursuites dirigées contre eux, unissent à une offense contre les lois des douanes, offense sujette au châtement le plus inflexible et le plus sévère, un crime qui en lui-même est poursuivi avec moins de rigueur, et qui peut à peine augmenter la punition de la contrebande, quand il s'y trouve joint.

D'une autre part, la conquête de la totalité ou de partie d'un pays par un peuple étranger, conduit naturellement au brigandage. Pour ne pas multiplier les exemples, ce fut ce qui arriva en Espagne, lors de la conquête de ce pays par les Maures, et dans la Calabre, qui, pendant plusieurs siècles, vit le royaume dont elle faisait partie, entre les mains de conquérans étrangers, tantôt Espagnols, tantôt Français, et tous également odieux.

Mais pendant la dernière guerre, il n'était pas toujours facile à un observateur impartial de tracer une ligne de démarcation entre les guérillas et les bandits en Espagne, ou entre les patriotes et les bandits dans la Calabre, et dans d'autres parties de la péninsule d'Italie. On ne pouvait guère s'attendre que les Français fissent aucune distinction entre ces diverses espèces d'insurgés; suivant eux, ils étaient tous, et dans tous les temps, des brigands, ce qui était faux; mais il est parfaitement vrai, surtout en Italie, que beaucoup de malheureux contre-révolutionnaires le devinrent par la force des circonstances, et continuèrent à l'être quand ces circonstances eurent cessé d'exister.

On peut faire remarquer ici, et il sera amplement prouvé dans la suite de cet ouvrage, que l'abus de la religion catholique, et en particulier de la confession et de l'absolution, ont tendu indirectement à propager le crime. Mais les prêtres et les moines n'ont pas fait autant de mal que les chanteurs de ballades, les conteurs d'histoires et de traditions populaires, qui ont puisé leurs sujets principaux et favoris dans les aventures des bandits fameux, et qui les ont décriés dans

la vue de produire de l'effet, plutôt que pour dire la vérité et en tirer une leçon morale.

Dans toute l'Italie, ces ballades et ces histoires sont presque aussi nombreuses que les relations de miracles et les légendes de saints. C'est la première chose qu'on apprend dans son enfance; leur répétition continuelle accoutume l'esprit aux actes de violence; et le caractère aventureux qui y domine a un attrait puissant pour un peuple aussi ignorant que vif dans ses passions.

« Fasse les lois d'un pays qui voudra, » dit le patriote écossais, Fletcher de Saltoun; « qu'on me laisse faire les ballades et je formerai le peuple. » Un peu de réflexion prouvera combien cette remarque est vraie. S'il fallait une preuve à l'appui, je citerais le ton général des ballades italiennes, et le caractère des Italiens: et si j'étais un despote aussi puissant qu'un empereur de la Chine (1), j'ordonnerais la destruction de toutes leurs ballades relatives au brigandage, et je prononcerais une peine contre quiconque raconterait une histoire ou une tradition sur ce sujet, du moins

(1) Un empereur de la Chine rendit un décret ordonnant de brûler tous les ouvrages écrits ayant son règne, à l'exception de quelques livres sacrés.

jusqu'à ce que le pays fût civilisé. Alors, on pourrait « chanter et raconter » sans avoir à craindre des suites plus fâcheuses que n'en ont parmi nous le chant ou la relation de « Johnnie Armstrong » ou de « l'intrépide Robin Hood. »

De tous les états d'Italie, ceux de Rome et de Naples étant les contrées où le brigandage a été le plus en vogue, il s'ensuit naturellement que c'est là que cette classe de ballades est le plus répandue. — C'est en même temps dans ces pays une conséquence et une cause.

Mistress Maria Graham, maintenant mistress Calcot, — à qui je suis heureux de pouvoir reconnaître, dès le commencement de mon travail, que j'ai de grandes obligations, — nous donne dans l'appendix de son intéressant ouvrage intitulé « *Trois Mois passés dans les montagnes à l'Est de Rome,* » une liste de quelques-unes des ballades favorites de la populace de Rome, et une traduction de quelques passages. Elle aurait pu faire cette liste beaucoup plus longue (1), mais je me bornerai à parler de deux

(1) « On pourrait faire un volume de cette liste, mais les titres même de la plupart ne sont que des répétitions rebutantes de meurtres dont le récit, reproduit sous mille formes, doit finir par dégrader l'âme de ceux qui font d'une pareille lecture leur amusement favori. »
Maria Graham.

de celles qu'elle a citées : elles feront sentir ce que je veux dire en parlant des effets produits par les ballades sur les bandits

I. *Histoire nouvelle, dans laquelle est rapportée la vie de Guisepe Mastrilli de Terracine, qui, étant amoureux, commit plusieurs meurtres, et fut banni des états de Rome et de Naples, sous peine d'être écartelé, et qui, pendant sa vie, ayant échappé aux mains de la justice, mourut tranquillement dans son lit, repentant de ses actions.*

Cette ballade, que j'ai entendu chanter mille fois, commence ainsi qu'il suit :

« Dans les murs de la belle Terracine naquit un homme plein d'esprit, de richesse et de savoir, qui fut la terreur de Rome et l'épouvante de Naples. Il vécut comme les anciens paladins, mais il attaqua toujours la justice. Ses méfaits et ses fureurs eurent l'amour pour cause.

« Un jour que Mastrilli passait dans une rue, il vit à une fenêtre une jeune personne qui lui parut charmante et plus brillante que l'étoile du matin. Il la salua en lui envoyant un baiser de la main, lui fit part de son amour, et alla voir son père pour la lui demander pour épouse. »

Malheureusement pour Peppe Mastrilli et pour le genre humain, cette jeune personne

était prise de passion pour un autre. Dès que Peppe eut fait cette découverte, il assassina son rival, et commença ainsi, d'une manière essentiellement italienne, sa carrière de crimes. Le père de sa victime alla à Frosinone et porta plainte devant l'évêque qui envoya douze sbires pour arrêter Mastrilli, leur promettant une récompense de trois cents couronnes s'ils y réussissaient.

Ils partirent de Frosinone, bien déterminés, sous les ordres d'un lieutenant, et ayant avec eux un espion pour leur indiquer la retraite de Peppe Mastrilli. Mais ils ne réussirent pas à l'arrêter. Ils le suivirent à la piste jusqu'à l'endroit où il se cachait près de Cisterna, et ils le rencontrèrent comme il sortait d'un bois appartenant au prince de Caserta. Au lieu de fuir, l'assassin désespéré, invoquant l'aide de la Madone, attaqua les sbires, en tua quatre, et mit les autres en fuite, le lieutenant à leur tête. Peppe fit alors ce qu'il était naturel qu'il fit en pareille circonstance; il courut vers la frontière, et chercha un refuge dans le royaume de Naples, où ayant pénétré, après avoir tué deux gardes, il s'avança vers Gaëte. Dans les environs de cette ville, il entra dans la hutte d'un pauvre pêcheur, dont la femme venait

d'accoucher d'un garçon. Voulant s'assurer les secours de son hôte, il tint son fils sur les fonds de baptême, après avoir conté son histoire au pêcheur, qui fut sans doute convaincu par ce récit que l'assassin Pepe Mastrilli était très-propre à remplir les fonctions de parrain chrétien. Il lui servit à boire et à manger, et le quitta comme pour aller à sa barque; mais au lieu de cela, il courut sur-le-champ le dénoncer, et Pepe fut arrêté, mis aux fers et envoyé aux galères. Mais, trois jours après, ayant raconté son histoire avec adresse « au général des galériens », ce personnage distingué lui fit ôter ses fers, et lui donna le commandement de douze cents de ses compagnons. Cependant, au bout de sept ans, la cour de Rome demanda que le criminel lui fût livré, et il fut de nouveau mis aux fers, et envoyé à Rome par mer. Le hasard voulut qu'une certaine princesse y allât en même temps à bord d'une autre galère; et ayant été alarmée par une tempête, elle insista pour qu'on débarquât. Elle vit Pepe Mastrilli, eut pitié de sa situation, et ordonna qu'on le mît en liberté sur-le-champ. Cet événement arriva fort à propos près de Terracine, son pays natal, et il alla hardiment frapper à sa porte. Il fut accueilli par ses deux fils avec

des transports de joie. Il raconta à ces dignes rejets de la vieille souche ses aventures depuis que l'amour et le meurtre l'avaient chassé de chez lui, et il partit sur-le-champ avec eux pour se venger du perfide pêcheur, qui avait offensé saint Jean-Baptiste en trahissant le parrain de son fils. Il est à peine nécessaire d'ajouter qu'ils l'assassinèrent cruellement.

Leur exploit suivant, qui prouve que Pepe Mastrilli n'était pas aussi reconnaissant que vindicatif, fut de dresser une embûche au général des galériens. Ils le firent captif, et en tirèrent une rançon de trois mille couronnes d'or. Ainsi enrichi, Mastrilli servit de guide au prince Corsini, dans un voyage dangereux, et se conduisit avec fidélité. Le prince l'en récompensa en lui donnant des lettres de protection. Il aurait pu alors mener une vie paisible; mais bientôt après, ayant rencontré sur la route quelques marchands qui voyageaient, cette tentation fut trop forte pour qu'il pût y résister, et il partagea avec eux leurs propriétés. Quelques rivaux qui faisaient le même métier que lui, dénoncèrent ce fait à la Cour; des sbires se mirent à la poursuite de Pepe et de ses deux fils; un combat s'ensuivit, et neuf hommes restèrent sur le champ de bataille.

Après cette affaire, Mastrilli et ses fils se rendirent à Rome, et ayant obtenu de nouvelles lettres de protection, ils en partirent pour Livourne; y ayant trouvé un bâtiment prêt à mettre à la voile, ils s'embarquèrent pour Terracine. Arrivé de nouveau dans sa ville natale, une maladie qui avait attaqué Pepe pendant la traversée, devint si grave qu'il fit venir un prêtre et se confessa. De peur que ce prêtre ne révélât ses crimes, les fils de Mastrilli le gardèrent prisonnier jusqu'à la mort de leur père.

Dès que le chef des sbires apprit le décès de Pepe, il se rendit dans la maison où il était mort, tira bravement un coup de pistolet au défunt, et lui coupa la tête afin de réclamer la récompense promise. Ses fils, indignés de cette fraude, obtinrent du prêtre qu'il écrivît à Rome pour certifier que Mastrilli s'était confessé et avait reçu l'absolution avant de mourir; d'après quoi l'officier, en récompense de sa fourberie, fut condamné aux galères, et Mastrilli fut justifié du reproche d'être mort dans l'impénitence.

Telle est l'histoire de la plus populaire des ballades, dont un brigand est le héros; et comme elle a pour dénouement la confession et l'absolution, le bandit meurtrier devient

pour la populace un objet de pitié et d'admiration. Pour ne rien dire de ce qu'ils regardent comme le sort inévitable dans l'autre monde d'un homme qui meurt sans confession, les Italiens pensent qu'il s'attache plus de honte dans celui-ci à une mort dans l'impénitence, qu'aux crimes les plus atroces qu'on peut avoir commis pendant le cours de sa vie, et que cette honte retombe sur ses descendants et sur toute sa famille.

H. Très-belle histoire de la vie et de la mort de Pietro Mancino, chef de bandits, où l'on verra combien de prisonniers il fit pour en tirer rançon, et combien de meurtres il commit dans le royaume de Naples.

Comme beaucoup d'autres ballades de ce genre, celle-ci commence d'une manière classique par une invocation régulière aux Muses :

« Je chante les exploits et les fureurs du grand Pietro Mancino, et combien d'ennemis il mit à mort pendant tout le temps qu'il fut un bandit. Pardonnez-moi, ô muses, habitantes de l'Hélicon, si nous ne vous invoquons pas en cette occasion; mais en chantant la guerre, Bellone doit être ma muse, et Mars mon Apollon. »

Et dans le fait, comme le dit mistress Calcot,

« Pietro Mancino mérite d'être chanté sur un ton plus relevé que la plupart des bandits. » Il était fils d'un médecin aussi savant que respecté, et il était, de même que ses deux sœurs, remarquable par sa beauté. Son histoire commence aussi d'une manière tout-à-fait italienne. Les charmes de ses sœurs enflammèrent les desirs de deux princes, et ce fut pour prévenir leur perte qu'il commit ses premiers crimes en assassinant les deux nobles amans. La suite naturelle de ce double forfait était de se faire brigand; et suivant la ballade, ne pouvant espérer de merci, attendu le rang de ses victimes, il alla joindre une troupe de bandits. Il aurait dû respecter la profession de son père; cependant sa première victime, dans son nouveau métier, fut un docteur en médecine. Il s'empara ensuite d'un intendant, et il tira de chacun d'eux une rançon de trois mille couronnes, dont il employa une partie à secourir des personnes qui étaient dans la détresse, et notamment des femmes. Le prince de San Severo, puissant seigneur napolitain, offrit une récompense de douze mille couronnes pour la tête de Pietro Mancino. Pietro résolut de toucher cette somme lui-même, en conservant sa tête sur ses épaules. En conséquence, il se déguisa, et prenant sous

son manteau une tête de mouton écorchée, il alla trouver le prince, ne fit que la lui laisser entrevoir, et reçut la récompense promise. Quand il l'eut entre les mains, il se moqua du prince et lui fit savoir le tour qu'il lui avait joué. Il alla alors rejoindre ses compagnons, et ayant fait leurs préparatifs, ils s'embarquèrent pour la côte de la Dalmatie, où ils vécurent d'une manière splendide et hospitalière. Quand leurs moyens d'existence furent sur le point d'être épuisés, ils traversèrent la mer Adriatique, débarquèrent sur la côte de la Pouille, et firent des incursions dans ce pays pour se procurer de nouveaux fonds. Leur premier exploit, après leur retour en Italie, fut de se déguiser en moines, et de s'introduire ainsi dans un riche monastère, où ils levèrent une contribution de trois mille couronnes. — Il faut remarquer ici que trois mille couronnes, *tre mila scudi*, sont la somme citée toujours en pareille occasion par les auteurs de ballades italiennes dont des bandits sont les héros. — Il se trouvait dans la troupe un traître qui avait formé le plan de trahir le capitaine. Mais l'adroit Pietro Mancino sut non seulement découvrir ce projet, mais encore forcer l'apostat à lui payer deux fois trois mille cou-

ronnes. Peu de temps après, il s'empara d'un demi-million en or qu'on envoyait au vice-roi de Naples, et étant alors bien pourvu de fonds pour soutenir sa maison hospitalière sur l'autre bord de la mer Adriatique, il traversa la Pouille, et s'embarqua à Barletta pour la Dalmatie, où il avait un beau château, dans lequel il vivait en prince bienfaisant. Quand les Turcs victorieux attaquèrent Corfou, il aida les Chrétiens à défendre cette île. Enfin, précisément comme Pepe Mastrilli, il tomba malade, et voyant lui-même que sa maladie s'aggravait, il implorait jour et nuit la protection de la vierge Marie, à laquelle il avait toujours été fidèle, s'abstenant de pécher les jours qui lui étaient consacrés; et pleurant ses fautes, il rendit son ame à Dieu auprès d'un prêtre (1).

(1) Mistress Calcot comprend dans sa liste « *La vie infortunée et la mort malheureuse d'Henry Gobertinco, brigand qui tua neuf cent soixante-quatre personnes et six enfans sur le territoire de Trente* ». Et elle ajoute : « Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette histoire atroce, c'est le regret de ce scélérat de n'avoir pas vécu assez long-temps pour tuer un millier de ses semblables, d'après un vœu qu'il avait fait. Il inscrivait chacun de ses meurtres sur un registre, par ordre de dates, et avec toutes les circonstances. Il y a sans doute dans ce nombre une exagération qu'il faut mettre sur le compte du narrateur, mais un de mes amis a vu près d'O-

Ces deux ballades sont les plus en vogue parmi toutes celles qui composent ce genre de poésie italienne, et elles sont aussi bien connues dans le royaume de Naples qu'à Rome et dans les états de l'église. On les chante en une sorte de récitatif monotone, qui n'est pas très-agréable comme musique, mais qui fait qu'on n'en perd pas un seul mot. Quelle que soit leur longueur, — et j'ai entendu une édition de la ballade de Pepe Mastrilli plus longue que « Chevy Chace (1) », — elles fixent l'attention des auditeurs comme si chaque mot en était un talisman. J'ai souvent vu un groupe de paysans rassemblés autour d'un barde ambulante, les yeux fixés sur lui, et ne proférant pas une parole, ne faisant pas un geste, avant que le brigand ne fût confessé, absous de ses péchés, et mort en odeur de sainteté. Et alors les donations de *ruli* prouvaient l'extrême plaisir dont ils avaient joui.

Les Napolitains ont aussi un grand nombre

porto un assassin avoué qui faisait régulièrement une entaille sur le manche de son poignard à chaque meurtre qu'il commettait. Mais il s'en fallait de beaucoup qu'il fût arrivé à mille, car il n'y en avait, je crois, que six ou sept.

(1) Ancien poème anglais. — Note du trad.

d'histoires de brigands en vers et en prose, qui leur appartiennent exclusivement. Les plus fameuses sont celles de Fra Diavolo, ou Frère Diable, dont je dirai un mot ou deux ci-après; de Marcone, de Calabre, qui se nommait le Roi Marcone; de Benedetto Mangone, d'Eboli, et de Marco Sciarra, des Abruzzes. Je donnerai le détail des aventures de ce dernier, telles qu'elles sont rapportées dans son histoire véritable; celles des autres n'étant que des légendes fabuleuses.

Celle de Benedetto Mangone est un morceau friand dans son genre, et c'est un mélange d'histoire et de tradition.

La scène de ses exploits fut principalement la campagne d'Eboli, où se trouvent les ruines sublimes des temples de Pœstum, et où, dit l'historien Giannone, « le nombre de crimes atroces qu'il commit a perpétué son infame mémoire ». On dit qu'il établit son quartier général dans ces temples des divinités grecques, qui étaient alors entourés de bois épais, comme ceux qu'on voit encore aujourd'hui autour de Persano; et qu'il sacrifiait les victimes de sa vengeance et ceux qui ne pouvaient lui payer de rançon dans ces retraites jadis sacrées, et dont il fit des boucheries d'hommes. L'amour

fut la fin de ses crimes, comme il en avait probablement été le commencement.

Il fut pris par les soldats du vice-roi espagnol qui gouvernait alors le royaume de Naples, tandis qu'il cherchait à enlever, de gré ou de force, une jolie paysanne de Salerne. En arrivant dans la capitale, jusqu'aux portes de laquelle il avait souvent porté la terreur, il fut soumis à une torture barbare, et expira sous le marteau.

Je me rappelle que j'étais dans le voisinage d'Eboli, peu de temps avant le meurtre de M. et Mistress Hunt, meurtre commis sans intention formelle par quelques brigands novices maladroits, près des temples de Pæstum, en 1825. C'était avant que les criminels eussent été arrêtés. Comme j'en parlais à quelques honnêtes paysans, et que je leur peignais ce que j'avais vu et admiré quelques jours auparavant pendant une excursion d'agrément au mont Vésuve; la beauté, la jeunesse et le bonheur de ces deux époux qui furent tués par la même balle, ils secouèrent la tête, et me dirent qu'il fallait que ce crime eût été commis par le diable, ou par un autre Benedetto Mangone. Plus d'un siècle s'était écoulé depuis la mort de ce brigand, et sa mémoire était aussi fraîche que jamais.

Ceux qui contribuent le plus à la civilisation d'un pays, sont les constructeurs de grandes routes. Un Mac-Adam (1) en Calabre ferait plus pour en extirper les bandits que vingt gouverneurs sanguinaires, comme le général François Manches, de la conduite duquel j'aurai occasion de parler en détail. Partout où l'on a ouvert des communications faciles, les brigands ont disparu peu à peu. Je l'ai vu moi-même dans la Calabre, dans la Pouille et dans l'Abruzzo, à un degré qu'il est difficile de se figurer sans avoir été sur les lieux, quoiqu'il soit aisé de croire que cela doit arriver. La vue d'une nouvelle grande route semble produire sur l'esprit d'un brigand italien la même impression de vertige et d'égarement que le miroir magique de Ruggiero produisait sur les yeux de ses ennemis. Il faut certainement qu'il se mêle une sorte de terreur superstitieuse aux craintes raisonnables de ces brigands, et que leur imagination attache à de nouvelles routes l'idée de quelque *jettatura* (2).

(1) Ingénieur qui a inventé en Angleterre, ou plutôt qui y a introduit et perfectionné les routes cailloutées.

Note du trad.

(2) Superstition beaucoup plus commune parmi les Napo-

Je me souviens que j'eus une fois à traverser un district peu éloigné de Tarente, l'ancien Tarentum, et qui avait eu long-temps une mauvaise réputation. J'en parlai à un gentilhomme du pays, qui m'assura qu'on pouvait alors y passer sans aucune crainte, attendu que le gouvernement y avait percé une *strada nuova*, une nouvelle route, trois mois auparavant, et que depuis ce temps pas un seul vol ne s'y était commis. J'ai presque toujours remarqué, en voyageant dans les provinces du royaume de Naples, que l'ardeur des guides et des muletiers se ranimait quand nous arrivions à une partie de route nouvellement ouverte, et qu'ils en parlaient comme d'un port de sûreté.

Espérant que ces observations générales n'ont pas été assez longues pour fatiguer la patience de mes lecteurs, je passerai maintenant au récit des aventures de bandits les plus amusantes et les plus authentiques qu'il m'a été possible de rassembler, les priant de songer que les bri-

litains, que celle du mauvais œil chez les Levantins, et encore plus absurde. On pourrait dire que c'est une influence mystérieuse et malfaisante exercée par des objets animés et inanimés, mais il faudrait un volume pour en faire la description. Il existe pourtant un ouvrage sur ce sujet, et un ouvrage fort amusant, par l'avocat napolitain Nicolo Valletta.

gands, comme les héros avant le temps d'Homère, sont quelquefois perdus dans une nuit obscure; que l'histoire a dédaigné de rapporter leurs exploits, et qu'on ne peut les recueillir que sur les lieux qui en ont été témoins et dans les relations des voyageurs.

43
Les relations des voyageurs
quo sur les lieux qui en ont été tracés et dans
tous ces lieux, et qu'on ne peut les reconnaître
d'après une histoire défigurée de monuments
mais, sans qu'il soit permis dans une suite
grande, comme les livres de la langue d'Ho-

CHAPITRE II.

CHAPITRE II.

CHAPITRE II.

MARCO SCIARRA,

ou
Le Brigand de l'Abruzzi.

L'horrible spectacle des tortures et de la mort de Mangone, dit l'excellent historien napolitain Giannone, ne fut d'aucune utilité; car bientôt après, le royaume fut troublé par

les incursions du fameux Marco Sciarra, qui, à l'imitation de Marcone, de la Calabre, se donnait le nom de *Re della Campagna*, ou Roi de la campagne, et qui faisait valoir ses prérogatives royales à la tête de six cents brigands.

Favorisé par sa position dans les montagnes de l'Abruzze, et sur les confins d'un autre gouvernement, les Etats du pape, qui, depuis bien des années, avaient été la terre promise du brigandage, ce brigand extraordinaire arriva au plus haut degré de perfection dans son métier. Sa bande, si formidable en elle-même, agissait toujours de concert avec d'autres troupes de brigands des États Romains. Ils s'aidaient réciproquement de leurs armes et de leurs conseils. Quand ceux des États de l'Église étaient trop chaudement poursuivis dans leur pays, ils passaient la frontière et se réfugiaient près de leurs alliés de l'Abruzze; et, quand ceux-ci se trouvaient dans le même cas, ils réclamaient l'hospitalité des dignes sujets du pape.

Les mêmes circonstances ont augmenté la force des bandits de nos jours, et ont fait de la contrée entre Terracine et Fondi, c'est-à-dire des frontières du royaume de Naples et des États de l'Église, le district de toute l'Italie le plus connu pour servir de repaire aux brigands.

Mais d'autres circonstances favorisaient encore Marco Sciarra, et il eut assez de génie pour en comprendre l'importance, et pour s'élever au grade de partisan politique; — peut-être même visait-il à celui de patriote. Son pays natal, comme nous l'avons déjà expliqué, était entre les mains d'étrangers, et sous le gouvernement despotique de vice-rois espagnols, qui étaient généralement détestés par le peuple. Certains nobles formaient même souvent des complots contre eux, et au lieu de les aider à extirper les bandits, ils accordaient à ceux-ci leur secours et leur protection, quand ils en avaient besoin, dans leurs vastes domaines éloignés de la capitale. Une grande partie du reste de l'Italie était presque aussi mal gouvernée que le royaume de Naples, et par conséquent était remplie de mécontents, d'hommes qui n'avaient rien à perdre; qui, en bien des occasions, favorisaient les opérations des bandits, et qui, quelquefois même se joignaient à eux. Un renfort semblable procurait d'importans secours en intelligence, en science militaire, et en connaissances politiques, aux montagnards grossiers de l'Abruzze.

Quelques mois après la mort de Benedetto Mangone, Marco Sciarra avait commis de tels

ravages et s'était rendu si formidable, que le gouvernement ne songea plus qu'à lui et prit tous les moyens qui étaient en son pouvoir pour anéantir cet ennemi de l'ordre public.

Dans le printemps de 1588, pressé par les troupes du gouvernement, il se retira dans les États de Rome, où les Napolitains ne pouvaient entrer sans la permission du pape. En avril, le vice-roi, don Giovan di Zunica, Conte di Miranda, s'adressa au saint-siège pour demander le renouvellement immédiat d'un ancien concordat, en vertu duquel les troupes et les commissaires des deux gouvernemens étaient autorisés à entrer librement sur les deux territoires pour y poursuivre les brigands, et à passer et repasser les frontières aussi souvent que besoin serait, et les deux états s'étaient obligés respectivement à se donner assistance mutuelle dans le dessein louable de réprimer les bandits et gens de mauvaise vie — *mal-viventi*. Le pape Sixte VI consentit à cette demande raisonnable, et accorda à cet effet un bref de trois mois de durée. Les troupes du vice-roi passèrent aussitôt la frontière pour poursuivre Sciarra. Mais celui-ci, bien informé de tout ce qui se passait, par des amis et des espions, rentra sur le territoire de Naples pendant que ses ennemis en sortaient, et, évi-

tant le défilé d'Antrodo où les Espagnols étaient en force, il passa par celui de Tagliacozzi, et fut bientôt en sûreté dans les solitudes montagneuses qui entourent le beau lac de Célano.

Ce chef de bandits avait pour lui tous les paysans, et il trouvait partout des guides et des amis. Il n'en était pas de même du commandant espagnol qui était à sa poursuite, et ce ne fut que quelques jours après qu'il apprit où était Marco Sciarra. Quelques soldats fugitifs l'informèrent alors que ce brigand venait de faire le sac de la ville de Célano, et avait taillé en pièces un détachement qui y était arrivé. L'Espagnol repassa la frontière, mais, presque un jour entier avant qu'il fût arrivé dans les environs de Célano, Sciarra était rentré dans les États du pape.

Il eut pourtant alors de grandes difficultés à surmonter. L'officier espagnol avait laissé sur le territoire de l'Église un corps de bonnes troupes, auquel s'étaient joints des commissaires du pape, dont chacun avait des soldats à sa suite, et qui portaient un ordre de Sa Sainteté à tous ses sujets fidèles, de ne point accorder de retraite aux bandits napolitains, mais d'aider au contraire à les arrêter en quel-

que lieu qu'ils pussent être. Sciarra ne s'était pas attendu à voir Rome déployer contre lui un pouvoir si formidable ; mais les paysans, en dépit des injonctions du successeur de saint Pierre, continuèrent à être ses fidèles amis. Dans le fait, les historiens qui parlent de ces événemens, rapportent que ce bandit, partout où il allait, était affable et généreux à l'égard des paysans, leur donnant souvent, ne leur prenant jamais rien, et payant tout ce qui était nécessaire pour les besoins de sa troupe beaucoup plus régulièrement que les officiers espagnols. Un paysan ou un autre lui donnait donc avis de la marche de ses ennemis, des embuscades qu'ils lui dressaient, et du moindre mouvement qu'ils faisaient. Enfin, il leur échappa, ayant pendant plus d'une semaine déjoué toutes les manœuvres de deux troupes qu'on pourrait appeler deux armées, l'une sur les confins du territoire de l'Église, l'autre sur les frontières du royaume de Naples.

Il retourna alors dans les montagnes de l'Abruzze, et, se tenant dans les montagnes les plus inaccessibles, dispersant ses soldats dans les lieux les plus favorables, et plaçant régulièrement de différens côtés des sentinelles et des gardes, il eut constamment l'avantage sur ses

ennemis. Quand les Espagnols avaient le courage d'approcher des hauteurs qui lui servaient de forteresses, — et il ne restait jamais long-temps dans le même endroit, — ils étaient toujours sûrs de perdre un nombre considérable de soldats, sans avoir la consolation de tuer quelques bandits, ni même d'en voir un seul, tandis que les arquebuses des brigands, cachés derrière des arbres, des buissons et des rochers, tiraient sur eux à coup sûr.

Six mois se passèrent ainsi. Les soldats espagnols se fatiguèrent ; l'officier qui les avait conduits à cette chasse sans succès mourut, des suites d'une blessure qu'il avait reçue ; l'hiver s'approchait, et l'hiver déploie toute sa rigueur sur les montagnes escarpées et arides de l'Abruzze ; les commissaires romains étaient depuis long-temps retournés chez eux avec leurs soldats, et les troupes du vice-roi reprirent le chemin de Naples.

Après ces événemens, Marco Sciarra passa pour être presque invincible. Sa renommée fut célébrée dans quelques douzaines de ballades, ce qui fut un nouveau prestige pour les yeux des paysans. Sa bande reçut des renforts, et, pendant plusieurs mois, Marco resta roi, du moins de l'Abruzze, sans qu'on cherchât à l'inquiéter.

Ce fut vers cette époque qu'eut lieu le plus brillant épisode de la vie de ce chef de bandits. Sciarra et sa troupe rencontrèrent tout à coup une compagnie de voyageurs sur la route de Rome à Naples. Les brigands avaient commencé le pillage et avaient coupé les sangles des mulets et des chevaux des voyageurs, qui avaient obéi à la hâte à l'ordre qui leur avait été donné de se jeter la face contre terre, à l'exception d'un seul dont l'extérieur était remarquable et même distingué.

« *Faccia in terra!* » lui crièrent plusieurs brigands en même temps. Mais cet homme intrépide, sans s'inquiéter de leurs menaces, s'avança vers leur chef et lui dit : « Je suis le Tasse. » — « Le poète ! » s'écria le bandit ; et fléchissant un genou devant lui, il lui baisa la main. Non seulement le nom seul du Tasse suffit pour l'exempter du pillage, mais ses compagnons de voyage partagèrent cette faveur, et on leur permit de remonter à cheval, et de continuer leur route sans leur prendre la moindre chose. Ainsi, un chef de bandits sentait mieux ce qui était dû à un poète immortel, mais bien malheureux alors, que certains princes de sang royal ou impérial.

Le vice-roi fut piqué au vif de l'issue fâcheuse

de son expédition, après s'être cru si certain du succès, qu'il avait donné à entendre à la cour d'Espagne que le royaume de Naples n'avait plus à craindre des incursions des bandits, et que la tête de Marco Sciarra décorerait bientôt une des niches de la porte de Capoue. Mais Miranda était un homme plein d'énergie, et en 1590 il fit une nouvelle tentative pour exterminer les bandits. Quatre mille hommes d'infanterie et de cavalerie entrèrent dans l'Abruzzi, sous le commandement de don Carlo Spinelli. Lorsque les paysans de l'Abruzzi virent cette armée formidable entrer dans leurs districts de pâturage par Castel di Sangro et traverser la plaine de Cinq-Milles, ils se dirent à l'oreille : « Que la volonté de Dieu soit faite ! mais c'en est fait maintenant du roi Marco. »

Marco Sciarra ne partageait pas leurs craintes. Ses forces s'étant augmentées, comme je l'ai déjà dit, il attaqua hardiment Spinelli, enfonça le centre des troupes du vice-roi et y jeta bientôt le désordre. Il blessa de sa propre main le fier Espagnol, qui lui échappa en prenant la fuite, mais si dangereusement blessé, qu'il fut sur le point de perdre la vie dans les montagnes où il avait été attaquer celle de Sciarra. Les soldats suivirent l'exemple de leur comman-

dant, et laissèrent les bandits maîtres du champ de bataille.

Le courage et l'audace de Marco Sciarra augmentèrent alors au centuple. Il s'imagina qu'il pouvait conquérir un royaume; il envahit d'autres provinces; et sortant des montagnes de l'Abruzze, il traversa celles de la Capitanate, et fit le sac des villes de Serra-Capriola et de Vasto sans rencontrer aucune opposition. Il ne s'arrêta pas là : il descendit dans la vaste plaine de la Pouille, prit Lucéra, ville très-considérable, située sur la lisière de la plaine, et la mit au pillage. L'évêque de Lucera, qui s'était réfugié dans une des tours de l'église, fut malheureusement tué en se présentant à une fenêtre pour voir ce qui se passait. Sans avoir été inquiété par les troupes du gouvernement, Marco Sciarra, chargé du butin recueilli dans cette excursion, retourna tranquillement dans les montagnes de l'Abruzze, qui dominaient sur les États de l'Église; et ce chef entreprenant renouvela sa ligue avec les bandits romains qu'il encouragea en leur traçant le tableau de ses brillans succès. Mais il trouva alors des alliés plus importans et d'un caractère plus relevé, et la politique des États commença à influencer sur son destin.

Alfonso Piccolomini, noble toscan, mais un de ces révolutionnaires déterminés dont l'Italie a produit un si grand nombre, rebelle à son souverain le grand duc de Toscane, s'était réfugié à Venise, et avait obtenu du service, comme officier de fortune, dans l'armée que cette république employait alors à faire la guerre aux Usocchi. Cet homme fut enchanté de la résistance que Sciarra avait opposée au pape et au vice-roi de Naples, dont ni l'un ni l'autre n'était alors vu de bon œil à Venise, et il engagea les sénateurs, politiques astucieux, à fermer les yeux sur la correspondance qu'il s'ouvrit avec ce chef de bandits, qu'il encouragea, s'il ne fit pas davantage. Il excita leur jalousie contre le pouvoir du pape et des Espagnols en Italie, et les décida enfin à aider ce brigand audacieux en lui fournissant de l'argent et des armes.

Par suite de ces manœuvres, Marco Sciarra gagnait tous les jours de l'importance et des forces, quand un changement singulier s'opéra dans sa destinée. Ici je dois prier le lecteur de faire attention à l'esprit vindicatif et au manque total de principes et de décence qui caractérisaient alors la conduite des princes et des potentats d'Italie.

Le grand duc de Toscane, animé du plus vif désir de se venger d'un sujet rebelle, s'abaissa jusqu'à envoyer une ambassade aux Vénitiens, pour les engager, non seulement à congédier de leur service Alfonso Piccolomini, mais même à le chasser de leurs états. Ils lui répondirent que Piccolomini était un homme doué de grands talens, et qu'ils étaient satisfaits de ses services comme militaire.

Le duc, ne rougissant pas de leur proposer un brigand, leur fit répliquer que Marco Sciarra de l'Abruzze était plus en état de conduire leur guerre contre les Uscocchi; et il fit tous ses efforts pour les déterminer à le substituer à Piccolomini. Les Vénitiens firent la sourde oreille à ces représentations, et le réfugié toscan put braver la colère de son souverain tant qu'il jouit de leur protection. Mais, dans un malheureux moment, Piccolomini fit une réponse hautaine aux capi ou chefs de ce gouvernement sanguinaire et mystérieux. Les sénateurs de Venise étaient presque aussi vindicatifs que le duc de Toscane; ils le congédièrent de leur service, et le bannirent du territoire de la république. Il tomba ensuite dans les pièges que lui tendit son souverain, qui le fit mettre à mort.

L'oligarchie de Venise pensa alors à Sciarra,

et le fit inviter à entrer à son service. Il devait être chargé de la conduite de la guerre contre les Uscocchi. Mais Sciarra, pour le moment, fut sourd aux propositions des Vénitiens, comme ils l'avaient été eux-mêmes d'abord à celles du grand-duc, et il resta ce qu'il était, — maître de l'Abruzze.

Il ne fut pourtant pas long-temps avant de reconnaître que la mort de Piccolomini, qui lui avait rendu de si grands services, avait été pour lui une perte sérieuse; et sa fortune se couvrit d'un nouveau nuage quand Sixte VI eut pour successeur Clément VIII, pontife plus rigide, ou du moins plus actif. Le nouveau pape adopta toutes les idées du vice-roi de Naples, relativement aux brigands, et résolut de les extirper de ses états. Il fit donc marcher contre eux Gianfrancesco Aldobrandini, et lui donna une commission permanente.

Par un mouvement simultané, un corps nombreux de troupes du vice-roi entra dans l'Abruzze. Le commandement en fut donné, avec de pleins-pouvoirs, à don Adriano Acquaviva, comte de Conversano, homme plein de bravoure, et d'une prudence admirable. Son premier soin fut de chercher à se concilier l'affection des paysans qui avaient été tellement

insultés et opprimés par ses stupides prédécesseurs et par leurs soldats, qu'ils désiraient naturellement le succès des brigands, et c'était le seul moyen de pouvoir réussir dans un pays sauvage, couvert de bois et de montagnes. Le comte s'abstint donc de faire vivre ses soldats à discrétion dans les villages, et imitant la conduite de Sciarra, il paya régulièrement tout ce dont ses troupes avaient besoin. Il écouta les remontrances de ceux qui avaient à se plaindre, et enfin il gagna tellement l'affection des paysans, que, rappelés à de meilleurs principes, ils concoururent avec lui à l'extermination des bandits qu'ils avaient si long-temps protégés et cachés. Avec de tels guides, les soldats du vice-roi eurent alors la clef des retraites mystérieuses des montagnes et des forêts.

Ainsi privé de la protection de Piccolomini, pressé d'un côté par Aldobrandini, et de l'autre par Conversano, Sciarra fut obligé de réfléchir aux propositions qui lui avaient été faites par les sénateurs vénitiens, et il finit par accepter le rang et le service qu'ils lui avaient offerts. Il paraît que le sénat attachait de l'importance à sa personne et aux soldats qu'il pourrait amener avec lui, car il lui envoya deux galères de la république pour les transporter.

Marco Sciarra s'y embarqua avec soixante de ses compagnons les plus braves et les plus dévoués; et, tournant le dos à ses montagnes natales, il remonta la mer Adriatique et arriva à Venise.

Dès que le comte de Conversano apprit le départ de ce chef de bandits, il bénit son étoile de ce que le pays était délivré d'un ennemi si dangereux, et regardant son expédition comme terminée, il retourna à Naples, où le vice-roi le reçut en triomphe.

Mais le bandit expatrié avait laissé un frère derrière lui dans les montagnes de l'Abruzze; et Luca Sciarra, avec le temps, réunit les restes épars de la bande, et commença de nouvelles opérations avec beaucoup de vigueur. Pendant ce temps, Marco et ses compagnons, qui étaient à la solde de la république de Venise, à la grande satisfaction des sénateurs, correspondaient avec leurs anciens camarades, qui ne pouvaient oublier la gloire de Marco. L'ame de leur corps était à Venise; de là il dirigeait toutes leurs opérations importantes, et il employait fréquemment ses congés à aller les voir, et à les commander comme autrefois dans leurs entreprises les plus hasardeuses.

On avait entendu si long-temps parler de lui,

il avait réussi dans tant d'exploits difficiles et échappé à un si grand nombre de périls, qu'on en concluait presque que sa vie était protégée par un charme; sa longue impunité pouvait le lui faire croire à lui-même. Cependant, un jour qu'il avait débarqué dans la Marche-d'Ancone, entre les montagnes de l'Abruzze et cette ville, où était encore le commissaire du pape, Aldobrandini, il rencontra un certain Battimello, un de ses anciens compagnons. Il courut à lui les bras ouverts pour l'embrasser, et le traître lui enfonça un poignard dans le cœur.

Battimello s'était vendu à Aldobrandini, et il obtint du gouvernement du pape son pardon et celui de treize de ses amis en récompense de sa trahison.

Après la mort de Marco Sciarra, quelques années se passèrent sans qu'on entendit parler de brigandages; l'esprit de cette profession semblait être mort avec lui. D'autres temps ramenèrent d'autres bandits; mais très-peu d'entre eux jouirent d'une renommée égale à la sienne, et personne ne la surpassa jamais.

CHAPITRE III.

CHAPITRE III.

CHAPITRE III.

Brigands de Calabre.

Les Français, à une époque bien postérieure, avec la vigueur et le peu de scrupule d'un gouvernement militaire, pouvaient extirper le brigandage en Italie, et dans le fait, ils y

réussirent; mais un des fruits de leur première invasion, fut d'amener une de ces crises sociales qui sont de nature à renouveler et à multiplier de pareilles associations.

Les armées républicaines se répandirent sur le territoire du Piémont et du Milanais, prêchant la liberté et l'égalité. L'égalité la plus digne d'envie aux yeux des pauvres et des ignorans en Italie, était celle des fortunes, et voyant fréquemment les Français, leurs modèles, confondre le *meum* et le *tuum* en affaires publiques, ils ne furent que trop portés à suivre leur exemple en affaires privées. La plupart d'entre eux, en outre, étaient indignement traités et poussés au désespoir par les conquérans. Peut-être aussi, bien des gens, dans le nord, comme dans le sud de l'Italie, détestaient les Français et leur gouvernement. Il y avait un puissant esprit de nationalité parmi les Italiens du nord, et leur gouvernement étant sans énergie, des individus audacieux pensèrent qu'en se jetant dans les montagnes et les vallées, ils pourraient former des espèces de guérillas pour s'opposer aux étrangers. Ils se trouvèrent trop faibles pour exécuter ce projet, mais ils étaient assez forts pour devenir des brigands, et ils se soustinrent quelque temps en pillant les Français

et ceux de leurs propres compatriotes qui, oubliant ce qu'ils devaient à leur religion et à leur souverain légitime, s'étaient lâchement soumis à leur joug. C'était une excuse et même une justification de leurs crimes; excuse qui pouvait difficilement être admise devant une cour de justice, mais qui devenait légitime et presque honorable aux yeux des paysans grossiers et des simples montagnards. Il est bon de remarquer en passant, que les Français, avec leurs nouvelles doctrines républicaines, étaient généralement bien accueillis en Italie par la classe supérieure de la bourgeoisie, comme les hommes de loi, les médecins, etc., dans les grandes villes, et même par une partie de la noblesse, quoique leur but fût d'en anéantir les droits et les privilèges; mais qu'ils ne furent jamais vus de bon œil par la masse de la populace proprement dite, dans les grandes villes, ni par les paysans, ces classes opprimées, suivant l'opinion des Français, auxquelles ils venaient octroyer « les droits de l'homme ». Je sais que les Français attribuaient cette circonstance à l'ignorance brutale et à la superstition des habitans; mais ils montraient eux-mêmes une profonde ignorance de la nature humaine, en s'imaginant que les pauvres italiens pren-

draient intérêt à ce qu'ils ne comprenaient pas, et secoueraient tout à coup les opinions et les préjugés de tant de siècles, et abjureraient leur esprit national à la vue d'une idole hideuse, — le bonnet rouge de la liberté.

A ces hommes que leur haine contre un ennemi étranger et leurs opinions politiques avaient jetés à cette époque dans la carrière du brigandage, il faut nécessairement ajouter une classe qui était sans doute encore plus nombreuse, — ces gens naturellement vicieux qui profitèrent des désordres qui régnaient dans le pays et des troubles qui sont la suite de la guerre, et ceux que cette guerre avait privés de leurs moyens habituels d'existence.

A une époque postérieure, l'introduction de la conscription, cette mesure tyrannique, fournit de nouvelles recrues au brigandage. Des déserteurs désespérés se réfugiaient dans le sein des montagnes, et aimaient mieux vivre de vol dans leur pays que de suivre les aigles françaises pour aller piller l'Allemagne, l'Espagne ou la Russie. Les bandes qui se formaient ainsi, ne subsistaient ordinairement que fort peu de temps; et quoique j'aie entendu parler des exploits de leurs chefs sur les lieux, dans le défilé de la Bocchetta, derrière Gênes; dans les envi-

rons de Gavi; dans les montagnes de la Rivière, et en divers endroits des Apennins, je n'en ai rien retenu qui soit bien frappant, si ce n'est la réponse, digne d'Evan Dhu, que fit l'un d'eux, traduit devant une commission militaire française à Turin. On lui avait parlé d'un ton qui lui parut insultant; il leva le bras, avança sa jambe chargée de fers, et jetant un regard de feu sur les officiers, il s'écria: « *Per Dio! se fosse nelle mie montagne, non parlar este cosi!* » — « De par Dieu! si j'étais dans mes montagnes, vous ne parleriez pas ainsi! » Mais ce fut dans le sud de l'Italie, où les hommes ont toujours été plus impétueux et plus ardents, ce fut dans l'Abruzze, et plus particulièrement dans la Calabre, ce pays de montagnes et de brigands, que les Français firent ce que Pompée se vantait de pouvoir faire en frappant du pied, je veux dire, créèrent des légions.

Ces conquérans régénérateurs avaient pénétré jusqu'à Naples; l'armée s'était débandée; le roi et sa cour avaient pris la fuite; les pauvres lazzaronis de la capitale étaient les seuls qui eussent osé faire une sorte de résistance à l'entrée des étrangers dans la métropole, et une marionnette, encore plus grotesque que le Polichinelle du pays, fut montée sous le nom de

«La Republica Partenopea». Cependant le roi Ferdinand, pour cette fois, ne s'était pas résigné à faire un long séjour en Sicile. Il connaissait l'antipathie de la populace de ses domaines contre les Français, antipathie bien plus forte que celle qui existait dans le nord de la péninsule. Il savait aussi que quoique ses soldats se fussent conduits en lâches, il pouvait compter sur la bravoure et l'audace des montagnards de la Calabre et de l'Abruzze, et que l'ardeur du fanatisme pouvait facilement s'allumer dans leur sein. Il leur envoya donc, non un général, mais un prêtre, le célèbre cardinal Ruffo, qui effectua une des contre-révolutions les plus extraordinaires des temps modernes.

Dès que le cardinal eut levé la bannière des Bourbons à l'extrémité de la Calabre, des milliers d'hommes répondirent à l'appel de la légitimité et de la sainte foi, «*Ferdinando e la santa fede!*» et jurèrent de purger le royaume des Français et des jacobins, et de rétablir leur souverain légitime. Parmi cette multitude, il se trouvait déjà certaines gens qui n'étaient ni plus ni moins que des brigands; mais ils avaient des armes; ils étaient actifs et entreprenans; ils connaissaient le pays mieux que personne, et il n'était guère possible au cardinal de se montrer très-

scrupuleux sur le choix de ses instrumens. Il les enrôla et marcha en avant, grossissant sa troupe à l'aide des ruisseaux tributaires qui descendaient des montagnes. Une partie de ces recrues se joignaient à lui avec des motifs purs et par esprit de patriotisme; mais c'est un fait trop notoire pour qu'on puisse le nier, qu'un grand nombre de ces Calabrois étaient des bandits, ou du moins agirent alors comme s'ils l'eussent été, à la faveur des circonstances, et devinrent ensuite de vrais brigands. La marche de cette armée très-irrégulière, conduite par un prêtre, un prince de l'Église, fut signalée par le meurtre et par le pillage. Les *santa-fedisti* inondaient de sang les villes qui avaient montré de l'attachement ou de la soumission aux républicains français, et elles n'étaient pas toujours les seules où ils se livraient à ces excès. Bientôt leurs cris «*viva la santa fede!*» se firent entendre devant la capitale, et furent répétés par les lazzaronis et le reste de la populace, qui en sortirent avec un enthousiasme qui allait jusqu'à la démence, pour se ranger sous l'étendard du cardinal. Les Français se retirèrent et s'enfermèrent dans le château Saint-Elme, et ne tardèrent pas à capituler, mais la ville devint une scène de pillage, de dévastation et de meurtre. Les Calabrois et

les lazzaronis furent maîtres absolus de la ville pendant plusieurs jours. Ils ne laissèrent pas un palais, pas une maison, dont les propriétaires étaient suspects de républicanisme ou de jacobinisme, sans les livrer au pillage, et ils ne faisaient aucune distinction entre ces deux qualifications. Malheur alors à celui qui ne portait point de queue, car la queue était le signe distinctif des véritables Italiens. Le roi Ferdinand portait une queue; tous les *santa-fedisti* en faisaient autant; mais les Français n'en portaient pas; et tous les Napolitains qui avaient supprimé la leur, étaient déclarés des révolutionnaires incurables, qui méritaient d'avoir la tête coupée. La rage et la férocité de leur haine fut poussée quelquefois si loin, qu'on en a vu, et ce fait m'a été attesté par des autorités irrécusables, arracher le cœur de leurs victimes et le dévorer sur la place publique en face du palais du roi. Toute cette scène de meurtre et de pillage eut lieu aux cris mille fois répétés de « *Viva la santa fede!* »

« Il était curieux », me dit un vieux noble napolitain, en me faisant la description de ces événemens, « de voir la force pernicieuse de l'exemple. Des gens des classes inférieures, qui avaient été toute leur vie tranquilles et honnê-

tes, qui n'auraient donné un coup à personne, qui n'auraient pas dérobé un *grano*, prenaient part au pillage général, comme s'ils eussent été toute leur vie brigands de profession ».

Ces scènes d'horreur, comme on pouvait s'y attendre de la part d'une canaille à demi-barbare, étaient variées par des incidens ridicules, et qui auraient même été risibles, si les spectateurs avaient eu un cœur de Don Juan (1) pour pouvoir en rire.

Un parti de pillards et d'anti-jacobins, ne pouvant forcer la porte du palais du prince de— qu'on tenait obstinément fermée, amenèrent une pièce de canon pour l'enfoncer. Par suite de leur ignorance et de la confusion générale, ils la pointèrent si mal, qu'au lieu d'enfoncer la porte, ils tuèrent plusieurs de leurs compagnons, dont le sang teignit les murs du palais, tandis que le mouvement de reflux de la foule en tua et blessa plusieurs autres.

Dans une autre occasion, ils arrêterent un homme dont les opinions politiques leur étaient suspectes, mais qui avait eu la prudence de se munir d'une fausse queue. En voyant ce signe de loyauté, ils étaient sur le point de le laisser

(1) Allusion au poème de Don Juan par Lord Byron.
Note du trad.

passer comme sujet fidèle du roi Ferdinand; mais un coquin de Calabrois lui ayant tiré cette queue postiche, elle lui resta dans la main. C'était donc un jacobin décidé, et il méritait la mort. Mais soit qu'ils lui sussent quelque gré d'affecter une vertu qu'il n'avait pas, soit que cet incident les eût mis de bonne humeur, ils résolurent de lui laisser la vie, après lui avoir fait avaler sa queue, comme Fluellin fait avaler un poireau à Pistol (1). Ils lui enfoncèrent sa queue postiche dans la bouche, en dépit de ses prières et de ses remontrances, et ils cherchaient à la lui faire passer par le gosier, en poussant de grands éclats de rire, quand un corps de contre-révolutionnaires mieux disciplinés le tira de leurs mains et lui évita ce nouveau genre de torture.

Une autre fois, comme la canaille entraînait un prisonnier qu'elle avait fait, — un vieux cavalier, digne homme qui avait mangé son macaroni toute sa vie, sans qu'une seule idée politique ou révolutionnaire nuisît à sa digestion, — en le chargeant de coups, et en l'appelant *Giacobbo*; « *Non sono Giacobbo* », s'écria le vieillard sans chercher à se défendre, « *ma Giobbe*;

(1) Dans une pièce de Shakspeare. — *Note du trad.*

son Giobbe » (1). Et enfin ceux qui le tourmentaient ainsi, touchés de sa patience et de son air vénérable, ou peut-être amusés de l'entendre répéter qu'il se nommait Job, le remirent en liberté. Il vécut encore plusieurs années pour raconter cette histoire.

Il était presque aussi malheureux d'être convaincu de parler français, que de ne pas porter de queue. Un de mes amis, qui commença de bonne heure à faire l'expérience des bienfaits des révolutions et des invasions étrangères, fut sur le point de payer cher la connaissance qu'il avait de cette langue. Il était accoutumé à la parler avec son père qui était né en Suisse, et c'était celle de sa mère. Cette circonstance fut la principale cause d'une visite que les Calabrois rendirent à sa famille; ils pillèrent la maison, et conduisirent le père, la mère et le fils devant Pane di Grana, ci-devant bandit, et alors un des chefs des contre-révolutionnaires.

Mon ami a introduit cet incident dans un ouvrage de fiction, qui contient beaucoup de vérité, et qui est certainement le meilleur récit

(1) « Je ne suis pas Jacques, mais Job, je suis Job. » *Giacobbo*, en napolitain, signifiait en même temps Jacques et jacobin.

Note du trad.

qui ait été fait des temps de troubles dont je parle. On y trouve un admirable portrait du cardinal Ruffo. Voici comme il décrit Pane di Grana, et le tribunal curieux de ce bandit.

« Sous le vestibule voûté du couvent de Monte Santo, dont les portes massives étaient ouvertes, siégeait Pane di Grana, chef calabrois de quelque importance. Cet homme, disait-on, avait été bandit plusieurs années, avait infesté les grandes routes de la Calabre, et avait par conséquent commis sa part des crimes des gens qui faisaient ce métier. Il avait pillé et probablement tué les malheureux voyageurs qui faisaient résistance, mais seulement, disait-il, les armes à la main; car du reste, il n'était ni sanguinaire ni cruel. C'était un homme de moyen âge, presque de petite taille, mais solidement bâti, et ayant de l'embonpoint. Il avait le teint basané, la physionomie d'un paysan, et ses traits n'offraient rien de repoussant. En cette occasion, il portait une courte jaquette de velours vert, une écharpe rouge et un ceinturon de cuir dans lequel étaient passés un poignard et deux grands pistolets. Il avait de grandes bottes, et un chapeau à basse forme et à larges bords, décoré d'un côté d'une cocarde rouge, et par-devant d'une image de la Vierge, en étain, placée en-

tre le chapeau et le ruban. Il était assis sur un long banc de bois, le dos appuyé contre le mur; quelques mousquets en meilleur état que ceux que portaient la plupart des insurgés, étaient en faisceaux près de la muraille en face de lui, et l'on voyait à côté un drapeau blanc, sale et en lambeaux, roulé sur son bâton. C'était le quartier-général et le tribunal de ce chef. Sa troupe était logée dans le couvent, et occupait le réfectoire et les dortoirs. Quelques moines, de l'ordre des carmes, épouvantés d'abord par les infidèles français, et ne se trouvant pas alors beaucoup mieux traités par les défenseurs de la foi, s'étaient réfugiés dans les parties les plus retirées de ce vaste édifice, et en avaient laissé le surplus à la disposition des champions du roi et de l'Église, qui pillaient de temps en temps l'un et l'autre, — par méprise » (1).

Un autre chef célèbre des insurgés à cette époque était l'abbé Proni, prêtre moitié royaliste, moitié brigand, et dont le mousquet abattit plus d'un républicain français qui fuyait. Mon ami eut aussi la bonne ou la mauvaise fortune d'avoir une entrevue avec lui, et il m'en fit la description dans une lettre ainsi qu'il suit:

(1) *Anselme*, histoire italienne, par A. Vicusseux, auteur de « L'Italie et les Italiens. » — Londres, 1825.

« En novembre 1799, lorsque les horreurs de la révolution et de la contre-révolution de Naples se furent un peu calmées, mon père et moi nous quittâmes cette ville pour nous rendre à Rome et en Toscane. Tout jeune que j'étais, les scènes de pillage, de violence et de dévastation dont j'avais été témoin, avaient fait une profonde impression sur mon esprit, et je me sentis soulagé quand nous fûmes sortis des faubourgs de cette capitale souillée par le sang. Mais nous n'étions pas encore quittes des insurgés et de leurs exploits. Nous arrivâmes de bonne heure dans la soirée à Mola di Gaeta, et l'on nous fit entrer dans la grande salle à manger de l'auberge, dont les fenêtres donnaient sur le beau golfe, et laissaient apercevoir dans le lointain les îles de Ponza et de Ventotene. Nous n'y trouvâmes qu'un seul homme qui était à table. Il était taillé en athlète, avait le visage brûlé par le soleil, et semblait tenir le milieu entre un curé de campagne et un fermier. Il venait de dîner; le dessert était sur la table. Il avait devant lui un flacon de vin et une assiette de *pignoli* (amandes de pommes de pin), et je fus frappé de la dextérité avec laquelle il les épluchait entre son gros pouce et son index, qui ne brillaient pas par la propreté. J'avais con-

servé un souvenir peu agréable des grandes mains des Calabrois qui, quelques mois auparavant, avaient envahi notre paisible demeure à Naples, emporté ou détruit notre mobilier, et nous avaient ensuite conduits devant leur chef, pour qu'il décidât de notre vie. Ces idées n'avaient rien de favorable à l'étranger à teint basané; et quand il eut vidé son flacon et mangé ses *pignoli*, je fus très-charmé de le voir se lever et sortir de la salle, sans dire un seul mot, mais non sans avoir jeté sur nous quelques regards perçans. Mais nos passeports étaient en règle, et nous les avions dûment remis à l'aubergiste. Quand il fut sorti, mon père demanda au garçon qui était ce *galantuomo*. Le garçon jeta un coup d'œil vers la porte pour s'assurer qu'il était bien parti, et nous dit ensuite presque à voix basse : « *L'abate Proni.* » Or c'était le nom d'un célèbre chef de l'insurrection dans l'Abruzze. Après avoir chassé de ses montagnes les Français et leurs partisans, il avait fait sa jonction avec l'armée de la Foi, sous les ordres du cardinal Ruffo, et avait contribué à reprendre Naples aux Français. Pas un autre mot ne fut dit. Nous avions dans la même maison un voisin formidable; un homme qui avait jeté la terreur et répandu la destruction depuis les rives de l'Adriatique jus-

qu'à celles de la Méditerranée. Mais il était alors au service régulier du roi Ferdinand, et il avait le grade de colonel. Nous dormîmes donc tranquillement dans l'auberge, et nous étant levés de bonne heure le lendemain, nous apprîmes que l'abbé Proni en était parti pendant la nuit pour une expédition relative au service de Sa Majesté. Trente-trois ans se sont écoulés depuis cette époque, et Proni est mort depuis longtemps; mais j'ai encore devant les yeux ce redoutable chef d'insurgés, épluchant tranquillement ses *pignoli* dans l'auberge de Mola di Gaeta.

« Nous arrivâmes le lendemain de bonne heure dans la vilaine ville d'Itri, perchée sur la montagne de Saint-André. Je voudrais presque que lady Morgan, à qui la vue de cette ville fit tant d'horreur, et qui croyait voir un bandit caché derrière la porte de chaque maison, eût pu la voir comme nous la vîmes alors. Elle était, ou plutôt elle venait d'être le quartier général de Fra Diavolo, et une partie de sa bande y était encore. La rue étroite, escarpée et mal pavée, était jonchée de débris de carrosses, de chaises, de calèches, et autres voitures appartenant aux malheureux commissaires français, à d'autres agens de la même nation, et aux Napolitains qui en avaient été les partisans, et qui avaient été surpris et massacrés dans cette

place après la retraite de l'armée française. Des caisses de voitures, des roues, des timons, des essieux, étaient empilés contre les murs de maisons qui avaient l'air de tomber en ruines. On nous dit qu'environ soixante-dix voitures avaient été brisées de cette manière. Nous ne demandâmes pas ce qu'étaient devenus les voyageurs; il était facile de le deviner. Nous passâmes trois heures au milieu de cette scène agréable; car un accident arrivé à notre voiture en gravissant cette abominable montagne, nous força d'avoir recours au forgeron d'Itri, et il n'était ni habile, ni expéditif. La crainte d'être surpris par la nuit, dans un pays fourmillant de bandits ou d'insurgés, — car ces deux mots étaient synonymes dans l'enthousiasme du triomphe, — tint mon père dans une inquiétude perpétuelle, mais il crut prudent de n'en faire rien paraître. Je me rappelle encore l'auberge d'Itri, avec ses murs nus et enfumés, son foyer lugubre, sa table et ses chaises vermoulues. Enfin la voiture fut réparée, *come dio volle*, et nous partîmes, craignant à chaque pas qu'elle ne se brisât en descendant la montagne. Nous passâmes la douane de Fondi, où nous vîmes pour la première fois sur la route quelque chose qui ressemblait à des troupes régulières; et nous

arrivâmes un peu tard dans la soirée à Terracine, enchantés d'être échappés d'un pays de coupe-jarrets, et d'avoir atteint les domaines comparativement paisibles du Saint-Siège. On ne parlait pas alors de bandits dans les états romains; ils avaient tous passé la frontière pour aller rejoindre leurs confrères de Naples. »

Le rétablissement de Ferdinand, qui avait été effectué par des moyens si bizarres, ne fut pas de longue durée. En 1806, les Français prirent de nouveau la route de Naples, et le roi et sa cour s'enfuirent encore en Sicile. Le gouvernement qu'on établit alors, loin d'être une république, comme la première fois, fut une monarchie plus absolue que celle de Ferdinand; car les Français s'étaient soumis au despotisme militaire de Bonaparte, et celui-ci voulait que son frère Joseph fût roi de Naples. Cette monarchie usurpée réussit pourtant mieux que ne l'avait fait la république; elle convenait mieux aux Napolitains, et elle était soutenue par une excellente armée française, et par la suprématie continentale de Napoléon. Cependant la masse de la nation était mécontente. Beaucoup d'hommes de toutes les classes de la société, depuis le Marchese Palmieri, jusqu'à l'apothicaire qui fit sauter la maison du ministre de la police, l'exé-

crable Salicetti; depuis les employés réformés de l'ancien gouvernement, jusqu'aux lazzaronis, pauvres fanatiques se disant royalistes ou *santa fedesti*, restaient dans la capitale, disposés à comploter, et toujours prêts à entrer en communication avec leurs amis de Sicile, et avec les émissaires que l'infatigable reine Caroline leur dépêchait sans cesse. La Calabre voyait régner dans son sein autant de loyauté et de désordres que de coutume. Le roi Ferdinand proposa au cardinal Ruffo de se jeter encore une fois dans cette province, et de faire une seconde épreuve de contre-révolution, épreuve dans laquelle il avait si bien réussi quelques années auparavant. Mais le cardinal avait vu les horreurs de la guerre civile; il avait reconnu la difficulté et même l'impossibilité de retenir dans des bornes convenables les passions violentes qu'il avait si bien su exciter. Il s'excusa donc auprès du roi en lui disant « que c'était un jeu qu'on ne devait jouer qu'une fois dans la vie ». Toutes les prières furent inutiles; le cardinal ne voulut pas entrer une seconde fois dans ce pandémonium terrestre. Cependant la reine et ses partisans essayèrent de renouveler sans lui son audacieuse entreprise. Mais le pays était occupé par des forces formidables, et les Calabrois n'avaient

ni assez de discipline, ni assez de moyens militaires pour tenir la campagne contre elles. Les grandes villes et les riches propriétaires adhéraient en général au nouveau système, les uns par affection, le plus grand nombre par crainte. La classe moyenne s'inquiétait peu si c'était le roi Ferdinand ou le roi Joseph qui mettait dans sa poche les taxes qu'elle était obligée de payer; et lorsque quelques mois se furent écoulés, il ne resta plus que très-peu de personnes avec qui l'on pût traiter, excepté la populace qui haïssait les Français, et les bandits qui s'étaient signalés sous les ordres du cardinal Ruffo. Mais la reine traita avec ceux-ci, et leur envoya sur-le-champ des commissions et des uniformes, et de temps en temps de légers secours en armes et en argent. Ces brigands correspondaient avec d'autres dans les divers districts montagneux des deux principautés de la Basilicate et de l'Abruzze. Quelques-uns de ces derniers furent chassés de leurs repaires par les Français, et obligés de se réfugier sur les montagnes et dans les solitudes de la Calabre, où ils se joignirent à leurs correspondans : d'autres furent arrêtés, envoyés aux galères ou exécutés.

Ce dernier destin ne fut subi par personne qui fût aussi connu que Fra Diavolo, dont j'ai

déjà parlé, et dont la mémoire est encore célèbre parmi les Napolitains. Après avoir longtemps bravé les autorités civiles et militaires; après avoir fait naître dans l'esprit du peuple l'idée qu'il était doué d'ubiquité, puisqu'il sembla être dans un lieu, dans un autre, partout, presque au même instant; après avoir livré plusieurs combats avec intrépidité, et échappé à des périls innombrables, il fut enfin lâchement trahi par quelques-uns de ses amis et de ses complices, et conduit à Naples par un détachement de gendarmes français. Ni les mauvais traitemens qu'il essuya, ni la fatigue terrible qu'il eut à supporter, étant obligé de suivre à pied des soldats à cheval, ni la perspective d'une mort certaine ne purent abattre sa résolution. Il se moqua de ses gardes en leur rappelant les occasions nombreuses où il leur avait donné le change, et leur dit qu'ils n'auraient jamais pu le prendre autrement que par trahison.

Lorsqu'il approcha de la capitale, des milliers de personnes en sortirent pour le voir, et plusieurs pâlirent à la vue de Fra Diavolo, quoique chargé de chaînes et épuisé par la fatigue. Le roi Joseph, plongé dans le luxe, et qui était à sa maison de plaisance de Portici, voulut aussi voir l'homme qui, pendant plusieurs mois, avait

rempli le royaume de sa renommée, et il eut l'inhumanité d'ordonner qu'on le lui amenât. Fra Diavolo avait fait plusieurs milles à pied pour marcher à la mort, et, sans aucun de ces égards qu'on a coutume d'avoir pour les criminels en pareilles circonstances, on l'obligea à retourner du côté de Portici. Quand il y fut arrivé, on le fit avancer devant un balcon d'où Joseph satisfit sa curiosité, et il ordonna ensuite qu'il fût conduit en prison et exécuté.

Mais pour un brigand qui tombait entre les mains des Français, cinquante Français périsaient par le poignard et les mousquets des brigands. L'armée d'occupation pouvait se maintenir dans les grandes villes, et traverser les plaines découvertes de la Calabre, mais seulement en corps d'armée; un détachement peu nombreux était presque sûr d'être détruit. Un officier de l'état-major de l'armée française me raconta qu'une fois, ennuyé de ne jamais faire un pas sans infanterie et artillerie, et voyant, à ce qu'il lui semblait, le pays libre entre l'endroit où il était et la ville où il se rendait, il partit seul au petit trot. Il n'avait pas fait un demi-mille, qu'une balle lui siffla aux oreilles. Son petit trot se changea en grand galop; mais quoiqu'il n'eût qu'environ trois milles à faire,

trois autres coups de fusil lui furent encore tirés pendant sa course, et il ne put jamais voir d'où ils partaient.

Aux hommes désespérés que la reine n'avait pas hésité à employer comme champions de la cause royale, de la justice et de la légitimité, on vit bientôt se joindre une foule de gens que l'oppression et l'insolence des Français, ou l'espoir de voir réussir promptement une seconde contre-révolution, portèrent à prendre les armes et à entrer en campagne. Les Français leur donnaient tous le même nom; soit qu'ils fussent partisans politiques, ou voleurs de profession, tous étaient brigands; tous étaient traités de la même manière expéditive quand ils étaient pris. Il est vrai que ces deux classes finirent presque par se confondre en une seule, et que les malheureux partisans politiques se trouvèrent enfin sans autre ressource que le brigandage; mais bien des Calabrois pleins d'ardeur ne méritaient pas ce nom au commencement de l'insurrection, et même dans aucun temps les exécutions nombreuses ordonnées par les Français ne doivent être considérées comme purement dirigées contre des bandits. De leur côté les Calabrois étaient habitués à regarder les Français comme des brigands, et ce n'était pas tout-à-fait sans raison.

« *I ladri siete voi* »; dit un prisonnier calabrois au tribunal militaire de Monteleone. « C'est vous, qui êtes des brigands. Que venez-vous faire ici, et que nous voulez-vous? J'ai porté mon poignard et mon mousquet pour le roi Ferdinand; que Dieu puisse rétablir dans ses états! mais je ne suis pas un brigand ».

Les Anglais, qui empêchèrent la Sicile de tomber entre les mains des Français, projetèrent une descente sur la côte de la Calabre. Cette nouvelle fut communiquée aux bandes du pays, et elle augmenta considérablement leur confiance et leur audace. Peu de temps après, quand le général Stuart eut débarqué, et remporté la brillante victoire de Maida, les Calabrois se crurent certains de l'expulsion des Français de tout le royaume. Bien des gens qui étaient restés tranquilles, se déclarèrent à cette époque, et un système formidable de guérillas auquel auraient pris part des milliers de braves Calabrois, aurait pu s'organiser pour agir de concert avec une forte armée d'invasion venant de Sicile (1). Mais, attendu les circonstances, la victoire de

(1) « Une insurrection générale éclata lorsque nous eûmes perdu la bataille de Ste-Euphémie. Ce fut alors que ce tribunal redoutable qui exerce ici un pouvoir si terrible, la commission militaire (ou la loi martiale) fut établie. » *Lettres*

Maida fut plus brillante qu'utile. Les Anglais n'étaient pas en force pour en profiter; et après avoir humilié la vanité française, ils retournèrent en Sicile. Les troupes de Napoléon entrèrent alors par colonnes dans la Calabre, où le destin des Bourbons et des bandits semblait devoir se décider. Mais il s'y trouvait des montagnes et des vallées retirées, des forêts et des marécages impénétrables, qui offraient une retraite au désespoir; les bandits joignaient à une connaissance parfaite du pays un esprit merveilleux de ruse et d'activité; et des milliers de soldats

sur la Calabre, par un officier français, lettre VII. Il est à remarquer que les Français qui ne parlent jamais de cette victoire sans mortification, et sans dénaturer les faits, appellent la bataille de Maida la bataille de Ste-Euphémie. « Quand le maréchal Masséna eut fait sa jonction avec le général Regnier, et que l'insurrection fut réprimée, on fit de nombreuses arrestations, et les commissions militaires condamnèrent à mort ceux qui en étaient les chefs. » — Parlant comme Anglais, nous devons dire que cette insurrection n'était qu'une tentative légitime et louable pour chasser un ennemi étranger, qui ajoutait l'insulte à l'oppression. « Chaque place qui faisait quelque résistance était pillée et brûlée par les troupes françaises, et le despotisme militaire le plus rigoureux fut établi partout. » *Idem*. Et pourtant, après tout cela, cet officier français paraît surpris que les Calabrois pillassent et massacrassent tout Français et tout partisan des Français qu'ils rencontraient.

étrangers laissèrent blanchir leurs ossemens dans la Calabre, avant que le monarque satellite de Napoléon pût se vanter d'une conquête équivoque. Dans le fait, les Français perdirent plus de troupes dans ce qu'ils appelaient « ces guerres de brigands », que dans les campagnes qui décidèrent du destin de plusieurs royaumes. On peut accorder un soupir au sort de plus d'une victime aussi brave qu'aimable, car bien des jeunes conscrits, même hors de la France, furent arrachés à leur domicile et conduits en Italie, pour périr dans la Calabre sous le poignard d'un assassin; mais ils faisaient partie d'un système dont l'ensemble était loin de mériter la compassion qu'excitent en nous les malheurs particuliers. En même temps les maux que souffrait la population paisible, déchiraient le cœur : les Français faisaient fusiller ceux qui leur étaient suspects d'être ligués avec ce qu'ils appelaient les brigands; et ceux-ci massacraient ceux qu'ils soupçonnaient de favoriser les Français. Bien souvent même le seul fait d'avoir admis chez soi des étrangers trop forts pour qu'on pût leur résister, et de leur avoir donné des rafraîchissemens qu'on n'osait leur refuser, suffisait pour qu'on fût immolé à la vengeance des insurgés.

Tandis que je voyageais dans ce pays, dix ans après ces événemens déplorables, on me montra une ferme abandonnée dans la plaine de Sainte-Euphémie, et qui était dans un lieu isolé. « Vous voyez cette maison », me dit mon guide; « elle était occupée, du temps des Français, par un honnête et industrieux fermier, qui avait une femme, cinq enfans et une vieille mère. Il avait eu quelques rapports avec le commandant français de la place voisine, ce qui enflamma la rage des brigands, qui étaient en grand nombre dans les environs. Une nuit ces scélérats forcèrent la porte, et les cris que poussèrent leurs victimes furent si terribles, que les sentinelles de garde à la porte de la ville les entendirent. Un fort détachement en partit, mais quand il arriva à la ferme, il trouva le fermier, sa femme, ses enfans et sa mère, non seulement assassinés, mais littéralement coupés en pièces. Les brigands n'avaient laissé aucune trace, mais on savait qu'ils étaient les auteurs de ce crime et pourquoi ils l'avaient commis. Ils avaient emporté tout le vin et toutes les provisions qui se trouvaient dans la maison, et pris une jument dans l'écurie ».

Je ne crois pas que les Calabrois craignent les esprits, mais le lieu où s'étaient passées ces atro-

cités n'avait jamais été habité depuis ce temps. La moitié de la porte, et une partie des contrevens existaient encore, et battaient au gré du vent tandis que nous passions vis-à-vis.

Dans une autre partie du pays, mon guide me fit voir les ruines d'une maison dont il ne restait que les murs noircis par la fumée. A ce qu'il me dit, quelques soldats français y avaient suivi un brigand, ou un individu qu'ils regardaient comme tel. C'était sa demeure paternelle, habitée par son père, sa mère et un frère. Au lieu de le livrer aux soldats pour subir une mort certaine, ils fermèrent leur porte, et se préparèrent à se défendre aussi bien qu'il leur serait possible. Sans égards pour l'innocence du reste de la famille, quelques soldats passèrent derrière la maison et y mirent le feu. Mais les Calabrois, même quand ils virent que les flammes les gagnaient, ne voulurent pas s'abandonner à la générosité bien connue de leurs ennemis, — ils restèrent où ils étaient, et furent brûlés vifs.

Les cruautés exercées de part et d'autre donnèrent une nouvelle force aux sentimens de haine et de vengeance, et les deux partis se firent la guerre avec infiniment plus de férocité que les animaux sauvages.

Les relations horribles qui me furent faites

pendant que je voyageais dans ce pays, firent plus que confirmer à mes yeux les faits rapportés par M. Elmhirst, officier dans la marine anglaise, qui fut témoin oculaire des scènes dont il rend compte (1).

« Au centre de la ville de Monteleone », dit-il, « est une prison destinée aux brigands les plus audacieux et les plus décidés; et en ce moment elle est pleine de ces malheureux. De nouveaux prisonniers y sont conduits tous les jours, mais les exécutions journalières y procurent de la place pour les nouveaux venus. Ils éprouvent rarement la moindre merci, et ils sont condamnés après un simulacre de procès. Dans la réalité, ils sont jugés d'après la loi martiale, et la force militaire est chargée de l'exécution des jugemens. A la distance d'un mille, à l'est de la ville, est un gibet sur lequel on voit toujours une ou deux de ces victimes. L'exécution a lieu de bonne heure dans la matinée, et on les laisse suspendus à la potence, *in terrorem*, jusqu'au lendemain matin. Alors, on les jette tout habillés dans une grande fosse creusée tout à côté, et leur place est remplie par d'autres. »

(1) Événemens arrivés pendant six mois de résidence dans la Calabre ultérieure, en 1809 et 1810, par P. J. Elmhirst, lieutenant dans la marine royale.

M. Elmhirst ajoute que ces exécutions étaient devenues si fréquentes, que les esprits s'y étaient horriblement familiarisés, et qu'à peine attireraient-elles quelques spectateurs désœuvrés. Les brigands, presque sans exception, mouraient courageusement, et l'on en vit quelques-uns embrasser le gibet comme leur offrant le seul moyen d'échapper à une oppression insolente. Sans y être préparés, sans ami pour adoucir leurs derniers instans, sans prêtre pour les encourager et les consoler, ils étaient en général traînés à l'échafaud avec une précipitation indécente, au milieu des reproches et des insultes de la soldatesque. Ils étaient pendus sans qu'on leur ôtât leurs souliers et leurs chapeaux, et qu'on leur couvrît le visage, et alors leurs exécuteurs barbares leur tiraient des coups de fusil, non pour abrégier leurs souffrances, mais par pure cruauté et de gaieté de cœur, « car aucun de ceux que j'ai vus », dit M. Elmhirst, « n'était blessé dans une partie vitale; mais ils avaient les jambes, les bras, etc., percés de balles, de manière à augmenter la rigueur de leur supplice, au lieu de la diminuer ». Il eut assez de curiosité, et assez de force de nerfs pour examiner l'espèce de puits qu'on avait creusé à quelques pas. « Il était large et profond, et cepen-

dant il était presque plein de ces malheureuses victimes. En levant le couvercle qui en bouchait l'ouverture, il s'en exhalait une odeur insupportable, et l'aspect qu'offrait l'intérieur était si horrible, qu'on ne saurait le décrire. On y voyait un monceau de corps humains dans différentes positions, les uns ayant les pieds en haut, les autres les jambes et les bras étendus, etc. Le terrain voisin était couvert de fosses, et elles étaient si peu profondes, que les chiens et d'autres animaux avaient déterré une partie des corps, et l'on voyait des ossemens humains et des fragmens de vêtemens, épars sur tous les champs environnans. Pendant les deux ou trois premières années, tous les brigands qui furent faits prisonniers dans la province, étaient conduits à Monteleone, et fusillés dans une vallée près des sources qui fournissent de l'eau à la ville. Il en résulta que les habitans furent longtemps sans vouloir s'en servir, et ils allaient puiser de l'eau dans un ruisseau beaucoup plus éloigné. Ils firent des plaintes à ce sujet, et comme les Français en souffraient eux-mêmes, et qu'ils désiraient d'ailleurs que le destin de leurs victimes fût plus ignominieux, il élevèrent des gibets, et firent recueillir les ossemens qui

se trouvaient dans le lieu où se faisaient d'abord les exécutions, et les firent brûler.»

Il y avait à Monteleone une seconde prison où six marins anglais, faits prisonniers avec M. Elmhirst, furent enfermés quelque temps. M. Elmhirst qui y allait tous les jours par intérêt pour ces pauvres marins, en parle comme du cachot le plus dégoûtant et le plus horrible. Cependant les Français y avaient entassé, avec des femmes, des enfans et des paysans, suspects de favoriser les brigands et de leur fournir des vivres, des individus occupant un rang respectable dans la société, mais qui étaient trop fidèles à leur roi pour servir les oppresseurs de leur pays.

Nos concitoyens, qui avaient fait naufrage, et qui s'étaient jetés sur la côte de la Calabre, occupée par l'ennemi de la Grande-Bretagne, uniquement pour échapper à la mort, furent sur le point de devoir leur délivrance aux brigands dans les premiers jours de leur captivité. Ils étaient détenus dans le petit port de Bianco, quand l'apparition de quatre chaloupes canonnières siciliennes jeta l'alarme dans tout le voisinage, car on comprit qu'elles étaient envoyées par la reine Caroline, avec des provisions et des munitions pour les bandes proscrites par les

Français, et qui étaient en grande force dans les montagnes escarpées et presque inaccessibles qui sont au nord de Bianco, place qui avait essuyé récemment une attaque très-sérieuse. On pensait alors que les chaloupes siciliennes, dont chacune avait à bord vingt à trente soldats, les débarqueraient sous la protection de leurs canons, et que les brigands, avertis par des signaux, descendraient de leurs montagnes et se joindraient à eux, auquel cas Bianco n'aurait pu faire qu'une bien faible résistance.

« Dans de telles circonstances », dit M. Elmhirst, « on ne devait point désirer conserver des prisonniers tels que nous; car les habitans savaient que les brigands n'ignoraient pas que nous étions détenus dans cette ville, ce qui serait pour eux un motif de plus pour l'attaquer afin de nous délivrer; entreprise qu'il serait pour eux honorable et avantageux tout à la fois de mettre à fin. Un incident qui arriva le lendemain, me convainquit qu'ils avaient le projet de faire cette tentative. A dix heures du matin, un cavalier, ayant un extérieur respectable, arriva au grand galop à notre résidence, et sans s'inquiéter si nous étions en quarantaine, passa les sentinelles, — qui étaient napolitains, — entra dans l'enceinte prohibée, descendit de cheval,

et s'adressant à moi, me fit plusieurs questions sur le nombre de nos gardes, etc. L'arrivée de l'intendant de Bianco, qui était propriétaire du vignoble où nous étions détenus, et dont la maison était sur une hauteur en face à environ trois quarts de mille, mit fin à cet interrogatoire. Il le congédia sur-le-champ, et nous informa que c'était un homme qui demeurait dans le voisinage des brigands; qui avait deux frères qui leur étaient attachés, l'un en Sicile, l'autre sur les montagnes, et qui avait lui-même une réputation suspecte. L'apparition de cet homme et sa conduite extraordinaire me convinquirent que c'était un émissaire envoyé par les montagnards pour reconnaître notre situation, et aviser aux meilleurs moyens à prendre pour nous délivrer et nous conduire dans leurs retraites. Dans la soirée, notre garde fut doublée, des patrouilles firent continuellement des rondes pendant la nuit, et les sentinelles étaient évidemment sur le qui vive et en grande alarme. L'un d'eux, — c'était un jeune homme, — me dit qu'il était par principes brigand ou royaliste, car ces deux termes étaient alors synonymes, et qu'il saisirait la première occasion qu'il trouverait pour se déclarer pour son souverain légitime. »

Dès le lendemain matin, quoique le terme de leur quarantaine ne fût pas encore expiré, on fit partir tout à coup M. Elmhirst et les six marins anglais, sous une forte escorte, pour la grande ville de Girace. Chemin faisant, ils eurent une preuve de la bonne intelligence qui régnait entre les montagnards et les Siciliens. Un certain nombre de brigands étaient rassemblés près d'une maison au pied des montagnes, tandis qu'une des chaloupes était à l'ancre près de la côte, précisément en face d'eux. On assura que les brigands étaient en grand nombre dans le voisinage de la route. « Nulle part on n'était en sûreté contre eux, quelque près qu'on fût d'une ville. Ils se cachaient pendant le jour dans des buissons, et au milieu des rochers, et ils tombaient à l'improviste sur le voyageur imprudent et sans défense; de sorte que si l'on avait seulement à aller à un demi-mille de chez soi, on avait coutume de prendre des armes, et de se faire suivre de deux ou trois compagnons bien armés. Les capucins seuls échappaient à leur violence. »

De Girace, on continua à faire marcher nos honnêtes marins dans ce pays de brigandage, et ayant traversé les Apennins, ils arrivèrent à Casal Nuovo. Dans cette ville, M. Elmhirst vit

des preuves évidentes de la tyrannie des Français, tyrannie qui tendait à augmenter le nombre des mécontents, et à grossir les bandes de brigands. Les contributions civiles et militaires étaient levées avec la dernière rigueur, la baïonnette appuyée sur la poitrine de ceux qui avaient à les payer. Un officier français lui montra sans rougir une crosse d'argent qu'il avait prise à Girace à un prêtre, en équivalent de quelque arriéré qu'il ne pouvait en obtenir. Les prêtres, d'après leur richesse, comparativement aux autres classes de la société, d'après leur aversion bien connue pour l'état actuel des choses, et peut-être encore plus par suite de l'intolérance philosophique des conquérans de la nouvelle école, étaient le plus fréquemment soumis à des extorsions. Les églises même n'étaient pas épargnées. « On les dépouillait principalement de leurs vases d'argent, de leurs ornemens, de tout ce qui pouvait avoir du prix, et on ne laissait aux prêtres, pour les consoler de leurs pertes réelles, que quelques reliques et de mauvais tableaux que les Français n'enlevaient pas, non parce que de pareils objets leur inspiraient de la vénération, mais parce qu'ils n'offraient aucune valeur intrinsèque. »

L'effet d'une telle conduite sur un peuple

aussi attaché que les Calabrois à leurs prêtres, à leurs églises, à l'éclat de leurs cérémonies religieuses, peut aisément se concevoir.

D'une autre part les soldats français se donnaient de grandes libertés avec les femmes, et nul peuple sur la terre n'est plus jaloux et plus susceptible sur ce chapitre que les Calabrois. La même licence dans les Français, et les mêmes dispositions dans des insulaires qui ressemblent beaucoup aux Calabrois, avaient occasionné les fameuses Vêpres Siciliennes, et quoiqu'on n'eût pas réussi à organiser en Calabre un semblable massacre en masse, bien des Français payèrent de leur vie les injures qui étaient les plus intolérables aux yeux des Calabrois.

Mais ils étaient frappés d'un autre fléau qui n'exaspérait pas moins leurs esprits, c'était la conscription, que les Français introduisaient partout où ils s'établissaient. Bien des jeunes gens, qui n'étaient pas assez déterminés pour se faire brigands, se firent passer pour prêtres ou pour candidats à la prêtrise; car aucun laïque, en état de porter les armes, quel que fût son rang et sa condition, n'étant excepté de cette mesure arbitraire, c'était la seule ressource qui restât (1).

(1) Rien ne pouvait excéder la rigueur avec laquelle les

« Sous le masque de la résignation, » dit encore M. Elmhirst, « les Calabrois, avec un esprit hautain, sombre et vindicatif, nourrissaient la haine la plus invétérée et méditaient les desseins les plus violens; attendant avec un malin plaisir l'instant qui leur fournirait l'occasion de satisfaire leur ressentiment et d'exercer leur vengeance. »

De Casal Nuovo, les prisonniers anglais fu-

raçais levaient les conscrits. « Un grand nombre, » dit M. Elmhirst, « sont maintenant réunis à Monteleone, pour être envoyés à Naples, et de là au centre de la guerre de Buonaparte. La plupart d'entre eux ont à peine atteint l'âge requis pour le service militaire, le pays, depuis long-temps, ayant été épuisé par le départ annuel de tous ceux qui étaient en état de porter les armes, à l'exception de ceux qui pouvaient recourir à l'expédient d'entrer dans la profession ecclésiastique. Ils paraissent véritablement dignes de pitié. Arrachés à leurs familles et à leurs occupations paisibles par une loi arbitraire; sans inclination et sans aptitude pour le service militaire, ils se regardent comme dévoués à la mort, et l'on voit sur tous les visages le découragement et la consternation. . . . Ils quittèrent la ville, enchaînés, par troupes de cinquante, et conduits par une forte escorte de gendarmes. La route de Naples traversant une contrée infestée par des bandes nombreuses de brigands, qui la parcourent continuellement, on leur fait subir cette dégradation, qui ne convient qu'à des criminels condamnés, auxquels ils ressemblent à s'y méprendre, pour empêcher qu'ils ne s'échappent ou qu'on ne les délivre. »

rent conduits encore plus avant dans le pays, et marchèrent vers Monteleone.

Chemin faisant, ils s'arrêtèrent à Loriana, ville qui, quelques semaines avant leur arrivée, avait été attaquée pendant la nuit et pillée par les brigands. Il y en avait, dans les montagnes voisines, différentes troupes de cinquante à trois cents hommes, tous bien armés. Il s'en trouvait qui étaient disciplinées et qui avaient des pièces de canon de campagne; elles étaient probablement commandées par des partisans siciliens. Cependant les brigands ne commirent aucun acte de cruauté contre les habitans, dont quelques-uns étaient plus que suspects de servir d'espions aux bandits, et de leur avoir donné avis de l'instant favorable pour faire cette incursion.

J'ai fait mention de la nécessité de porter une queue à Naples, quelques années auparavant; il paraît que les Calabrois conservaient encore la même prédilection.

« J'étais à peine entré dans mon logement à Loriana, » dit M. Elmhirst, « qu'un villageois y entra, et voyant que je portais mes cheveux courts, il dit d'un ton de colère à ceux qui étaient présens, que j'avais l'air d'un Français, et que s'il m'avait rencontré seul, il m'aurait traité comme tel. Les brigands regardaient « les Sans-

cheveux » ou « les Tondus », comme on les appelait, comme des révolutionnaires ou des partisans des Français, et ils exerçaient contre eux des cruautés barbares et inouïes. Tantôt ils les scalpaient ou les mutilaient, leur coupant les oreilles ou les doigts, et forçant leurs malheureuses victimes à les avaler; tantôt ils leur couaient à la tête une queue de mouton, leur fournissant ainsi ce qui leur manquait; après quoi, ils leur rendaient la liberté. Aussi, quiconque faisait cas de sa sûreté personnelle, avait-il soin de conserver ses cheveux, pour éviter toute insulte, et plus sa queue était longue, plus il passait pour loyal et pour ennemi des Français. »

Les montagnes étant plus praticables dans les environs de Monteleone, il y était plus facile de réprimer les dévastations des brigands. Mais il fallait peut-être attribuer surtout cet avantage à la circonstance qu'un des chefs des bandits avait déserté de leurs rangs, et était employé par les Français qui lui avaient donné le grade de capitaine, et qui le faisaient agir, à la tête d'une compagnie de soldats, contre ses anciens camarades. Le nom de ce renégat, qui ne tarda pas à périr par les mains de ceux qu'il avait trahis, était Andrea Orlando. Il était, ce que bien des bandits n'étaient pas, un homme de

la plus basse extraction, mais hardi, astucieux et entreprenant. Connaissant tous leurs repaires secrets et toutes leurs habitudes, il chassait sans remords ses anciens compagnons sur les montagnes, avec le plus déplorable succès. « Il tuait à coups de fusil ceux qu'il ne pouvait faire prisonniers, coupait leurs têtes, les rapportait à Monteleone, et elles étaient placées sur des bâtons fourchus dans les lieux les plus fréquentés, trophées sanglans de barbarie et de trahison. »

Un matin que M. Elmhirst était à la prison où les marins anglais étaient détenus, « un homme d'un certain âge qui soutenait une famille nombreuse par le produit d'une petite boutique dans laquelle il vendait en outre du vin, y fut amené prisonnier et à demi-mort. Il avait été dans un village au pied des montagnes pour acheter du vin, et il en portait chez lui deux petits barils sur un âne, quand il fut rencontré au point du jour par un détachement de la compagnie d'Andrea Orlando. Le soupçonnant de complicité avec les brigands, ils le conduisirent au pied d'un gibet, et ils se préparaient à le pendre, quand, heureusement pour lui, quelqu'un le reconnut, et obtint, non sans peine, qu'on lui laissât la vie. Après avoir passé un jour en prison, il fut interrogé et mis

en liberté. Cette anecdote prouve dans quel état déplorable se trouvait ce pays. Ce ne fut que par le plus grand hasard que cet homme, tout innocent qu'il était, ne perdit pas la vie, et l'on ne saurait douter que bien des gens n'aient été sacrifiés de la même manière sans être plus criminels. »

Nous suivrons ces détails intéressans encore un peu plus loin, car nul voyageur anglais que je connaisse, n'a vu mieux que M. Elmhirst, le brigandage en Calabre, à une époque où il était plus florissant que jamais.

Cet officier, après plusieurs mois de captivité, fut enfin mis en liberté, et partant de Montéléone, il traversa la Calabre pour se rendre au quartier-général des Anglais à Messine. Il voyagea encore avec une forte escorte. A l'instant où il allait quitter Montéléone, un chef de brigands, fameux par son courage, redouté par sa cruauté, mais extrêmement aimé de sa troupe, fut fait prisonnier à peu de distance de Maida, et conduit dans un château voisin. Ses compagnons résolurent de le délivrer ou de venger sa mort, et peu de temps après, ils attaquèrent avec hardiesse un village où un colonel français, n'ayant qu'une faible escorte, était logé pour la nuit avec sa famille. Sans grande

perte de leur part, ils réussirent à les faire tous prisonniers, les emmenèrent sur les montagnes, et firent dire au commandant du district, que si l'on exerçait la moindre violence contre leur chef, ils useraient de représailles contre le colonel et les soldats. Un échange fut donc effectué, et il fut aussi honorable et avantageux aux brigands, que mortifiant pour les Français, qui désiraient depuis long-temps la mort de leur prisonnier.

A Seminari, M. Elmhirst apprit que cette ville était dans une alarme perpétuelle par suite du voisinage de deux troupes de brigands. Ils avaient pour chefs Ronca et Oezzaro, hommes célèbres par leur courage, leurs talents et leur esprit entreprenant. On disait que le premier était soutenu par la reine Caroline, qui lui faisait passer des munitions et des effets d'habillement. Il faisait souvent le voyage de Messine, malgré la vigilance des Français, qui avaient mis sa tête à prix. Un peu plus loin, au défilé de Salano, où commandait un jeune Français, beau-fils du général Partheneau, il apprit de lui que ce même Ronca, quelques jours auparavant, l'avait formellement fait menacer d'attaquer ce village, qui était le lieu de sa naissance. Les Français avaient de bonnes

casernes construites en pierres; ils restaient sous les armes toutes les nuits, et se reposaient pendant le jour; mais Ronca n'avait pas encore exécuté sa menace ou sa promesse. On devait pourtant lui savoir plus de gré de ce manque de parole, que de la manière dont il avait envoyé son message à l'officier commandant. Sa bande ayant rencontré sur ces montagnes un pauvre paysan, on le blessa de plusieurs coups de couteau, on lui lia les mains derrière le dos, et on le chargea de porter la lettre de Ronca. Le pauvre diable était arrivé à Salano tout couvert de sang.

M. Elmhirst était destiné à avoir sous les yeux les horreurs du brigandage et de cette guerre atroce tant qu'il resterait dans ce pays. Dans le village de Campo, à l'extrémité de la Calabre, à trois milles du détroit de Messine, et à sept de la Sicile, où il se rendait, il vit un lieutenant français revenir avec la tête encore sanglante d'un chef de brigands, appelé *il Rosso*, parce qu'il avait les cheveux roux; homme plein d'audace et de courage, qui avait long-temps bravé tous les efforts du gouvernement français pour le tuer ou le faire prisonnier. Il fut enfin trahi par des paysans demeurant dans quelques maisons isolées, situées au

pied des montagnes, et où il avait coutume de loger quelquefois. Ce fut dans une de ces maisons qu'il fut surpris pendant la nuit. Les soldats qui l'entouraient, le sommèrent de se rendre; mais il Rosso savait trop bien quel serait son destin, et il résolut, s'il ne pouvait l'éviter, de vendre du moins sa vie le plus cher possible. D'une fenêtre de la maison, il tua un soldat d'un coup de mousquet; se précipitant ensuite sur eux, il en tua deux autres, et il avait quelque espoir d'échapper aux Français par la vitesse de sa course, quand un coup de fusil tiré par le sergent le renversa. Il n'était pourtant pas mort, et quand les soldats arrivèrent, il les pria d'abrèger ses souffrances. Ils le firent à coups de baïonnette, et lui coupèrent ensuite la tête, qu'ils emportèrent comme un trophée.

quod des montaignes, et on li avoit contrainc
 loger parquedon. Ce fut dans une de ces
 maisons qu'il fut surpris pendant la nuit. Les
 soldats qui l'entourerent, le sommèrent de se
 rendre; mais il fit si bon visage, qu'il ne parut
 point se déconforter, et il répondit, et il ne parut
 l'écouter, de rendre du moins sa vie le plus cher
 possible. Il fut traîné de la maison, il fut au
 soldat d'un côté de la troupe; se précipitant
 ensuite sur eux, il en tua deux autres, et il
 vint quelques coups d'épée aux Français
 par la vitesse de sa course, quand un coup de
 mail lui per le ventre le travers. Il n'eut
 point de mal, et quand les soldats arrivè-
 rent, il les pria d'apporter ses vivres. Ils le
 firent à coups de balonnettes, et lui apportèrent
 vivants la tête, qu'ils emportèrent comme un
 trophée.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE IV.

Francatripa.

Après les détails sur les bandits de la Calabre, donnés par notre concitoyen, qui ne fut que par hasard témoin passif des scènes qu'il décrit, j'appellerai l'attention du lecteur

sur des aventures encore plus intéressantes, plus étendues, et d'un genre plus extraordinaire, que je puise dans un ouvrage intitulé : « *Lettres sur la Calabre.* » L'auteur de ce petit ouvrage, officier français, ne passa pas moins de trois ans dans le pays qu'il décrit. Il n'y avait pas été trois jours, qu'il reconnut que toute la besogne du soldat français en Calabre était de faire la chasse aux brigands ; et dans le fait, à l'exception de quelques courts intervalles de repos, la totalité de ces trois années fut employée à cette occupation.

Le premier chef de brigands avec lequel il se trouva en contact près de Rogliano, à environ cinq lieues de Cosenza, fut Francatripa, homme distingué dans son genre, et la terreur de tout le pays. Quand il se trouvait serré de trop près, ce chef de bandits avait coutume de se retirer à une grande distance du théâtre de ses assassinats et de ses déprédations ; mais dès que la poursuite avait cessé, il reparaisait tout-à-coup, et portait de nouveau la désolation dans toute la province. Se plaçant sur les hauteurs qui commandaient les lignes ordinaires de communication, il attaquait constamment les courriers français pour s'emparer de leurs dépêches, qu'il envoyait en Sicile ; sa

présence tenait les troupes dans une agitation perpétuelle, et d'autant plus pénible qu'elle n'aboutissait en général à aucun résultat.

Une compagnie de voltigeurs français du vingt-neuvième régiment de ligne, avait à traverser les hautes montagnes de Syla pour aller de Catanzaro à Cosenza. Ils perdirent leur chemin, et arrivèrent dans un endroit dangereux, près d'un village nommé Gli Parenti, repaire favori des brigands, avec les habitans duquel ils partageaient leur pillage, et où Francatripa lui-même se trouvait alors. N'osant attaquer les Français à force ouverte, ce montagnard cruel eut recours à un odieux stratagème. Etant allé trouver les soldats avant qu'ils fussent arrivés au village, il se présenta à eux comme commandant de la milice, et dit qu'il venait de la part des habitans pour leur offrir des rafraîchissemens. Les officiers, ne connaissant pas le pays, n'eurent aucun soupçon, acceptèrent l'invitation, se laissèrent conduire dans une grande maison, et pleins de confiance dans la cordialité hypocrite de leurs hôtes perfides, furent assez imprudens pour faire placer toutes les armes en faisceaux devant la porte. Pour inspirer aux soldats encore plus de sécurité. Francatripa et ses infames

complices les pressèrent de prendre des rafraîchissemens avant de se mettre en marche, et à l'instant où ils se préparaient à se reposer de leurs fatigues, un coup de pistolet tiré d'une fenêtre donna le signal du massacre. Les trois officiers, qui étaient assis ensemble dans le salon, furent assassinés à l'instant même, et une grêle de balles partant des maisons voisines et de tous les points des environs, coupa toute retraite aux malheureux soldats; sept d'entre eux seulement réussirent à s'échapper.

Les Français, qui n'étaient jamais en arrière pour payer une atrocité par une autre, firent partir sur-le-champ un détachement nombreux, avec ordre d'incendier le village de Gli Parenti, et de passer au fil de l'épée tout ce qui s'y trouverait. Ils n'y trouvèrent que des maisons vides, qui devinrent la proie des flammes, dont la lueur se faisant apercevoir dans les endroits où les habitans s'étaient réfugiés, donna une nouvelle activité à la haine et à l'esprit de vengeance des Calabrois.

Peu de temps après, l'auteur des lettres sur la Calabre fut informé que les éclaireurs de Francatripa s'étaient montrés dans les environs de Rogliano, et que, dans la soirée, ce chef

lui-même et toute sa bande s'étaient logés dans les ruines du village de Gli Parenti.

Le commandant français résolut sur-le-champ de surprendre les brigands; et à environ huit heures du soir, un détachement de cent vingt hommes partit avec deux guides de confiance. Gli Parenti, situé à quatre lieues de Rogliano, en est séparé par un ravin profond, dans lequel coule un torrent dont les eaux sont toujours enflées à cette époque de l'année (c'était le 28 décembre). Pour éviter de passer près du village où l'on aurait pu donner avis de l'approche des troupes françaises, il était nécessaire de faire un long détour et d'occuper une certaine partie d'une forêt par laquelle les brigands pourraient probablement chercher à s'échapper. Ce mouvement fut secondé par une compagnie du même bataillon, qui avait reçu ordre de prendre position à six heures du matin à peu de distance de Gli Parenti, et d'en garder toutes les issues de ce côté. Le lever de l'aurore était le moment fixé pour faire une attaque subite et inattendue, dont on espérait un résultat satisfaisant. Une nuit froide, mais très-belle, favorisa la marche du détachement, qui suivit un sentier battu au milieu d'un bois. Mais en le quittant pour

s'approcher du ravin, il éprouva beaucoup de difficulté à traverser d'épaisses broussailles, au milieu desquelles régnait une obscurité profonde. Il fallut encore surmonter de plus grands obstacles pour descendre une montagne couverte de neige à plusieurs pieds de profondeur. Cette descente dangereuse et le passage du torrent s'effectuèrent pourtant sans accident, et à cinq heures du matin, les soldats français arrivèrent à leur poste, transis de froid, et attendant en silence l'instant où ils devaient avancer sur le village. Avant le point du jour, ils arrivèrent à une montagne au pied de laquelle est situé Gli Parenti. Quelques coups de feu, partis du côté opposé, firent croire que l'attaque était commencée de ce côté, et l'on se mit en marche au pas redoublé, avec d'autant plus d'ardeur qu'on espérait surprendre ce fameux chef de brigands et détruire sa bande. Mais par une de ces fatalités qui faisaient souvent manquer les expéditions de ce genre, soit que Franca-tripa eût été averti du dessein des Français, soit qu'il ne se crût pas assez en sûreté dans cet endroit, il en était parti avec sa troupe à trois heures du matin, déjouant ainsi tous leurs projets. Les coups de feu qui avaient semblé annoncer la présence de ce chef, avaient été

tirés sur quelques paysans que les soldats avaient pris pour des brigands. Un de ces paysans ou brigands (car ces termes sont presque synonymes dans ce pays) ayant été blessé à la jambe, et craignant qu'on ne voulût l'achever, découvrit un magasin de provisions, à condition qu'on lui laisserait la vie; et les soldats, qui avaient espéré faire un riche butin, se consolèrent en trouvant une cave pleine d'excellent vin et de provisions de toute espèce.

Le village de Gli Parenti, entouré de hautes montagnes et de torrens impétueux, et commandé par les ruines d'un vieux château, présente à l'œil un de ses sites sauvages qui remplissent l'âme de cette horreur secrète que les sombres tableaux de Mistress Radcliffe savent si bien inspirer.

DE CALABRE
151
tirer au plus grand nombre de soldats
pour des brigades. En de ces brigades on
brigades (car ces brigades sont presques
mes dans ce pays) avant de passer à la bataille
et craignent qu'on ne vaille l'acheter, le plus
vite un magasin de provisions, à condition
qu'on lui laisserait la vie, et les soldats qui
avaient espéré faire un riche butin, se con-
tentent en trouvant une cave pleine d'excellent
vin et de provisions de toute espèce.
Le village de Gli Lancia, entouré de hautes
montagnes et de torrens impétueux, et con-
mandé par les troupes d'un vieux capitaine, qui
sento à l'est un de ses sites sauvages qui tou-
choient l'une de cette horrible solitude que les
sombres vallées de Mirra habilitent avec un
bon aspect.

CHAPITRE V.

CHAPITRE V.

CHAPITRE V.

Benincasa et plusieurs autres.

Quelques semaines après cette expédition nocturne, l'auteur des lettres sur la Calabre, et le corps auquel il appartenait furent envoyés à Nicastro, près de la baie et de la forêt de

Sainte-Euphémie, forêt qui, pendant des siècles, avait été un repaire de bandits. L'officier français la trouva occupée par un brigand plus audacieux et plus formidable que Francatripa lui-même, qui avait si bien déjoué les efforts des Français à Gli Parenti.

« Suis-je donc destiné », s'écrie-t-il, « à ne jamais être délivré de l'éternel fléau de la Calabre, — le brigandage? La forêt de Ste-Euphémie est généralement connue comme étant le repaire d'un des chefs de bandits les plus actifs. Cette forêt, extrêmement épaisse, et dont le sol est marécageux, est un labyrinthe mystérieux, dont les brigands seuls peuvent saisir le fil. Les avenues en sont soigneusement cachées par des broussailles tellement impénétrables, quand elles sont défendues, que nos troupes n'ont jamais pu s'y frayer un chemin. Un vieux coquin, nommé Benincasa, le plus fameux de tous les bandits de la Calabre, est le chef de toutes les hordes qui infestent cette contrée dangereuse. Couvert de meurtres et d'atrocités long-temps avant l'arrivée des Français, il n'avait pu échapper aux poursuites de la justice qu'en se réfugiant dans ce bois, et en ralliant autour de lui une bande nombreuse d'assassins. L'automne dernier, on essaya de détruire ce

repaire effroyable, et pour y réussir plus facilement, on se décida à traiter avec Benincasa et à lui faire ainsi qu'à ses complices de grands avantages; mais cette affaire a marché si lentement et a été conduite avec si peu d'adresse, que rien n'a été conclu; et ces brigands, craignant d'être chassés de leur refuge, se sont jetés de nouveau dans le pays ouvert, après avoir commis toutes les atrocités imaginables.

Environ un mois après l'arrivée de notre auteur à Nicastro, la garnison de cette ville, obligée de faire escorter par de forts détachemens chaque courrier, et chaque individu chargé du recouvrement des contributions, — car on pouvait dire en ce pays, en prenant le rebours du vieil adage des suisses: *Point de soldats, point d'argent*, — se trouva tellement affaiblie, qu'elle ne consistait plus qu'en cinquante hommes, y compris les invalides. Le commandant eut la prudence de loger les officiers tous ensemble dans une chapelle construite en pierres, attachée à une église qui servait de caserne pour les soldats. Il fut heureux pour lui qu'il eût pris cette précaution, car, vers minuit, la tranquillité publique fut troublée à Nicastro par une décharge d'armes à feu et des cris affreux.

« Tous les brigands des environs s'étaient portés en foule vers la prison, dans l'espoir de délivrer leurs parens, détenus comme otages ; mais la garde fit à bout portant un feu meurtrier qui ralentit leur ardeur. Comme il était à présumer qu'ils viendraient également attaquer les casernes, le commandant nous proposa de les prévenir en les attaquant nous-mêmes. Nous sortîmes au nombre de dix-sept, armés de pied-en-cap. La nuit et le tumulte nous ayant permis d'approcher d'eux sans être aperçus, nous fîmes à demi-portée une décharge sur un groupe nombreux. Saisis d'une terreur panique, les brigands prirent la fuite à l'instant, laissant sur la place quelques morts et quelques blessés. Les habitans de Nicastro, par leur inaction coupable, parurent favoriser cette surprise, et quand on aura rendu compte de cette affaire au général en chef, ils doivent s'attendre à être traités avec la plus grande rigueur. Mais si notre sûreté exige qu'on les rende responsables, jusqu'à un certain point, de cet événement, il est cependant juste de convenir que la situation des propriétaires de cette contrée est très-déplorable. Indépendamment des haines et des inimitiés si communes en Calabre, ils se portent les uns contre les au-

tres à des moyens odieux de vengeance dont les brigands sont les exécuteurs. Benincasa, protecteur naturel de tous les ennemis des Français, et destructeur formidable des propriétés de ceux qui semblent les accueillir, s'est établi l'arbitre des opinions et de la conduite politique des particuliers. Comme une bête féroce, il sort la nuit de son repaire, et le jour vient éclairer une nouvelle perfidie, un nouveau désastre. Les propriétaires sont obligés d'user de grands ménagemens envers les brigands, et de se soumettre sans répliquer à leurs réquisitions en vivres et en argent. D'un autre côté, cette conduite les expose à une surveillance rigoureuse de la part des commandans français qui, les accusant d'être auteurs et complices du brigandage, les font souvent emprisonner. »

Les communications par la poste étaient devenues très-difficiles. La garnison de Nicastro attendait depuis long-temps un courrier de Naples ; il arriva enfin sain et sauf, mais il ne fut pas si heureux en se rendant à Monteleone, le poste militaire suivant. Son escorte était composée de treize voltigeurs et d'un sergent qui les commandait. Trois des soldats marchaient en avant, et tandis qu'ils recon-

naissaient l'entrée d'un ravin, ils furent tués avant qu'ils eussent eu le temps de donner l'alarme. L'instant d'après, le détachement se vit entouré de toutes parts, et le courrier, le sergent et huit voltigeurs perdirent la vie. Cinq hommes seulement échappèrent à ce massacre et en portèrent la nouvelle à Nicastro. Le commandant envoya sur-le-champ l'auteur des lettres sur la Calabre à la poursuite des brigands; mais cet officier eut la douleur de trouver ses malheureux compatriotes nageant dans leur sang, ne donnant aucun signe de vie; le sac aux lettres déchiré et vide; une partie des dépêches, mises en pièces, éparses par terre, et couvertes de sang, et d'être obligé de retourner à Nicastro sans avoir aperçu un seul Calabrois.

Après avoir rapporté cette catastrophe, il dit que le brigandage est plus affreux qu'on ne saurait se l'imaginer, et qu'il ne peut faire un pas hors de la ville sans une escorte, quelques-uns des habitans étant toujours prêts à informer les brigands des moindres mouvemens des Français. Etant retourné dans le district montagneux de Rogliano, où il avait entendu parler pour la première fois de Francatripa, il apprit que ce bandit avait quitté le pays. Les

Français ayant échoué dans toutes leurs mesures pour se débarrasser de lui, avaient enfin réussi à gagner quelques hommes de sa troupe, qui avaient promis de le leur livrer mort ou vif. Mais Francatripa eut l'adresse ou la bonne fortune d'échapper à la trahison de ses propres compagnons, et ne comptant plus sur sa troupe, il se retira dans une partie impénétrable de la forêt de Ste-Euphémie, d'où il parvint à passer en Sicile, emportant, dit-on, avec lui une somme d'argent très-considérable. Il fut bientôt remplacé en Calabre. Parafante, chef d'une autre bande, réunit à la sienne les restes de celle de Francatripa, et devint encore plus formidable que celui-ci ne l'avait été. Il poussa souvent ses incursions nocturnes jusqu'aux portes de Rogliano, où les Français furent obligés de placer des gardes sur tous les points. Plusieurs expéditions envoyées contre lui n'obtinent aucun succès. Enfin le commandant se crut sûr de pouvoir mettre la main sur lui. Un matin, un prêtre calabrois, demeurant dans les environs, alla trouver cet officier, et lui dit, d'un air mystérieux, qu'il avait des renseignemens très-importans à lui donner.

Le digne ecclésiastique commença par lui montrer un grand nombre de certificats signés

par des officiers français et attestant sa bonne foi. Allant ensuite droit au but, il lui dit qu'il était ennemi juré du brigand Parafante, qui avait assassiné plusieurs personnes de sa famille; qu'il avait des intelligences secrètes avec quelques-uns des compagnons de ce bandit, et qu'il était certain de pouvoir le faire tomber entre les mains des Français. Il ajouta que Parafante était en ce moment dans le voisinage immédiat de Rogliano, attendant une rançon de mille ducats pour un riche propriétaire que sa troupe avait fait prisonnier. Cette somme devait être payée la nuit suivante, et il proposa de dresser une embuscade de manière à ce que les bandits ne pussent échapper. Il fut donc convenu qu'un détachement de cent hommes partirait en silence pendant la nuit à la faveur des ténèbres, avec un guide que le prêtre se chargea de fournir. Le commandant, en donnant les ordres nécessaires à l'officier qui devait marcher à la tête du détachement, lui dit qu'il serait imprudent de se fier entièrement à un prêtre inconnu, et qu'il fallait prendre des informations sur son caractère. Le résultat des renseignements qu'on obtint, fut que cet ecclésiastique plein de zèle était un intrigant bien connu, et qu'on ne devait lui accorder aucune

confiance. Le commandant interrogea alors le guide envoyé par le prêtre; et à force de menaces et de promesses, il lui fit avouer que le prêtre agissait de concert avec les brigands, et qu'il n'avait d'autre but que d'éloigner de Rogliano une partie de la garnison pour faciliter une entreprise que Parafante avait dessein de faire cette nuit dans le voisinage de la ville. Un officier, prenant avec lui quelques soldats, courut sur-le-champ à la maison où le prêtre s'était logé; mais quelle que fût sa promptitude, le prêtre avait pris l'avance, et on ne l'y trouva plus. On garrotta alors avec de bonnes cordes son malheureux agent, le guide, et on le força, sous peine d'être fusillé, de conduire le détachement sur la route que les brigands devaient réellement prendre. A une heure après minuit, les Français étaient en embuscade, et pas un son, pas même l'extrémité d'un schakos, n'annonçait leur présence. Ils n'étaient pas depuis long-temps dans cette position, quand un bruit confus annonça l'arrivée des bandits. Les soldats restèrent en silence et immobiles jusqu'à ce que la bande fût à portée du mousquet, et alors ils firent une décharge générale qui fit tomber un grand nombre de brigands, tués ou blessés. Sortant ensuite de leur embus-

cade, ils les attaquèrent à la baïonnette, et les brigands prirent la fuite en poussant des cris affreux. Cependant leur chef Parafante ne se trouva ni parmi les morts, ni parmi les blessés; il n'était pas même du nombre de ceux qui avaient été exposés à cette attaque meurtrière, ayant conduit une partie de sa troupe par une autre route. Mais les coups de fusil et les cris de terreur qu'il dut entendre, le forcèrent de renoncer à l'expédition qu'il avait entreprise, et la perte qu'avaient faite les brigands en cette occasion, les tint en échec quelque temps dans cette partie de la Calabre.

Les Français trouvèrent beaucoup d'argent dans les poches des morts et des blessés. Ils mirent à prix la tête du prêtre qui avait essayé de les tromper, mais il paraît que ce fut inutilement.

CHAPITRE VI.

CHAPITRE VI

Les Français qui étoient partis sur deux ro-
chers de la ville de Rosarno, en suivant des
traces effrayantes, firent leur jonction dans
une plaine qui étoit au-dessous d'eux,
dans une vallée étroite et profonde, traversée
par une rivière qui se jetoit dans la mer.
Ils étoient environnés de montagnes escarpées
et de rochers qui se dressoient au-dessus
d'eux, et qui leur servoient de rempart.

CHAPITRE VI

Les Français qui étoient partis sur deux ro-
chers de la ville de Rosarno, en suivant des
traces effrayantes, firent leur jonction dans
une plaine qui étoit au-dessous d'eux,
dans une vallée étroite et profonde, traversée
par une rivière qui se jetoit dans la mer.
Ils étoient environnés de montagnes escarpées
et de rochers qui se dressoient au-dessus
d'eux, et qui leur servoient de rempart.

FIN DES BRIGANDS DE CALABRE.

Scarolla, etc.

La première rencontre qu'eut ensuite notre
auteur avec les Calabrois, qu'il appelle en
cette occasion « insurgés », attendu leur grand
nombre, fut dans une partie éloignée et en-

core plus sauvage des Apennins, à Longo-Bucco. Il décrit ce lieu comme présentant la véritable image du chaos ; n'offrant que des montagnes entassées sur des montagnes, et se terminant par des pics ; d'énormes rochers menaçant d'écraser de misérables hameaux au-dessus desquels leur sommet s'avance, et des torrens qui bouillonnent au fond des vallées profondes et ténébreuses.

Les Français qui étaient partis sur deux colonnes de la ville de Rossano, en suivant des routes effroyables, firent leur jonction tandis que les cloches de tous les villages sonnaient le tocsin. Une charge régulière et formidable eut bientôt dispersé une foule de paysans armés qui avaient pris possession du plateau d'une montagne. Comme la nuit tombait, ils arrivèrent sur une éminence d'où l'on apercevait Longo-Bucco, situé bien au-dessous d'eux, dans une vallée étroite et profonde, traversée dans toute sa longueur par un torrent furieux qui se précipitait en écumant sur d'énormes rochers. Les montagnes colossales et couvertes de bois qui entouraient cette gorge effrayante, lui donnaient un aspect encore plus sombre et plus sauvage. Les Français passèrent la nuit sur les hauteurs ; — c'était une nuit froide du

mois de novembre, — et ils allumèrent une longue ligne de feux afin de faire croire aux Calabrois qu'ils avaient des forces plus considérables qu'elles ne l'étaient réellement. Tandis qu'ils greloient sur le sommet des montagnes, la confusion régnait dans la vallée qui était sous leurs pieds. On y voyait des lumières passer à la hâte d'un endroit à un autre, et des cris de terreur retentissaient de toutes parts. Les habitans, persuadés que les Français les attaqueraient pendant la nuit avec le fer et le feu, couraient çà et là avec tout le désordre d'une frayeur panique, cherchant à mettre en sûreté leurs propriétés et leurs personnes. Cependant les Français ne descendirent qu'au point du jour dans cet abîme effrayant. Un détachement de deux cents hommes entra alors dans le village de Longo-Bucco, qu'ils trouvèrent entièrement évacué. Il n'y restait que le curé et quelques vieillards qui demandèrent merci pour le village et pour les habitans qui avaient pris la fuite. Le commandant français se servit du curé pour ouvrir une négociation. Les villageois devaient mettre bas les armes et rentrer dans leur demeure, et à cette condition il leur fut promis qu'ils ne seraient pas inquiétés. La plupart revinrent peu à peu,

et la tranquillité fut rétablie momentanément à Longo-Bucco sans pillage et sans effusion de sang. Nous croyons devoir donner le reste de cette narration dans les propres termes de notre auteur.

« Cependant les deux chefs de l'insurrection tenaient encore la campagne, et notre commandant espérant les réduire par la persuasion, leur écrivit que, s'ils voulaient licencier leur bande, ils pouvaient venir le trouver en toute sécurité. Voyant qu'ils n'en persistaient pas moins dans leur révolte, il résolut de se mettre en marche et d'aller les attaquer dans un village où s'était réuni un corps nombreux de rebelles. A cet effet, il partit dans la soirée du 5 novembre, avec quatre cents hommes, feignant de se diriger sur Bochigliero. Mais quand la nuit fut venue, changeant tout à coup de direction, il nous conduisit par un mouvement rapide et bien combiné au point occupé par les insurgés, qui heureusement n'avaient reçu aucun avis de notre marche. Le village dans lequel ils s'étaient réfugiés, fut investi en silence; et dès que le jour parut, nous marchâmes de front pour l'attaquer. Ce village est perché comme un nid d'aigle sur la pointe d'un rocher. Tandis que nous cherchions à

parlémenter avec les insurgés qui répondirent à nos propositions de paix par des coups de fusil, un grand tumulte se fit entendre dans le village. Il était occasionné par l'apparition inattendue d'une vingtaine de nos soldats, qui venaient de s'y introduire, après avoir gravi des rochers presque inaccessibles. En un instant des cris: « A l'assaut! à l'assaut! » s'élevèrent de toutes parts. On se précipite sur le village entouré en grande partie d'un mur élevé; et malgré une vive fusillade, qui en quelques minutes met plus de vingt hommes hors de combat, la porte est enfoncée par les sapeurs; les soldats se répandent dans les rues comme un torrent débordé; et alors commence un horrible massacre, rendu inévitable par l'obstination des insurgés faisant feu de toutes les maisons.

« Ce malheureux village, pillé et brûlé, subit toutes les horreurs inséparables d'une prise d'assaut. Le curé et un grand nombre de femmes, d'enfans et de vieillards réussirent heureusement à se sauver dans une église, où quelques officiers se rendirent pour protéger cet asile contre la brutalité des soldats. Notre perte dans cette affaire a été considérable, mais celle des insurgés, qui sont maintenant presque détruits, est de plus de deux cents hommes.

Un grand nombre, qui espérait se sauver en gravissant les revers escarpés de la montagne, y a perdu la vie. Mais les principaux chefs étant encore parvenus à s'échapper, nous fûmes obligés de nous mettre sur-le-champ à leur poursuite pour prévenir de nouvelles machinations de leur part. Le détachement marche donc sur Bochigliero, bourg considérable, mieux situé et plus peuplé que Longo-Bucco, et qui avait pris une part active à ces troubles. La nouvelle de nos succès nous y avait précédés, et les habitans, frappés de consternation, se hâtèrent de nous envoyer une députation composée des autorités publiques et des principaux citoyens. Le commandant, voulant profiter de ce premier moment de terreur pour désarmer cette commune sans coup-férir, menaça d'envoyer la députation entière comme otage au château de Cosenza, si on ne lui remettait toutes les armes existant dans le pays. En moins d'une heure, on nous en envoya trois mille, qui furent brûlées. Cent hommes sont restés à Bochigliero, et nous sommes retournés à Longo-Bucco. Pour compléter cette triste victoire, il ne manque plus que de pouvoir saisir les auteurs de l'insurrection dont les têtes ont été mises à prix. Depuis deux jours,

un essaim d'employés subalternes ; est venu nous joindre pour lever dans ce canton tous les droits possibles. Ils parcourent les campagnes avec des détachemens qui n'éprouvent aucune résistance. »

L'aventure suivante fut moins tragique. Le commandant du détachement, l'auteur des lettres sur la Calabre, et autres officiers français, avaient fait connaissance avec un petit abbé calabrois. D'après le tour qui leur avait déjà été joué, on aurait pu croire qu'ils devaient se méfier des prêtres, mais ce nouvel ami était un homme jovial, d'une rotondité remarquable, plein d'intelligence, et d'un caractère aussi animé qu'amusant. Il était avec eux sur un tel pied d'amitié, qu'il les avait accompagnés à Longo-Bucco, car on savait qu'il connaissait parfaitement le pays, et il leur avait promis de leur rendre tous les services qui seraient en son pouvoir. En s'acquittant de quelques commissions peu importantes, dans lesquelles il montra autant de zèle que de talent, le petit fourbe gagna l'affection et la confiance du commandant, qui ne songeait qu'aux moyens de se rendre maître des deux chefs de l'insurrection.

Un matin, le prêtre astucieux lui dit qu'il

était homme à les lui livrer, s'il voulait lui confier un détachement. Il avait appris, dit-il, que ces deux individus étaient cachés dans une ferme à quelques lieues de distance, et tout ce qu'il demandait pour sa sûreté personnelle, c'était qu'il lui fût permis de marcher dans les rangs, déguisé en soldat français.

« Le commandant, » dit notre auteur, « loin de soupçonner aucune perfidie, adopta sur-le-champ un projet qui présentait de grandes chances de succès. Nous voilà donc occupés, en riant de bon cœur de cette mascarade, à transformer en soldat notre petit abbé, » — qui de son côté devait rire dans sa barbe à leurs dépens. — « Aucun des effets du plus petit voltigeur ne pouvait lui aller. La capote lui tombait sur les talons; le schakos lui couvrait les oreilles; la giberne pendait sur ses jarrets; il pliait sous le poids du fusil, que ses mains délicates osaient à peine toucher. On parvint cependant à tout ajuster pour le mieux, et le drôle, bien déguisé, partit gaiement avec un détachement de vingt-cinq hommes, commandés par un officier. Après l'avoir fait errer de village en village, par des chemins et des temps affreux, et l'avoir fait cacher pendant une journée entière dans un bois, il revêt tout à coup le cos-

tume ecclésiastique, sous prétexte d'aller aux informations, après quoi il disparut pour ne plus revenir. »

On ne tarda pas à apprendre que l'ingénieux abbé avait imaginé cette mascarade, et supporté toutes ces fatigues militaires, dans le seul but de lever des contributions, au nom du commandant français, sur les plus riches propriétaires des environs. Notre auteur montre la plus grande indignation de cette supercherie; mais l'abbé avait peut-être été séduit par l'exemple des Français, et il n'avait pas été d'une vertu assez robuste pour voir « leurs essais d'employés lever « *tous les droits possibles* », sans être tenté d'en faire autant, et sans céder à la tentation. « On peut aisément s'imaginer », continue le narrateur de cette histoire, « quelle fut l'indignation du commandant et de l'officier qui était à la tête du détachement, quand ils apprirent une ruse qui pouvait compromettre leur honneur. Le signalement du coquin de prêtre fut envoyé partout, et malheur à lui s'il tombe entre nos mains. » Il paraît que l'abbé ne fut pas assez sot pour se laisser prendre, car il n'est plus fait mention de lui.

Cependant le commandant était déterminé à avoir la tête de chacun des deux chefs. Ses sol-

dat avaient inutilement passé un mois à faire des perquisitions dans tout le pays. On était alors dans toutes les horreurs de l'hiver, saison affreuse pendant toute sa durée dans ces montagnes, en dépit de leur latitude méridionale, et de l'idée qu'on se fait du soleil perpétuel d'Italie. On était entouré de neige et de brouillards épais; et la pluie qui tombait par torrens, inondait à un tel point l'étroite vallée de Longo-Bucco, que toute communication de maison à maison était interceptée. En un mot, le séjour de Longo-Bucco devint de plus en plus insupportable aux Français, et pour accélérer leur départ, ils eurent recours à « de nouvelles mesures de sévérité. » L'auteur ne nous dit pas quelles furent ces mesures, mais elles forcèrent les habitans à poursuivre sérieusement les deux fugitifs, car ils virent que ce n'était qu'en les livrant qu'ils pourraient se débarrasser des soldats français, et se mettre à l'abri de leurs actes de violence. « Le 6 décembre, au point du jour, le commandant fut éveillé par le sergent de garde, qui entra dans sa chambre, accompagné de deux hommes dont chacun tenait par les cheveux une tête encore sanglante. Il tressaillit d'horreur en voyant ce hideux spectacle. Les deux chefs, tombés cette même nuit dans

un piège qui leur avait été dressé, avaient été victimes de la lâche trahison et de la cruauté de leurs propres partisans. » Nous devons ajouter que les Français les avaient poussés à cette trahison et à cette cruauté, en leur donnant un motif d'intérêt personnel pour commettre ce crime, puisqu'ils avaient déclaré, comme l'auteur en convient lui-même, qu'ils ne se retireraient qu'après avoir vu tomber ces deux têtes.

L'aventure qu'il raconte ensuite offre le même genre d'intérêt, sans être aussi horrible. Il était retourné à Maida, et c'était près d'un an après l'expédition de Longo-Bucco.

« Nos compagnies, » dit-il, « sont dispersées dans les villages qui entourent le golfe de Sainte-Euphémie, et quelques-unes, qui sont au pied des montagnes, ont tous les jours des rencontres avec les brigands. Nous ne sommes pas très-empressés à poursuivre ceux qui se trouvent dans notre voisinage immédiat, car ils ne nous inquiètent jamais. Cependant nous avons profité de cette circonstance pour faire une expédition assez curieuse.

« Il y a quelques jours, le propriétaire de la maison où je loge vint m'informer que les brigands de la forêt de Sainte-Euphémie avaient envoyé un émissaire pour traiter du rachat de

plusieurs troupeaux de bœufs enlevés à des particuliers de la commune. Il proposa au commandant de faire arrêter cet homme, et de le forcer à servir de guide aux soldats français dans les secrètes issues de la forêt. Cet avis n'était donné que dans la vue de recouvrer les bestiaux sans rien déboursier, mais on pouvait en tirer parti. Lemessager des brigands fut arrêté la nuit même et conduit devant le commandant. La crainte d'être fusillé et la promesse formelle d'avoir sa bonne part du butin, le rendirent bientôt traitable, au point de nous engager lui-même à lui lier les mains derrière le dos, et à le fusiller après l'expédition, s'il ne la faisait pas réussir. J'avertis moi-même les officiers de se rendre au quartier; les soldats furent réveillés sans bruit; et à onze heures du soir nous étions déjà hors de Maida, suivant en silence les rives de l'Amato. Nous traversâmes cette rivière à peu de distance de la forêt, et nous y entrâmes, conduits par notre guide et favorisés par un beau clair de lune. Nous eûmes d'abord à nous frayer un chemin dans d'épaisses broussailles, et il nous fallut ensuite traverser un marais dont la fange exhalait l'odeur la plus fétide. Arrivés à un fossé profond, notre guide, gardé par quelques soldats, passa de l'autre côté, pour chercher par-

mi les buissons des poutres et des planches dont les brigands se servaient pour le traverser. Cette opération fut longue; le jour approchait, et nous entendîmes à quelque distance les aboiemens réitérés d'un grand nombre de chiens. Déjà quelques soldats avaient effectué ce passage et s'étaient établis sur une digue étroite, lorsque des coups de fusil, partis de la forêt, et des hurlemens affreux, nous apprirent clairement que les brigands avaient l'éveil sur notre approche. Il n'y avait pas un moment à perdre, et nous joignîmes nos compagnons à la hâte. Un nouveau canal nous arrête; on reconnaît qu'il n'a que quatre pieds de profondeur; on le traverse rapidement, et les premiers rayons du soleil éclairent notre marche accélérée à travers une forêt très-élevée. Nous arrivons bientôt à une rotonde entourée de broussailles, et garantie de l'ardeur du soleil par un épais feuillage. Nous sommes enfin parvenus dans le centre de ce repaire de brigands. Des hamacs étaient suspendus aux branches des arbres; des chevaux, des mulets et des ânes, étaient attachés à des arbres par leur bride; des quartiers de bœuf et de mouton rôtissaient devant un grand feu; par terre étaient des sacs remplis de pain, de fromage et de jambon, avec plusieurs barils de

vin. En un mot, nous trouvons enfin des provisions de toute espèce, mais les brigands s'étaient pour ainsi dire évaporés. On voyait des traces de leur fuite précipitée à travers les broussailles brisées; quelques chapeaux y étaient restés accrochés, ainsi que des lambeaux de vêtements. Comme nous cherchions à suivre leurs traces, à l'aide de ces indications, notre guide nous avertit qu'il n'avait jamais été plus loin, et qu'il ne connaissait pas les autres repaires de Benincasa, qui était chef de cette bande. Nous fûmes donc obligés de nous contenter de la possession de sa cuisine. Nous fîmes honneur au festin qui était préparé; mais voyant que les têtes commençaient à s'échauffer, et que la démarche de plusieurs soldats devenait chancelante, il fallut penser à la retraite. Ce parti était d'autant plus prudent, que notre guide nous fit observer que les brigands, cachés autour de nous, et protégés par l'impossibilité où nous étions de pénétrer dans leurs retraites, pourraient bien faire pleuvoir sur nous une grêle de balles. Ayant donc chargé le butin sur les chevaux, les mulets et les ânes, nous sortîmes de ce labyrinthe mystérieux, couverts de boue et de fange à la vérité, mais avec la petite gloire d'y avoir pénétré les premiers. Il est inconceva-

ble que des hommes puissent s'habituer à vivre dans un pareil séjour, sans y être attaqués de fièvres dangereuses, et dévorés par des insectes de toute espèce. L'amour de l'indépendance ou la crainte du châtiment peuvent seuls opérer ce prodige. Tandis que nous traversions cette forêt, une partie du détachement qui en suivait la lisière, y trouva un grand nombre de bœufs et de moutons, provenant des vols commis dans les plaines voisines. Ceux qui appartenaient à des habitans de Maida leur furent rendus, les autres furent vendus à l'encan, et cette vente valut au détachement plus de trois cents piastres. Le guide fut libéralement récompensé, et comme on peut être assuré qu'il n'osera jamais se remontrer dans cette société de brigands, nous lui rendîmes la liberté. »

Environ un mois après cette aventure, la Calabre fut inondée d'une foule de nouveaux partisans et d'aventuriers. Notre auteur les appelle tous brigands, suivant l'usage, et il fait un crime aux Anglais qui étaient en Sicile, de leur coopération avec eux. Cependant la plus grande partie de cette troupe se composait de Bourbonistes de la Calabre, et d'autres provinces mécontentes, et non de brigands de profession. Ils avaient pour commandant un

certain Scarolla, qui prenait le titre de « chef des indépendans de la Basilicate. » — « Son costume », dit l'officier français, « était somptueux, et il était suivi d'un grand nombre de chevaux de selle et de mulets, qui, disait-on, portaient des sommes considérables. » Voilà donc enfin un chef de bande digne d'être combattu, et surtout une belle proie à saisir ! Quel aiguillon pour nos soldats ! Quoiqu'ils vissent de faire une marche de trente milles, ils demandèrent à partir après avoir pris un très-court repos, et à quatre heures du matin, ils étaient en marche, suivant la route que cette horde avait prise. Nous ne pouvions nous méprendre sur sa direction ; car les sentiers périlleux qui traversent ces horribles montagnes, étaient pour ainsi dire jalonnés par des animaux crevés.

Après une marche pénible depuis quatre heures du matin jusqu'à la nuit tombante, les Français gagnèrent le haut d'une montagne couverte de bois, et ils crurent enfin tenir ceux qu'ils poursuivaient. Dans le fond d'une gorge profonde, qu'un torrent traversait en mugissant, ils entendirent un bruit confus qui indiquait un rassemblement nombreux, et d'après la position, ils jugèrent que ce ne pouvait être

que les brigands. Les circonstances favorisaient une attaque par surprise. On fit marcher deux colonnes de cinquante hommes chacune vers une extrémité de la gorge pour les attaquer par derrière, ou leur couper la retraite, tandis que les autres devaient les attaquer de front. Mais à peine ceux-ci avaient-ils commencé ce mouvement, que quelques balles sifflèrent aux oreilles de l'officier qui les conduisait, l'auteur des lettres sur la Calabre. Il fit doubler le pas, et s'assura que ces coups de feu avaient été tirés par des paysans qui avaient accompagné les Français sous prétexte de leur servir de guides, et qui, ayant ainsi donné l'alarme à leurs amis les brigands, fuyaient à travers ce pays sauvage. Il entendit alors un tumulte épouvantable dans les profondeurs de cette gorge, les brigands faisant les plus grands efforts pour mettre leur butin en sûreté et se sauver par la fuite.

Il n'y avait pas un moment à perdre. Les Français descendirent précipitamment de la montagne, et se précipitèrent dans la gorge. Ils s'y trouvèrent pêle-mêle avec les brigands dans cet état de désordre et de confusion qui est inséparable d'une attaque nocturne, et la lueur des coups de feu qui étaient tirés de toutes parts fit voir les bandits fuyant à toutes

jambes. Les colonnes chargées de leur couper la retraite n'étant pas encore arrivées, et l'obscurité de la nuit ne permettant pas de les poursuivre, les brigands regagnèrent les montagnes de Syla, sans autre obstacle, mais non sans une perte considérable. Le lendemain, on trouva plusieurs bandits morts ou mourans, et les soldats ramenèrent un grand nombre d'ânes et de mulets. Malheureusement, ils n'étaient chargés d'aucune partie du trésor de Scarolla, mais ils portaient ses cantines, et l'on y fit complètement honneur.

Scarolla fit sa retraite avec sa horde en traversant la Calabre, inutilement suivi par les Français, qui ne purent jamais le joindre. Ces brigands se jetèrent alors dans des montagnes encore plus sauvages, et ils entrèrent, sans avoir été attaqués, dans les Etats de l'église. Ils s'étaient établis sur les hauteurs escarpées de Monte-Polino, pour se reposer de leurs fatigues extraordinaires, quand une colonne mobile française, dirigée uniquement par le hasard, et occupée d'une affaire toute différente, les surprit pendant qu'ils dormaient profondément, et en tua un grand nombre. Les autres, mis en déroute, prirent la fuite de toutes parts, et le butin que firent les soldats

français fut si considérable, qu'on les vit jouer au petit palet avec des doublons d'Espagne. Scarolla ne périt pas en cette occasion, mais il fut blessé si sérieusement, qu'il fut obligé de se réfugier chez des bergers, qui le livrèrent aux Français pour un millier de ducats. Il fut pendu peu de temps après.

L'esprit des Calabrois était si indomptable, que, lorsque le roi Murat était à l'extrémité de leur péninsule à la tête d'une armée formidable, composée de Français et de Napolitains, avec laquelle il devait battre les Anglais et prendre la Sicile, ils se révoltèrent de nouveau, et s'insurgèrent derrière lui. Ses communications avec la capitale étaient continuellement coupées, et il fut obligé de détacher de son camp plusieurs bataillons pour marcher contre les brigands et en purger les routes. Notre auteur, comme ayant quelque expérience dans ce genre de guerre, reçut ordre de faire une marche rétrograde, et ce fut avec un profond regret qu'il détourna ses yeux de la Sicile, dont les Français se croyaient si sûrs, et qu'ils ne devaient jamais posséder. En arrivant dans le district de Castrovillari, situé à l'entrée de la Calabre, du côté de la capitale, il trouva tout le pays en la possession des brigands, ou

insurgés. Les habitans des villages voisins de la montagne de Campotemese interceptaient toutes les communications, et s'emparaient de tout l'argent qu'on envoyait au camp, à moins qu'il ne fût accompagné d'une très-forte escorte. Le bataillon de notre auteur commença par occuper les défilés des montagnes en y établissant des postes retranchés. Ce service présentait de grandes difficultés, attendu la nature du lieu et le caractère des habitans, qui étaient encore plus sauvages et plus féroces que dans les autres parties de la Calabre, et en outre les Français ne connaissaient nullement ce district. Ils firent leur première halte à Mormano. Tout y paraissait tranquille ; mais dans la soirée, trois soldats étant sortis d'une église où ils étaient casernés, furent poignardés à l'instant. Le syndic ou premier magistrat, et six des principaux habitans, furent arrêtés ; et parce qu'ils ne purent ou ne voulurent pas découvrir les assassins, ils furent détenus comme prisonniers. Laissant derrière eux un corps de troupes dans un couvent, comme point de retraite en cas de besoin, les Français parcoururent les villages insurgés. Ils gravirent des montagnes effrayantes et traversèrent des défilés dangereux. La crainte continuelle des embuscades

rendit leur marche très-lente. Dans les misérables villages qu'ils traversaient, ils ne trouvaient que des vieillards et des malades ; tous les autres habitans prenaient la fuite à leur approche. Il était nécessaire de savoir où ils se rassemblaient, et pour y parvenir, l'avant-garde arrêta deux hommes à physionomie sauvage et féroce, occupés à garder des troupeaux, et dont le jargon montagnard était à peine intelligible. A force de menaces, les Français apprirent d'eux qu'un rassemblement de plusieurs milliers d'hommes attendait leur arrivée dans un défilé par où ils devaient nécessairement passer. Les Français avancèrent avec rapidité, et faisant un détour en se frayant un chemin à travers des bois presque impénétrables, ils tombèrent à l'improviste sur une foule de paysans, étendus par terre, sans ordre, sans préparatifs de défense, et la plupart endormis. Une décharge de mousqueterie les mit en fuite en tuant et blessant quelques-uns. Les Français les poursuivirent à la pointe de la baïonnette jusqu'à une vallée profonde à l'extrémité de laquelle est le village d'Orsomarzo. Nous laisserons notre auteur raconter lui-même cette dernière aventure.

« Il serait difficile, » dit-il, « de trouver une

situation plus affreuse et plus extraordinaire que celle de ce village. Entouré de toutes parts par des montagnes colossales, se terminant en cône, il semble, en quelque sorte, placé au fond d'un puits immense. On y descend par une rampe escarpée, en suivant les détours d'un torrent qui s'y précipite avec fracas, et forme plusieurs cascades. Ce torrent traverse le village, et trouvant un passage dans la fente étroite d'un rocher, il fertilise une campagne riante et bien cultivée, qui forme un étrange contraste avec cet horrible abîme. On a peine à concevoir que des créatures humaines aient jamais songé à fixer leur séjour dans un pareil endroit. Le sentier qui suit le cours de ce torrent est taillé dans le roc, et il est impossible de s'y engager avec sûreté, à moins d'être maître des hauteurs. Après avoir fait garder la principale entrée de cette retraite sauvage par un détachement que nous laissâmes sur le haut de la seule montagne où l'on pût placer un corps de troupes, mais qui malheureusement était un peu éloignée, nous descendîmes dans ce gouffre, et nous marchâmes vers Orsomarzo pour y chercher des provisions, ne nous imaginant guère que les paysans que nous venions de mettre en déroute osassent se remontrer dans la journée. Nous

trouvâmes le village entièrement abandonné, et tout indiquait que les paysans avaient quitté leurs demeures avec la plus grande précipitation. Les portes de la plupart des maisons étaient ouvertes, et nous y trouvâmes des provisions de toute espèce. Tandis que nous nous occupions à en réunir pour plusieurs jours, nous entendîmes plusieurs coups de feu, et au même instant, toutes les montagnes qui nous entouraient furent occupées par une multitude d'hommes armés. Le détachement que nous avions laissé pour garder l'entrée du défilé, venait d'être attaqué, et avait été obligé d'abandonner sa position, après avoir eu plusieurs hommes tués et blessés. Au moment où nous avancions pour lui porter du secours, il fut obligé de se replier en toute hâte sur le village. Les paysans qui le suivaient de près s'étaient établis en face de nous, de manière à nous couper toute issue pour sortir de ce coupe-gorge, où nous étions ainsi refoulés sans pouvoir espérer de nous ouvrir un passage de ce côté. Nous courûmes à l'autre extrémité, où nous fûmes reçus par une grêle de pierres et de quartiers de rochers qu'on faisait rouler sur nous du haut de la montagne. Je vis écraser sous mes yeux deux sapeurs et un tambour. Voyant que nous ne pouvions nous en-

gager dans ce passage sans courir à une perte certaine, nous revînmes sur nos pas avec la ferme résolution de tout entreprendre pour sortir de cette effroyable position. Les balles pleuvaient sur nous de tous côtés, et les cris perçans des femmes retentissaient à nos oreilles d'une manière horrible : on aurait dit des furies, attendant avec impatience l'instant où elles pourraient se repaître de notre sang. Aussitôt les tambours battent la charge, et l'on se précipite vers cette fatale issue avec l'énergie du désespoir. La compagnie de voltigeurs traverse le torrent sous une grêle de balles, gravit avec la plus grande difficulté la rampe escarpée d'une montagne, du haut de laquelle le feu bien nourri des brigands nous faisait éprouver une perte considérable, et enfin ces braves réussissent à nous ouvrir un passage, que la nécessité seule pouvait rendre praticable. Du moment que nous eûmes gagné les hauteurs, les soldats furieux tombèrent sur les Calabrois avec toute l'impétuosité de la rage. La plupart échappèrent; mais un groupe nombreux, acculé sur la pointe d'un rocher, fut massacré, ou périt en se jetant dans des précipices. Cette malheureuse affaire nous coûta plus de soixante hommes. Nous marchâmes pendant une partie de la nuit pour retour-

ner au couvent de Mormano, avant que ces paysans, les plus déterminés de tous ceux à qui nous avons encore eu affaire dans la Calabre, pussent avoir le temps de nous couper le chemin. Nous entrâmes dans la ville tambour battant. »

Les Français ont toujours soin de présenter leurs revers mêmes sous un jour favorable, et de ne jamais avouer une défaite. Mais ici, d'après la relation même de l'officier, ils furent complètement battus; et s'il faut en croire quelques personnes du pays que j'ai entendues parler de l'affaire d'Orsomarzo, elle fut encore plus sérieuse qu'il ne la représente. L'effet qu'elle produisit en est la preuve. L'insurrection se propagea, et l'officier qui commandait le bataillon fut obligé de demander des renforts.

Mais, peu de temps après, Murat, revenant de sa vaine expédition contre la Sicile, s'était embarqué dans le petit port de Pizzo (1), pour

(1) Ce fut en cet endroit que Joachim Murat fut pris et fusillé, quand il fit sa folle tentative pour regagner son royaume. Jamais folie ne fut égale à celle de son débarquement en Calabre, qui était la province de tout le royaume où les Français étaient le plus complètement détestés. L'infortuné! il avait été le plus brave des braves, il était doué de bonnes et aimables qualités; et s'il mérita de mourir

cotôyer le rivage en remontant vers Naples, fut poussé par les croiseurs anglais sous les batteries de Cirella, place qui, quelques jours auparavant, avait été attaquée et presque prise par les Calabrois. Il y eut quelques communications avec le commandant de ce poste, officier supérieur dans le régiment de notre auteur, et ayant loué la conduite de ses troupes, il dit qu'après trois ans de service pénible dans un pays comme la Calabre, il était temps qu'il changeât de quartier. Il fit une remarque caractéristique sur la malheureuse affaire d'Orsomarzo : « Pourquoi êtes-vous descendus dans ce coupe-gorge ? — Au surplus, vous en êtes sortis en braves. » Aussitôt que les frégates anglaises le lui permirent, il continua son voyage le long des côtes. L'auteur des lettres sur la Calabre partit avec ses camarades peu de temps après Murat, suivant le mouvement de l'armée, qui retourna à Naples par terre, et il exprime le plaisir qu'il éprouvait naturellement, en se trouvant enfin tiré d'un misérable exil, et délivré d'un genre de guerre qui n'offrait ni gloire, ni espoir de promotion,

comme un chien dans la misérable cour de la prison de Pizzo, ce fut pour avoir présidé à l'infâme exécution du duc d'Enghien. J'étais, environ un an après, sur le lieu même où il tomba.

et qui ne présentait d'autre chance que des désastres.

En tournant le dos aux rochers de la Calabre, sur lesquels il faut convenir qu'il nous a donné des détails intéressans, il nous informe du plan de conduite que les Français devaient y suivre à l'avenir. « On va maintenant avoir recours », dit-il, « à des mesures extraordinaires de sévérité, mesures malheureusement rendues nécessaires par la situation déplorable du pays, mais dont l'exécution répugnera toujours à des Français. Il est démontré depuis long-temps que, malgré notre courage, notre activité et notre persévérance, nous avons un grand désavantage contre des hommes nés dans le pays, armés à la légère, soutenus par une partie de la population, et habitués dès l'enfance à tirer avec une extrême justesse. Ces considérations ont porté le gouvernement à adopter un nouveau système, d'après lequel les troupes sont seulement employées à forcer les habitans à détruire eux-mêmes les brigands, sous peine d'être traités comme auteurs du brigandage. Dix mille hommes doivent être répartis à cet effet dans les deux provinces, etc. »

Ce nouveau système fut bientôt mis en œuvre; et ces mesures extraordinaires de sévérité firent

de nouveau couler dans la Calabre des torrens de sang. Dans le général français Manhes, Joachim Murat trouva précisément l'homme qu'il fallait pour diriger ces massacres en masse et y présider, et les Calabrois eurent en lui l'ennemi le plus barbare qui eût encore été déchaîné contre eux. J'ai entendu raconter dans le pays des histoires qui feraient frémir l'humanité. Pour l'honneur de cet officier, — qui vit encore, — j'espère qu'elles sont fausses ou considérablement exagérées. Mais il est incontestable, et c'est un fait admis par ceux qui ont servi sous lui ou avec lui, que Manhes fut cruel et sans pitié à l'égard des habitans de la Calabre et de l'Abruzze, et qu'il suivit un système sanguinaire sans s'en écarter une seule fois. Nulle merci ne fut jamais accordée aux proscrits qui tombèrent entre ses mains. Les villages et les villes que les habitans avaient permis aux brigands de traverser, éprouvèrent sa vengeance épouvantable. Tout paysan, sans distinction d'âge ni de sexe, qu'on trouvait allant travailler dans les champs, et qui avait le malheur de porter sur lui quelque chose de plus qu'un petit flacon de vin et un morceau de pain suffisant pour sa nourriture pendant la journée, était arrêté et fusillé; car Manhes, s'étant passablement

assuré des villages et des villes, où les brigands ne pouvaient plus se procurer des vivres, pensait que s'il pouvait empêcher les paysans de leur fournir des provisions en fraude, ils seraient obligés de se rendre, ou mourraient de faim dans les solitudes de leurs montagnes, où il les avait réduits à se réfugier. Si un honnête homme cachait un proscrit, correspondait avec lui, ou favorisait son évasion, — n'importe que ce fût son père, son fils, ou son frère, — il était exécuté sur-le-champ. Il arriva une fois qu'un brigand condamné s'évada de la chapelle dans laquelle il était d'usage que les criminels passassent la nuit qui précédait leur exécution; Manhes fit fusiller le prêtre qui avait été avec lui, alléguant qu'il devait avoir favorisé la fuite du brigand.

Par des actes semblables d'une sévérité extraordinaire, Manhes se vanta d'avoir extirpé le brigandage de la Calabre; ce qui était en partie vrai.

CHAPITRE VII.

Trois frères, portant ce nom respectable, jouirent d'une plus haute et d'une plus longue célébrité qu'aucun des bandits de la Calabre; et ils peuvent avoir droit au premier rang parmi

CHAPITRE VII.

les brigands modernes du royaume de Naples, et par conséquent de l'Europe.

Jusqu'à présent, leurs exploits n'ont pas eu d'historiens réguliers; mais les faits suivans, que j'ai recueillis dans le pays, sont au nombre des récits qu'on fait sur leur compte. On peut les considérer comme des traditions contemporaines, car les frères brigands vivaient encore quand je les ai apprises, et ils suivaient leur vocation avec une activité admirable.

Les Vardarellis étaient de la classe supérieure des paysans, bons catholiques, et fidèles sujets de sa Majesté Ferdinand IV. C'était du moins ce qu'ils disaient, quand, durant l'occupation du royaume de Naples par les Français, irrités, dit-on, par l'oppression des étrangers, ils se firent voleurs de grand chemin, et levèrent des contributions à la manière de leurs loyaux concitoyens de la Calabre. Il est vrai qu'ils ne bornaient pas leurs opérations à piller les Français et les officiers du gouvernement; mais alors la plupart des Napolitains étaient infectés des principes de leurs vainqueurs; ils n'étaient plus fidèles à leur roi légitime, et par conséquent, tant qu'ils avaient quelque chose à perdre, ils méritaient d'éprouver la vengeance des Vardarellis.

Ces héros étaient nés, dit-on, dans les montagnes de l'Abruzze, mais le théâtre sur lequel ils se firent connaître, et qu'ils rendirent fameux par leurs exploits pendant tant d'années, fut la vallée du Pont-de-Bovino, long et étroit défilé par où passe la seule route conduisant de Naples aux vastes plaines de la Pouille, à Lecce et à la Terre-de-Bari. Je passai par Ponte-di-Bovino au commencement de 1816, époque où ce nom seul faisait trembler, et j'y ai passé plusieurs fois depuis ce temps, et tout dernièrement en 1824, quand la vigilance et la sévérité du général del Carretto l'avaient décoré des têtes et des corps écartelés d'une demi-douzaine de bandits plus modernes, mais moins célèbres. Cet endroit m'a toujours paru admirable pour des brigands, et les habitans du pays en ont jugé de même; car, quoiqu'ils aient cessé, depuis le temps des Vardarellis, d'y former des bandes organisées, ils n'ont jamais manqué de temps en temps de s'y mettre en embuscade pour commettre des vols (1). Le

(1) Les postillons y ont toujours avec eux un chien habitué à courir à environ cinquante toises en avant des chevaux, et à aboyer, s'il voit ou s'il sent quelqu'un caché près de la route. On dit que ces chiens sont sûrs, et d'une sagacité remarquable. Si le postillon les entend aboyer, il tourne sur-

défilé est en général escarpé, et en certains endroits fort étroit; et il est bordé d'un côté par un ravin profond dans lequel coule en écumant et en mugissant un torrent qui descend des montagnes pendant l'hiver; et de l'autre par des hauteurs couvertes d'arbres et de taillis. Dans toute sa longueur, qui peut être d'environ quinze milles, on ne voit aucune habitation, si ce n'est quelques cavernes curieuses creusées dans le front des rochers, un relais de poste, et une misérable taverne où, comme je le dirai tout-à-l'heure, je passai une fois la nuit dans un moment où j'avais la tête remplie de fictions de *Mistress Ratcliffe* et d'aventures de bandits, et où je venais d'arriver dans le pays. En quelques endroits, les montagnes, les bois et les buissons d'un côté, et le ravin de l'autre, s'approchent de la route au point d'offrir la plus grande facilité pour une embuscade. D'un seul coup de fusil, un homme est abattu,

le-champ la bride de son cheval, et retourne sur ses pas au galop. J'ai fait une fois un mouvement rétrograde de ce genre, et de ma vie je n'ai voyagé si rapidement que lorsque je retournai en arrière dans le Val di Bovino, avec le prince d'I... Au milieu de la nuit, en dépit de la montée, le postillon, qui semblait avoir la fièvre d'effroi, fit courir ses chevaux au grand galop pendant presque tout le chemin.

tandis qu'un vaste et sombre sépulcre est ouvert pour recevoir son corps, quand il a été dépouillé. Et quel homme, s'il tient un peu à sa vie, voudrait suivre le brigand expérimenté sur les montagnes couvertes de bois, dans le ravin, et dans les antres et les cavernes des rochers? En traversant les montagnes, il trouve une immense étendue de pays sauvage où l'on n'aperçoit ni route, ni sentier; et de l'autre côté du ravin, les localités ne lui sont pas moins favorables: s'il est serré de trop près, il peut se jeter, ici, dans les forêts impénétrables de Monte-Gargano; là, dans les profondeurs non moins sûres et non moins isolées de Monte-Voltur.

Les sombres murailles de la ville de Bovino, située sur le sommet d'une haute montagne, dominant la partie la plus étroite de cette vallée, comme le château d'un chef féodal, — autre espèce de brigand, plus estimée de son temps. — Jamais je n'y suis entré, mais je me souviens que les habitans n'étaient pas vus de bon œil.

Ce fut dans cette vallée que les Vardarellis restèrent plusieurs années, et il s'en écoulera beaucoup d'autres avant que les voyageurs la traversent sans entendre raconter des histoires

de ces trois frères. Pendant le court règne de Joseph Buonaparte à Naples, ou —

« Sous le bon roi Joseph, et quand c'était la mode

De tuer les Français, pauvres gens ; » —

ces brigands étaient si formidables, et ils étaient tellement maîtres du Val di Bovino, qu'il était rare qu'une troupe de voyageurs y passât sans être arrêtée, et que jamais un officier du gouvernement, une malle du gouvernement, ou un porteur des deniers publics, ne la traversaient sans avoir une petite armée pour escorte. Et quelquefois toutes ces troupes ne pouvaient les protéger, mais étaient battues ou massacrées par les brigands. Un voyage des provinces de la Pouille à la capitale était alors pour leurs habitans paisibles, — toujours timides dans leurs voyages, — une entreprise solennelle et dangereuse. Avant de la hasarder, non-seulement on allumait des cierges à tous les saints du calendrier et devant toutes les images de la Madonna, mais on faisait son testament, et l'on prenait congé de ses amis en versant des larmes, comme si le Val di Bovino eût été la véritable Vallée de la mort, ou que les voyageurs eussent été des enfans perdus allant donner l'assaut à une forteresse, ayant

des murs de boulets et de mitraille, et des fondations de poudre à canon.

Joseph Buonaparte traversa une fois cette vallée pour aller dans les provinces de son royaume situées au-delà. Il était accompagné d'une troupe immense ; et pourtant les brigands dirent ensuite que s'ils avaient été informés à temps de ce mouvement, ils se seraient renforcés de quelques autres bandes des montagnes de la Basilicate et de la Calabre, auraient attaqué ce roi postiche, et, avec l'aide de Dieu, l'auraient conduit en Sicile à travers ces deux provinces, au véritable roi, Ferdinand, et aux Anglais. L'événement aurait pu prouver que ce projet n'était qu'une forfanterie ; mais l'exécution d'un tel plan aurait été un épisode bien brillant dans les annales du brigandage.

Il est à remarquer que les Français, à cette époque, disaient positivement que les brigands de cette vallée, de même que ceux de la Calabre, étaient protégés et payés par le gouvernement anglais, et que les chefs de bandits à Ponte di Bovino étaient porteurs de brevets signés par Georges III.

Joachim Murat qui succéda à son beau-frère, qu'il plut à Napoléon de transférer en Espagne, était doué de plus d'énergie que Joseph ; et

avec infiniment moins de talent, il réussit à rendre son gouvernement meilleur et plus populaire que celui de son prédécesseur immédiat. Il agit avec vigueur contre les brigands, dont le parti s'affaiblissait à mesure que le sien gagnait des forces; et la nation peu à peu en vint à croire que, pour cette fois, la domination des Français serait durable, et commença à oublier son souverain naturel, le vieux Ferdinand.

Les excursions des brigands furent réprimées ou limitées, et il ne leur était plus possible de parcourir des provinces entières: mais à Ponte di Bovino, ils étaient presque inexpugnables; et tels étaient les avantages de cette position et les talens des chefs de cette bande, qu'ils continuèrent à lever de temps en temps des contributions, et à éluder toute la vigilance des gendarmes et des officiers de police répandus en grand nombre dans tout le pays. Quelquefois il se passait des semaines et des mois sans qu'on en entendît parler; et tout à coup ils arrêtaient un courrier du gouvernement, ou s'emparaient d'une compagnie de voyageurs, dont ils connaissaient la fortune, et qu'ils emmenaient dans leurs repaires sur les montagnes, où ils les gardaient jusqu'à ce qu'ils eussent payé une rançon.

Une aventure de cette espèce me fut racontée dans la ville de Foggia, qui n'en est pas bien loin, par la marquise de — née en cette place, et qui avait été une des héroïnes de cette histoire.

Un mariage devait avoir lieu dans la famille, — un mariage important, et pour diverses raisons, on avait décidé qu'il serait célébré dans la capitale. En conséquence, après tous les préparatifs nécessaires, et quand rien ne manqua plus pour le départ, les deux futurs, les pères et mères, frères et sœurs, compères et commères, cousins et cousines, parens à tous degrés, et amis, caravane formidable, quant au nombre, partirent un matin de Foggia, avec une escorte d'intrépides gendarmes napolitains. Ils traversèrent la plaine et arrivèrent à Ponte di Bovino. Tout était tranquille; on n'avait pas entendu parler des brigands depuis longtemps. Les gens qui tenaient le relais de poste, à l'entrée de la vallée, leur donnèrent les assurances les plus satisfaisantes, et les voyageurs continuèrent leur route. Tout alla bien jusqu'à l'endroit le plus convenable pour une attaque de brigands; mais alors la scène changea. Les cris « *faccia in terra!* » se firent entendre; les valeureux gendarmes prirent la fuite au galop, et en un instant toutes les voitures furent en-

tourées par une horde de brigands, ayant un mousquet en mains, et un poignard à la ceinture.

L'usage général de ces brigands, quand ils n'ont d'autre but que le vol, est d'obliger leurs patiens à se jeter le visage contre terre, *stare faccia in terra*; et alors, tandis que les uns les surveillent, tenant leurs fusils armés et dirigés contre eux, les autres s'occupent à les dépouiller. Mais en cette occasion, nos voyageurs furent entourés par une partie des bandits, et forcés de gravir la montagne et d'entrer dans les bois, tandis que le reste de la troupe s'emparait de tout ce qui se trouvait dans les voitures. Ils se remirent alors en route, et après une marche très-fatigante, surtout pour les pauvres dames, ils s'arrêtèrent devant une grande hutte, n'ayant qu'un rez-de-chaussée, et située au milieu d'un bois épais. On y fit entrer les voyageurs, et ils y trouvèrent un groupe de femmes et d'enfants, et un drôle en costume de capucin, jouant au scopo (1) avec une vieille sorcière. Il y avait quelques boucs dans cette habitation, et nos voyageurs s'y assirent, épuisés, tremblans, et livrés aux inquiétudes les

(1) Jeu de cartes napolitain, qui se joue à deux.

plus horribles, craignant de ne pas en être quittes pour être volés et retenus prisonniers. Mon amie la marquise était plus jeune alors que lorsque j'en fis la connaissance; la future était très-jolie, et plusieurs de ses compagnes avaient du moins la fraîcheur de la jeunesse. Quelques-uns des bandits commencèrent à boire, et honorèrent les dames d'une attention particulière. A l'instant où leurs alarmes étaient au plus haut degré, on entendit quelque mouvement hors de la hutte; et aux cris de « Don Gaetano, Don Ignazco », deux hommes mieux vêtus et ayant meilleure mine que les autres brigands, y entrèrent, et leur arrivée y fit régner le silence. C'étaient deux de leurs chefs. Encouragés par l'aspect plus humain de ces deux individus, le mari de la marquise s'approcha d'eux, et leur demanda leur protection pour toute sa compagnie. Les dames y joignirent leurs prières.

« Vous n'avez rien à craindre, signor marchese », dit un des chefs, « vous êtes entre les mains d'hommes d'honneur, fidèles sujets de sa Majesté le roi Ferdinand. »

Le marquis exprima sa satisfaction, et demanda qu'il lui fût permis de se remettre en route avec ses amis.

« Signor marchese », répondit le même chef,

« nous savons que vous êtes en état de payer une bonne rançon. Nous vous garderons donc tous ici, jusqu'à ce qu'un de vos domestiques ait été la chercher à Foggia, et nous l'ait apportée dans un endroit que nous lui désignerons. »

C'était une perspective peu agréable, pour ne rien dire de plus. Le jour commençait à baisser ; il était impossible que ce que les brigands exigeaient fût exécuté avant le lendemain, et l'on n'apercevait pas même un seul lit dans la hutte. Elle était pleine de fumée, et l'on y respirait une odeur désagréable, car les femmes faisaient rôtir un mouton tout entier, qui n'avait été ni écorché ni vidé. En un mot, en mettant à part toute idée de danger, c'était une extrémité très-pénible pour nos voyageurs.

Tandis que le marquis faisait ses réflexions, ses yeux tombèrent par hasard sur le visage bronzé d'un homme, qu'il crut avoir vu quelque part. Il le dit à la marquise, et elle eut la même idée. Pendant qu'elle le regardait, les yeux de cet homme devinrent humides ; il jeta son fusil dans un coin, et s'approchant de la marquise, il lui baisa la main avec respect. C'était Gaetano, qui avait été leur domestique

à Foggia quelques années auparavant, et qu'ils avaient toujours traité avec beaucoup de bonté. Après cette reconnaissance, il prit à part les deux capitaines, et leur parla avec beaucoup de vivacité. Son éloquence fut persuasive, car au bout de deux minutes, les chefs dirent au marquis que ses compagnons et lui pourraient continuer leur route, à condition qu'indépendamment du pillage des voitures, ils remettraient tout ce qu'ils pouvaient avoir sur eux. Quelques murmures se firent entendre parmi les brigands, mais la volonté des chefs fut respectée, et leur voix rétablit le silence dans la troupe. Les voyageurs, charmés d'en être quittes à quelque prix que ce fût, commencèrent à vider leurs poches, et se dépouillèrent de tout, sauf les vêtemens indispensables. Les brigands inspectaient cette opération, se contentant de passer la main sur les habits des voyageurs pour s'assurer qu'ils ne cachaient rien, précisément comme aurait pu le faire un commis des douanes. Cependant la jeune future, malgré sa terreur, tenait à une paire de belles boucles d'oreilles, et ne se pressait pas de les détacher. Un brigand brutal et impatient en saisit une pour la lui arracher, et elle poussa un cri d'effroi et de douleur. En voyant cet

acte de violence, un des chefs leva la crosse de son mousquet, et la fit descendre avec force sur le bras du bandit, qui tomba sans force à son côté, comme s'il eût été cassé.

Le drôle poussa un grand cri, fit un jurement horrible, et porta son autre main à son poignard. Mais il ne fit qu'y toucher, et il se retira sur-le-champ à l'autre bout de la hutte, sentant peut-être qu'il serait imprudent de chercher à se venger de son chef, entouré, comme il l'était, d'une troupe d'hommes qui lui étaient dévoués.

Les voyageurs descendirent alors la montagne, plus légers de corps et d'esprit que lorsqu'ils l'avaient montée. Ils retrouvèrent leurs voitures sur la route à l'endroit où ils les avaient laissées. Ils y virent passer deux ou trois paysans montés sur des ânes, tranquilles par suite de leur pauvreté, et faisant à peine attention à la scène de pillage qu'offraient des voitures vides et ouvertes, des caisses et des boîtes brisées et dont les débris étaient parsemés sur la route, car de tels événemens n'étaient pas rares à Ponte di Bovino.

Les postillons et cochers reprirent bientôt leurs places; les chefs assurèrent le marquis et sa compagnie que, d'après la réputation de

brava gente que leur avait faite Gaetano, ils pouvaient continuer leur route, et même retourner ensuite à Foggia en toute sûreté; et les voyageurs, aussi gaiement que possible, prirent le chemin d'Ariana, ville où se termine le val di Bovino.

Pendant le reste du règne de Murat, qui était destiné lui-même à être mis à mort comme un brigand dans la Calabre, où ses officiers avaient commis tant de cruautés pour en extirper les bandits, cette bande continua son métier avec plus ou moins d'activité, suivant les circonstances. Ces brigands commirent un grand nombre de vols, mais peu d'actes de cruauté. Le butin qu'ils préféraient, était toujours le *procaccio*, espèce de charriot, voyageant nuit et jour, qui porte à la capitale les revenus publics reçus dans chaque province, qui se charge aussi de marchandises, de paquets, qui contient même des voyageurs, et qui est en général escorté par une force armée (1).

(1) Un fameux capitaine de bandits qui, pendant la dernière partie du règne de Murat, avait réussi à s'emparer successivement du contenu de quatorze de ces *procacci*, porta, dit-on, le tout au souverain légitime, Ferdinand, après sa restauration, et obtint en conséquence un plein pardon.

Quand les révolutions importantes arrivées en Europe en 1814 et 1815 eurent prouvé la vérité de ce qu'avait dit l'Arioste, que les lys de France étaient destinés à ne jamais prendre racine en Italie, et que Murat eût été renversé de son trône, les Vardarellis, comme fidèles sujets de sa Majesté le roi Ferdinand, suivirent, dit-on,

Le même voyageur rapporte les incidens suivans :

« Il y a quelques années, une troupe, ou comme on l'appelle dans la langue du pays, une *comitiva* de brigands s'étant emparée d'un *procaccio* allant de Naples à la principale ville de la province de la Basilicate, où l'on venait d'établir une nouvelle cour de justice, et contenant, entre autres choses, les costumes des juges, ils pensèrent que ce serait une excellente plaisanterie de mettre leurs robes et leurs perruques, et de procéder à l'instruction d'un procès criminel, suivant toutes les formes judiciaires, que la plupart d'entre eux ne connaissaient que trop bien. Ce tribunal postiche prononça une sentence de mort contre le premier voyageur qui tomba entre les mains des bandits, et la journée ne se passa pas sans qu'elle fût mise à exécution. » — C'était pousser la plaisanterie un peu loin.

« A Orsara, petit village entre Bovino et Troja, l'amusement ordinaire des enfans, les jours de fête, est de se diviser en deux troupes, dont l'une garde un petit charriot de bois rempli de décombres et représentant un *procaccio*, tandis que l'autre joue le rôle plus glorieux de la *comitiva*, attaque l'escorte, et, comme il est presque inutile de l'ajouter, remporte toujours la victoire. » — Apprenez aux enfans le métier qu'ils doivent faire.

l'exemple de quelques-uns de leurs collaborateurs, et offrirent de renoncer à leur métier, à certaines conditions. Mais on dit aussi que le gouvernement n'accepta pas ces conditions, et c'est un fait notoire que, même quand il n'y eut plus de Français dans le royaume, les brigands de Ponte di Bovino continuèrent leurs déprédations, sans montrer plus de respect pour les revenus de Ferdinand, qu'ils n'en avaient eu pour ceux de Joachim.

La première fois que je traversai la vallée de Bovino, ce fut, comme je l'ai déjà dit, au commencement de 1816, un peu moins de neuf mois après l'heureuse restauration de Ferdinand. Les Vardarellis étaient alors dans toute leur gloire. Dieu sait combien d'aventures j'entendis raconter par mes compagnons de voyage long-temps avant d'approcher de la véritable scène de leurs exploits ! Et lorsque, après avoir traversé la plaine de la Pouille, qui me parut interminable, nous aperçûmes la haute montagne et la ville de Bovino, avec le gouffre entr'ouvert à ses pieds, pour ajouter à mon édification, ils firent une récapitulation de toutes les horreurs commises par les brigands. Il était soir quand nous arrivâmes au relais de poste, après avoir passé le fameux pont où commence

la vallée. Là, quatre misérables gendarmes à pied, leurs carabines suspendues sur leurs épaules, se mirent en tête de notre caravane, qui avait l'air encore plus misérable, afin de la protéger. Je ne pus m'empêcher de penser que notre pauvreté était la meilleure protection que nous pussions avoir contre une bande aussi redoutable que celle des Vardarellis. La compagnie était composée ainsi qu'il suit : Un gros frère mendiant ; un étudiant ; une vieille Grecque de Corfou, qui semblait être la grand'mère de tous les prêtres grecs de Lecce, où je m'étais embarqué avec elle ; une jolie paysanne, allant à Naples pour y voir son frère, qui avait été élevé au grade de sergent dans les gardes royales ; et moi, avec un marin anglais déserteur, que j'avais ramassé, mourant de faim, à Barletta, et que je conduisais dans la capitale. J'étais bien sûr, que dans le cas où les brigands daigneraient nous attaquer, les soldats seraient les premiers à tourner le dos, ou à exécuter le mouvement *faccia in terra*, et j'aurais aussi volontiers donné mes trois carlins à la *comitiva* qu'à notre escorte, ce qu'il fallut faire quand elle nous quitta : mais mes compagnons étaient cruellement effrayés. Le caractère sauvage des lieux que nous traversions,

l'heure de la nuit, le changement de ton subit de mes compagnons, car l'accent sonore des habitans du sud s'était changé en chuchotement, à l'instant où nous étions entrés dans cette sombre vallée, finirent par exercer sur moi quelque influence, et je ne fus pas fâché d'arriver à l'endroit où nous devions passer la nuit, la taverne isolée, quoiqu'elle eût l'air du plus véritable coupe-gorge qu'on puisse se figurer. (1)

(1) Le révérend T. S. HUGHES, qui est du petit nombre des voyageurs anglais qui ont traversé la vallée de Bovino, et qui doit y avoir passé environ un an avant moi, rapporte l'anecdote suivante : « Lors du dernier passage de cette voiture (le *procaccio*), il s'était passé un événement qui avait jeté l'alarme dans tout le pays, et qui fit que chacun nous conseillait de nous rendre à Naples par mer. Dans un passage célèbre des Apennins, nommé Ponte di Bovino, une bande nombreuse de brigands, cachée derrière les rochers, avait fait une décharge de mousqueterie sur la voiture, tué les chevaux et le postillon, brûlé toutes les lettres, fusillé sur la place un malheureux officier qui s'y trouvait, et emmené dans leur repaire sur les montagnes une femme encore plus malheureuse. Nous vîmes en passant des traces de ce crime, le corps de la voiture était percé de plusieurs balles ; mais nous jugeâmes à propos de continuer notre marche, ne croyant pas vraisemblable que les brigands fissent si promptement une autre attaque. La terreur de nos compagnons italiens nous avait amusés pendant le village, mais lorsque nous en-

Environ un an après, je voyageai encore dans le même pays, mais d'une manière différente, car j'étais las de leurs *vetturini*. J'étais allé à cheval de Lecce à Bari avec le courrier de la malle, courant une nuit et un jour sans m'arrêter, si ce n'est pour changer de chevaux et prendre quelque nourriture à la hâte; — voyage très-fatigant, soit dit en passant, et qui le devenait encore davantage, parce que je n'avais pas une selle anglaise, et que j'étais obligé de me servir de toutes sortes de misérables selles napolitaines. — Cette manière rapide de voyager ne me convenait pas pour le reste

trâmes dans la fatale vallée, leur raison sembla entièrement anéantie par l'influence de la crainte; crainte qu'un orage terrible augmentait encore, chaque coup de tonnerre étant répété par tous les échos des rochers. Nous nous arrêtâmes deux heures au relai de poste en attendant que l'orage diminuât, et quand nous arrivâmes à l'endroit où le procaecio avait été attaqué, nous vîmes sur le bord de la route un des chevaux, dont la chair était déjà à demi-dévorée par les oiseaux de proie. Quant aux bandits, nous n'en aperçûmes aucun, si ce n'est quelques misérables garrottés de cordes, et gardés par des paysans qui, après cette attaque, s'étaient réunis en grand nombre, sous la conduite de leurs prêtres, avaient poursuivi les bandits jusques dans leur repaire, les avaient dispersés, et avaient délivré leur captive, ce qui fait honneur à la galanterie italienne. » — *Voyage en Grèce et en Albanie, par le Rév. T. S. HUGHES, Tome II.*

du pays que je voulais parcourir, parce qu'il offrait beaucoup d'intérêt, et que je ne l'avais pas encore visité. Je me déterminai donc à Bari à louer des chevaux à la journée, et de place en place, prenant avec moi un postillon pour les reconduire, et me servir de guide. J'employai une courte et délicieuse journée à aller de Bari à Barletta. J'y entendis encore mille anecdotes sur mes anciennes connaissances, les Vardarellis, qui étaient devenus plus redoutables que jamais. Plusieurs personnes me conseillèrent de ne pas continuer à voyager ainsi, car j'approchais alors du district qu'ils infestaient, et je trouvai quelque difficulté à louer des chevaux et un guide. Cependant je traversai le lendemain la plaine de la Pouille; je visitai le site de l'ancienne Cannes, et j'arrivai dans l'après-midi à Canosa, précisément à temps pour voir un combat entre des *Carbonari* et des *Caldarari*. Deux hommes de cette ville y furent blessés, et un autre fut tué à la fois. Déchirée par des factions et infestée par des brigands, cette partie du royaume de Naples était alors dans une bien délicieuse situation.

J'établis mon quartier-général à Canosa pendant plus d'une semaine, faisant de là tous les jours des courses dans le pays, et y revenant

chaque soir. Pendant le séjour que j'y fis, on reçut un matin la nouvelle suivante, qui dérangerait un projet d'incursion que j'avais fait avec quelques personnes de la ville.

Un officier suisse au service du roi Ferdinand, ayant le rang de major, et bien connu par ses talens et son courage, avait été envoyé à Barletta avec un corps de cavalerie et d'infanterie légère, pour imposer aux brigands, et les détruire s'il était possible. Par suite d'un plan concerté, ou de quelques avis qui lui avaient été donnés, il alla de Barletta à Cerignole, petite ville de l'autre côté de la plaine, un jour ou deux après que j'avais quitté la première. Restant tranquille et comme perdu à Cerignole, il avait été informé, pendant la nuit qui précéda le jour où cette nouvelle nous arriva à Canosa, que les Vardarellis s'étaient avancés de nouveau dans le pays découvert, et qu'ils avaient pris possession d'une *masseria*, ou ferme, à peu de distance. Il mit sur-le-champ ses troupes en mouvement, mais il faisait jour avant qu'il arrivât à la ferme. Les brigands étaient sur leurs gardes, mais ils n'eurent pas le temps de seller leurs chevaux et de partir avant que la *masseria* fût entourée par des troupes dont le nombre était dix fois plus considé-

nable que le leur. Le major crut les tenir dans une trappe, et il leur envoya un sous-officier pour les sommer de se rendre. La réponse des Vardarellis fut un coup de mousquet qui blessa le parlementaire, et le renvoya à l'arrière-garde. Le Suisse résolut de donner l'assaut à la ferme; mais elle était entourée de murs solides et très-élevés, et quand les soldats approchèrent d'une porte qui pouvait faire résistance, les brigands firent feu à travers de petites embrasures, et ajustèrent si bien, qu'ils tuèrent deux hommes, en blessèrent trois ou quatre, et les autres s'enfuirent plus vite qu'ils n'étaient venus. Le major encouragea ses troupes aussi bien qu'il le put, et en conduisit lui-même un certain nombre à une nouvelle attaque; mais les soldats étaient Napolitains, la plus grande partie d'entre eux l'abandonnèrent; et après avoir été blessé lui-même à la main, il fut obligé de se retirer hors de la portée du feu des brigands.

Tandis qu'il était furieux de la blessure qu'il avait reçue et de la pusillanimité de ses soldats, le major, à sa grande surprise, vit la porte de la ferme s'ouvrir, et les brigands en sortir, bien montés et bien armés. Presque avant qu'il eût eu le temps de donner à ses troupes l'ordre de serrer leurs rangs, les Vardarellis enfoncèrent

la ligne des assiégeans, qui dans le fait s'écartèrent pour leur livrer passage, et entrèrent dans la plaine au grand galop. Il mit sa cavalerie en mouvement pour les poursuivre, mais les cavaliers, prétendant que leurs montures fatiguées ne pouvaient lutter contre les chevaux frais des brigands, ne tardèrent pas à s'arrêter. Alors les Vardarellis firent halte, et après une insultante acclamation de triomphe, ils se retirèrent tranquillement vers les montagnes.

Comme le tambour russe parmi les Arméniens dans Haggi Baba (1), cet événement fit naturellement beaucoup de bruit, et comme, pour continuer mon voyage, j'avais à traverser de nouveau le val di Bovino, c'est-à-dire le repaire même des brigands, je ne saurais dire combien de gens cherchèrent à m'en détourner. Une jeune dame de la maison où je logeais à Canosa, jugea mon péril si imminent, qu'elle versa des larmes en me disant adieu, me recommanda à la protection de la Madonna, et s'écria dans son patois provincial : « Dio velo manda buono don Carlo ! » (2), mais je n'avais

(1) Roman anglais. — Note du trad.

(2) « Que Dieu vous protège dans ce voyage, Don Carlo ! »

alors que dix-huit ans ; j'étais passablement entreprenant ; et pour ne pas donner une idée trop avantageuse de mon courage, je dois ajouter que je regardais comme à peu près certain que les Vardarellis ne feraient pas grande attention à un voyageur étranger, qui n'avait qu'un petit porte-manteau et un album sur le dos, avec quelques ducats dans sa poche. Quant aux chevaux que j'avais loués, il aurait été difficile de trouver deux plus misérables haridelles. Cependant, comme mes amis me flattaient en me disant que j'avais l'air trop distingué, *troppo distinto*, vêtu comme je l'étais, je me procurai, pour ne pas être trop téméraire, un manteau de paysan, de gros drap brun, que je mis par-dessus mes habits ordinaires, et je substituai à mon bonnet de voyage le chapeau du pays à haute forme conique. Mon travestissement était si complet, que ma propre mère ne m'aurait pas reconnu ; et en descendant la montagne sur laquelle Canosa est située, je pensai tomber sur les oreilles de mon cheval, en riant de la figure que je faisais.

Je m'arrêtai dans la soirée à Castelluccio, petit village très-voisin de Ponte di Bovino, et ayant presque aussi mauvaise réputation. En entrant dans le village à la suite de mon guide,

tonnelier fainéant de Canosa, je rencontraï trois drôles, armés de longs fusils, qui en sortaient. Ils nous regardèrent fixement, mais ils ne firent qu'échanger avec nous le « *buona sera* » — « bon soir ». Mon homme à barils et à tonneaux prétendit que c'étaient des brigands, et c'était bien possible, car ils avaient fort mauvaise mine ; mais ils me tourmentèrent moins que les punaises de l'auberge de Castelluccio.

Le lendemain de très-bonne heure, mon guide regretta en partant que l'église du village ne fût pas encore ouverte, afin de pouvoir *rinfrascarsi l'anima con una messa*, c'est-à-dire se fortifier l'âme avec une messe. Quand nous fûmes entrés dans la vallée, il n'y eut plus de fin à ses signes de croix. Cependant je traversai le Val di Bovino sans y rencontrer plus de danger que l'année précédente, et nous arrivâmes dans la ville d'Ariana, où l'on suppose qu'on est à l'abri des brigands, à l'instant où les derniers rayons du soleil éclairaient un des paysages les plus beaux et les plus étendus que j'aie jamais vus.

Peu de temps après mon arrivée à Naples, j'appris que le roi Ferdinand dont le règne avait été marqué par deux fuites de sa capitale et de ses domaines sur le continent, et par tant d'au-

tres humiliations, venait de mettre le comble à sa honte en signant un traité avec les Vardarellis, qu'il prit à son service et à sa solde. On permit à cette bande de former un corps régulier, commandé par les mêmes chefs, qui reçurent leur paie mois par mois, et qui s'engagèrent à défendre à l'avenir la vallée de Bovino et toutes les provinces qu'ils avaient si longtemps ravagées, contre toutes attaques de ce genre. Les habitans de la capitale se regardèrent les uns les autres en apprenant cette nouvelle ; et ils réfléchirent sur les qualités des deux parties contractantes : — d'une part, un prince de la maison de Bourbon, roi des Deux-Siciles, — de l'autre, un paysan de l'Abruzze, chef de brigands. Mais il n'était que trop vrai que telle était la faiblesse de ce gouvernement despotique.

De 1817 à 1825, je ne mis pas le pied dans le pays des brigands ; mais j'ai l'avantage de pouvoir profiter du voyage de M. Keppel Cra-ven, qui, suivant à peu près la même route que moi en 1818, un peu plus d'un an après l'époque où j'avais tant entendu parler à Canosa des prouesses des Vardarellis, vit la destruction finale de leur bande à Foggia, autre ville de la vaste plaine de la Pouille. Indépendamment de

ce que c'est le dénouement de l'histoire de ces trois frères, les détails en présentent tant d'intérêt sous la plume de M. Craven que je me permettrai d'en citer une bonne partie.

« La plus célèbre troupe de brigands de nos jours fut celle des Vardarellis, qui infestèrent les provinces de la Pouille, et les confins de la Basilicate et de l'Abruzze, et qu'on supposait avoir amassé de grandes richesses. Suivre les progrès d'une vie comme la leur serait une tâche difficile, mais non sans intérêt. Tour à tour soldats, déserteurs, partisans et traîtres; — tour à tour prisonniers, punis, repentans, rendus à la société, et retombant dans le crime; — offrant des traits singuliers de bravoure personnelle, unie à l'astuce la plus extraordinaire; — et quelquefois des preuves de désintéressement qui faisaient contraste avec la rapacité la plus effrénée; — le récit de leurs aventures surpasserait de beaucoup les légendes de nos plus illustres voleurs de grand chemin et contrebandiers.

» Cette troupe choisit la Pouille comme le théâtre le plus propre à ses déprédations. Ses vastes plaines sans enclos, coupées quelquefois de petits bois, mais n'offrant nulle part des obstacles à la rapidité de leurs mouvemens; le petit

nombre de grandes villes; l'étendue des fermes ou *masseries*, où ils étaient sûrs de trouver provisions, fourrages et butin; toutes ces circonstances réunies à leur connaissance locale du pays, et à la terreur qu'ils avaient inspirée aux habitans, avaient rendu leur pouvoir assez formidable pour les mettre en état de résister au gouvernement, ou du moins d'éluder les moyens qu'il prenait pour les anéantir. Bien armés, bien équipés, et parfaitement montés, ils étaient habitués à la plus sévère discipline, et Don Gaetano, l'aîné des frères Vardarellis, qui était leur capitaine, montrait une activité et des connaissances dignes d'une plus noble profession. On doit remarquer qu'il était infiniment rare qu'ils attaquassent des voyageurs, et qu'en général leurs déprédations n'étaient pas accompagnées de cruautés, si ce n'est quand ils avaient à se venger de quelque manque de foi : mais ce faux éclat de générosité et de clémence; les amples récompenses qu'ils accordaient à leurs espions et à leurs complices, et les actes de charité par lesquels ils cherchaient à gagner la faveur des classes indigentes, ne servaient qu'à les rendre plus redoutables pour la société en général. Un homme qui avait considérablement souffert de leurs déprédations, me dit un

jour avec raison qu'il était fort aisé de donner une centaine de ducats aux pauvres, quand on en avait volé des milliers aux riches; et comme tel était le caractère de leur générosité, on peut en apprécier les motifs.

» Les fermes de la Pouille consistent en divers bâtimens appropriés aux différentes branches d'économie rurale dont la nature du sol est susceptible; et le nombre des individus employés aux travaux de toute espèce est quelquefois très-considérable, surtout pendant l'hiver, quand tous les bestiaux sont réunis dans la *masseria*, pour les garantir du froid. Tous ces ouvriers et leurs supérieurs, en y comprenant l'*agente*, ou surintendant, résident dans l'enceinte des murailles qui entourent toujours cet établissement. On peut aisément se figurer la terreur qui se répandait dans une de ces petites colonies, quand on y voyait paraître les Vardarellis; car elles n'étaient composées que de timides bergers, et de laboureurs qui étaient dépourvus d'armes, et qui n'auraient pas su s'en servir.

» La marche des brigands, qui en général avait lieu pendant la nuit, était si rapide, que la terreur qu'ils inspiraient ne pouvait être égalee que par l'étonnement que faisaient naître

des opérations qui semblaient presque surnaturelles; et ils ont quelquefois passé deux ou trois jours dans une de ces fermes, avant que celles qui en étaient les plus voisines eussent appris qu'ils étaient si près. Pendant ce temps ils se régalaient de toutes les provisions qu'ils trouvaient, et obligeaient toujours les habitans à partager la nourriture qu'ils leur préparaient, de peur qu'on n'employât contre eux le poison. Dans une occasion semblable, les principaux habitans d'une ferme s'étant excusés de manger de la viande, attendu que c'était un jour maigre, Don Gaetano approuva leurs scrupules, et leur dit qu'il professait les mêmes principes, mais que son genre de vie et l'incertitude de l'heure où il pouvait dîner chaque jour l'empêchaient de s'y conformer en pratique. En quittant la scène de leurs opérations, ils prenaient toujours tout l'argent qu'ils trouvaient, et autant de grains que leurs chevaux pouvaient en porter.

» Quelquefois la demande de provisions, de fourrages, d'argent, et même de vêtemens, n'était pas faite par les brigands en personne. C'était un ordre transmis par le moyen d'une lettre adressée au surintendant de la ferme, et dont ils chargeaient un paysan ou un ouvrier qu'ils

rencontraient par hasard. La négligence et même le moindre délai à y obéir se punissaient par la destruction des bestiaux, et par l'incendie des bâtimens. Souvent ils prenaient aux voyageurs leurs chevaux frais et leur donnaient en échange leurs montures fatiguées. D'autres fois ils exigeaient l'or qu'ils pouvaient avoir, et leur donnaient la même somme en argent. »

Pendant quelque temps après leur traité avec le roi Ferdinand, les Vardarellis exécutèrent fidèlement leur engagement, et l'on n'entendit plus parler de brigandages ni dans la vallée de Bovino, ni dans les environs. Mais bien des individus qui avaient souffert de leur violence et de leur rapacité, nourrissaient contre eux un esprit de vengeance ; et d'une autre part, le gouvernement, disait-on, craignait qu'ils ne reprissent tout à coup le cours de leurs anciens désordres, et n'avait pas accordé un pardon sincère à des hommes qui l'avaient bravé si long-temps. Le bruit courut même dans la capitale à cette époque que la querelle dans laquelle ces frères audacieux perdirent la vie, avait été excitée par des émissaires perfides du gouvernement, qui espérait se débarrasser ainsi des Vardarellis, sans encourir le reproche d'avoir agi avec trahison

et cruauté envers des hommes auxquels il avait accordé une capitulation. L'une ou l'autre de ces deux causes pouvait produire le même effet, et il pouvait aussi résulter de leur réunion. M. Craven ne fait allusion qu'à la plus apparente.

« Mais on ne devait pas s'attendre qu'une confédération, si long-temps rebelle aux lois, restât toujours fidèle à ses engagements ; et que les habitans, souffrant encore des suites de déprédations si récentes, pussent en regarder les auteurs autrement qu'avec un sentiment de méfiance et un désir de vengeance. Dans le fait, environ un mois avant mon départ de Naples, les Vardarellis avaient été en querelle ouverte avec les habitans d'un village albanais (1), nommé Ururi, sur les frontières de l'Abruzze ; et ceux-ci, étant en nombre supérieur, tuèrent les trois frères avec neuf hommes de leur troupe, et forcèrent les autres

(1) Il y a dans les provinces méridionales du royaume de Naples plusieurs colonies de ces Albanais, qui ont émigré à différentes époques. Ils conservent leur propre langue, qu'ils parlent toujours entre eux ; mais ils parlent tout aussi bien celle du pays. C'est une race de beaux hommes, robustes et ayant une réputation de courage. J'ai vu quelques-unes de leurs femmes d'une beauté remarquable.

à chercher leur sûreté dans la fuite. On dit que les Vardarellis avaient tué autrefois le père du principal instigateur de cette querelle. Depuis cette époque le reste de la bande s'était retiré sur les montagnes voisines, et avait éludé, sous différens prétextes, l'ordre qui lui avait été donné de se réunir, et de se présenter à un endroit désigné, pour qu'il fût fait une enquête sur cette affaire. Sachant peut-être qu'ils avaient été les agresseurs dans la querelle qui s'était terminée d'une manière si fatale pour leurs chefs, ou se méfiant des intentions du gouvernement, ces anciens brigands différèrent d'obéir à cet ordre, et je retardai mon départ de la capitale pour ne point risquer de les rencontrer sur le chemin de Foggia, où l'on s'attendait qu'ils étaient probablement arrivés alors. A Troja, je fus porté à regarder ce fait comme certain, car la partie de leur corps qui n'avait plus de chevaux, et qui se composait d'environ treize hommes, s'y était réunie peu de temps auparavant » (1).

(1) M. Craven vit dans les rues de Troja deux hommes de la troupe des Vardarellis, dont la taille et l'air martial attirèrent son attention à un tel point, que son guide crut par prudence devoir l'en détourner, en l'informant de la qualité et de la profession de ces deux individus.

Nous arrivons maintenant à la dernière scène qui termine cette étrange histoire, et ici la relation de M. Craven a tout l'intérêt qu'un témoin oculaire peut seul y donner.

« J'arrivai enfin à Foggia, capitale de la Capitanate, ville qui a des portes, mais point de murailles ; les maisons en étant éparses si irrégulièrement, qu'il est difficile de dire où la ville commence. Je ne pus trouver à me loger dans les auberges nombreuses qui déployaient leurs enseignes à droite et à gauche ; elles étaient déjà remplies d'étrangers arrivés pour la foire qui allait avoir lieu. Je pénétrai assez avant dans la ville, sans trouver la moindre chance d'obtenir un logement. Enfin, comme je sortais d'une rue, ou plutôt d'une place, sur laquelle j'avais remarqué des soldats, rangés comme pour une parade, une décharge soudaine de mousqueterie, qui me parut le bruit produit par l'éroulement d'une maison, et qui fut suivie de la fuite générale des habitans, poussant des cris de consternation et de terreur, attira mon attention. Un instant après, quelqu'un qui passait rapidement près de moi, me conseilla de mettre pied à terre, ce que je fis, quoique je ne pusse deviner pourquoi il me donnait un tel avis. Un autre passant me recommanda

aussi vivement de remonter à cheval, et de m'en aller au galop. La première idée qui se présenta à mon esprit fut celle d'un tremblement de terre, et j'y fus confirmé par la vue d'un grand nombre de personnes sortant précipitamment d'une maison voisine. Je continuai à m'avancer, demandant en vain une explication aux fugitifs qui passaient à mon côté. Enfin un enfant prit la bride de mon cheval, et me conduisit, par de petites rues détournées, à une auberge dans un faubourg de la ville. Nous entrâmes tous, mes domestiques, mon petit guide, mes chevaux et moi, comme par un instinct commun, dans une salle au rez-de-chaussée. Nous ignorions encore complètement la cause de cette alarme ; mais les cris de plusieurs femmes, et leurs exclamations incohérentes, parmi lesquelles je ne pus distinguer que le mot « brigands », me firent enfin conjecturer qu'une troupe de bandits était entrée dans la ville, et en était aux mains avec les troupes régulières. A peine étions-nous entrés, que les portes furent barricadées avec soin ; mais on voyait des fenêtres rôder de petits détachemens de soldats, et de temps en temps, un dragon passait au galop, comme s'il eût été à la poursuite d'un ennemi. Cette circonstance, et des

coups de feu qui se faisaient entendre par intervalles, confirmaient mes soupçons ; mais qu'une bande de brigands, quelque audacieux et quelque déterminés qu'ils fussent, eût osé attaquer en plein jour une grande ville ayant une bonne garnison, c'était ce qui me paraissait si invraisemblable, que je restai dans le doute. Enfin le fils de l'hôtesse arriva, et après que sa mère et ses compagnes échevelées l'eurent embrassé en pleurant, il me fit connaître la vérité de l'affaire, en racontant, d'une manière très-imparfaite, une partie des détails suivans, que je puisai ensuite à une source plus authentique.

» Les restes de la troupe des Vardarellis étaient arrivés dans la matinée à Foggia, et faisaient partie des soldats que j'avais vus en passant. Ils n'exerçaient alors que leur langue, mais ils n'avaient pas tardé à employer des armes plus dangereuses. Il paraît que le général, ayant reçu avis de leur arrivée, avait donné ordre qu'ils fussent inspectés sur-le-champ. Lorsqu'ils eurent mis pied à terre et rendu un compte satisfaisant de leur conduite récente, il leur fut ordonné de se rendre à Lucéra, et d'y attendre des ordres ultérieurs. Ils refusèrent positivement d'obéir, et une longue alterca-

tion à ce sujet eut lieu entre eux et un officier qui leur avait été envoyé par le commandant, devant la maison duquel ils étaient rangés, pour leur faire sentir l'imprudence et la témérité d'un tel refus. Le général envoya enfin ordre aux deux chefs de venir lui parler dans son appartement. Ils répliquèrent qu'ils ne s'y rendraient pas sans leurs armes, déclarant qu'ils ne s'en dessaisiraient jamais. On suppose que, dans le cours de cette conférence, ils employèrent des expressions qui irritèrent l'officier au point qu'il repoussa rudement un des chefs. L'autre fit feu sur lui, mais l'ayant manqué, il fut tué à l'instant d'un coup de mousquet que lui tira la sentinelle qui était à la porte. Ce fut pour ses compagnons le signal d'une attaque, et les troupes régulières rangées en face d'eux, y répondirent par une décharge de mousqueterie qui en tua plusieurs, et qui répandit la terreur parmi la foule d'habitans qui s'étaient rassemblés sur la place. Quatre d'entre eux, qui eurent la présence d'esprit de sauter sur leurs chevaux, sortirent de la ville en fuyant de quatre côtés différens, quoique poursuivis par des dragons qui leur tirèrent inutilement plusieurs coups de fusil. Quelques autres furent faits prisonniers; mais

une troisième division se jeta dans une cave, premier lieu de refuge qui s'offrit à eux. L'entrée en étant basse et étroite, ils purent se défendre quelque temps dans cet asile, dont la profondeur et l'obscurité faisaient qu'il était difficile de les y attaquer avec succès; ils tuèrent même un soldat et en blessèrent plusieurs autres, qui s'en étaient trop approchés. Enfin quatre de ces désespérés se rendirent, et firent connaître le nombre de ceux qui restaient. Pour mettre fin le plus tôt possible à l'alarme et à l'agitation que cet événement avait répandues dans la ville, deux de ceux qui s'étaient rendus furent envoyés à leurs compagnons, les mains liées, pour les déterminer à en faire autant, et pour leur annoncer que s'ils persistaient dans une résistance que la nature de leur retraite rendait inutile, on jeterait dans la cave de la paille humide enflammée pour les forcer à se rendre ou les faire périr. Ces deux infortunés ne revinrent jamais, et comme on ne reçut aucune réponse, la menace fut exécutée, et l'entrée de la cave fut ensuite bouchée par un monceau de pierres. Mais ils avaient échappé aux tortures qu'on leur préparait par la dernière ressource du désespoir. Deux heures après on entra dans la

cave sans éprouver aucune opposition , et leurs cadavres couverts de blessures prouvèrent qu'ils s'étaient donné la mort les uns aux autres.

» Au bout de cinq heures , une certaine tranquillité était rétablie dans la ville, et il fut évident que le sentiment d'alarme causé par cet événement singulier, et même celui de la haine excitée par les déprédations de ces brigands , avaient fait place aux sentimens de compassion que méritent un genre de mort si prompt et si terrible. On fit même sur la politique qui avait suggéré ce châtement sévère des réflexions et des commentaires qui n'étaient nullement favorables à ceux dont le devoir avait été de l'infliger.

» Dans la soirée les boutiques se rouvrirent, et je me hasardai à envoyer mes lettres de recommandation au général commandant la division, et à l'intendant. Mais j'en avais une autre, qui était adressée à un individu d'un caractère tout différent.

» Lors de mon départ de Bénévent, un des plus respectables habitans de cette ville, craignant que je ne rencontraisse la troupe des Vardarellis se rendant au quartier-général, me donna une lettre de recommandation pour un membre de ce corps, et me dit qu'elle me

mettrait à l'abri de tous les dangers que l'incertitude de leurs projets et de leurs mouvemens rendait possibles, sinon probables. Il avait employé dans une de ses fermes le brigand auquel elle était adressée, et cet homme avait conservé pour son ancien maître un sentiment d'affection et de respect dont il lui avait donné des preuves depuis qu'il l'avait quitté. La curiosité me porta à m'informer si cet homme était du nombre de ceux qui avaient survécu à la catastrophe de la matinée; et ayant envoyé à la prison où ils étaient détenus, pour m'en assurer, on me rapporta une réponse affirmative. Il paraît pourtant que mon message, ayant passé de bouche en bouche, avait subi un changement matériel, car m'étant rendu de suite à la prison, on me fit entrer dans une chambre sur le derrière, où, au lieu de l'individu que je comptais y trouver, et avant que j'eusse pu m'apercevoir de la méprise, je me trouvai en face de plusieurs corps nus, étendus sur la paille. On m'en désigna un, comme étant celui de l'individu que je cherchais.

» Une mort soudaine et violente est loin de produire sur un corps sain et robuste les mêmes effets que produit un trépas occasionné par les attaques répétées d'une maladie, ou par le dé-

périssement graduel des forces vitales, trépas qui laisse des traces si remarquables et même si repoussantes sur la physionomie humaine. Le même soleil qui avait éclairé de ses premiers rayons des êtres doués de toute l'énergie de l'existence, brillait encore en se couchant sur des traits inanimés, mais non dépourvus d'expression. Le tumulte des passions qui avaient agité les derniers momens de leur vie, était encore peint d'une manière visible, quoique variée sur chacune de leurs physionomies, et l'on ne pouvait s'y tromper. Le sourcil froncé, la prunelle de l'œil étincelante, les lèvres pâles conservant encore les restes d'un sourire sardonique, tout annonçait en eux la dernière agonie d'une bravoure déterminée, d'un esprit de vengeance insatiable, et la lutte désespérée du crime expirant. Les couleurs de leurs joues étaient fixes, sans être éteintes ; en un mot, ils n'avaient que l'attitude de la mort.

» En les dépouillant de tout, on leur avait laissé les reliquaires ou images de saints que les classes inférieures en Italie portent constamment autour du cou, et qui reposaient alors sur leur poitrine ensanglantée et noircie par la fumée. Aucun de ces hommes n'avait plus de quarante ans, et plusieurs étaient beaucoup

plus jeunes. On disait qu'il se trouvait parmi eux des individus de toutes les nations ; mais je crois qu'un Français et un Hongrois étaient les seuls qui ne fussent pas italiens. »

Ainsi fut détruite la fameuse bande des Vardarellis. Les détails qui vont suivre sont encore puisés dans le voyage du même auteur, M. Craven, qui a peint sous de si vives couleurs la scène de leur destruction. De Foggia, il se rendit à Cerignole (1), autre ville située dans la plaine de la Pouille.

« Une lettre que j'avais apportée de Foggia au syndic de cette ville me procura sa visite, et il me fit quelques excuses d'avoir tardé à me la faire. Ce délai fut occasionné par le retour de son frère de la Basilicate, province voisine, où il avait été emmené quelques jours auparavant par une troupe de quatorze brigands. Cet événement était arrivé le soir même du jour qui avait vu la destruction des restes de la bande des Vardarellis ; et quoique les deux troupes n'eussent aucun rapport entre elles, la

(1) Cérignole est célèbre dans l'histoire d'Italie par la victoire que Gonsalve de Cordoue y remporta sur les Français, en 1503. Le général français, le duc de Nemours, y perdit la vie, et la victoire du grand capitaine assura la possession du royaume de Naples à son maître, Ferdinand le catholique.

coïncidence est remarquable. Il paraît que cette *comitiva* n'avait été organisée que depuis peu, et qu'elle avait borné ses ravages à l'intérieur de la Basilicate, où elle s'était formée : mais la réputation de richesse du syndic de Cérignole tenta les bandits. Ils restèrent en embuscade toute une nuit près d'une maison et d'une ferme qu'il possédait à trois milles de la ville, et son frère y ayant passé toute la journée suivante pour affaires relatives à la gestion de ce domaine, ils l'attendirent avec patience jusqu'au moment où il partit dans la soirée avec un domestique pour retourner à Cerignole. Alors ils s'emparèrent de leurs personnes, traversèrent l'Ofanto, qui sépare les deux provinces à peu de distance, et leur ayant fait faire trente milles pendant la nuit, ils s'arrêtèrent sur la montagne de Melfi, au milieu de bois dont l'épaisseur les mettait en sûreté. Ils renvoyèrent alors le domestique, porteur des conditions auxquelles ils rendraient la liberté à son maître, en recevant une rançon. Leurs demandes avaient d'abord été si exorbitantes, que le malheureux prisonnier, sachant qu'il serait impossible à sa famille de se procurer une somme si considérable, leur dit qu'ils feraient tout aussi bien de le tuer sur-le-champ. Ils lui répondirent avec

indignation qu'ils n'étaient pas des assassins, quoiqu'ils ne lui eussent pas épargné les coups pendant la nuit pour accélérer sa marche, et qu'ils lui eussent même fait sentir les pointes de leurs poignards. Cependant ils se relâchèrent de leurs prétentions, et après quelques jours de négociations, la rançon fut fixée à douze cents ducats, cent aunes de velours pour faire des pantalons, et quelques douzaines de boutons et de boucles d'argent. La difficulté d'acheter ces objets sans donner lieu à des soupçons, explique pourquoi on exigea qu'ils formassent une partie de la rançon. Si le lecteur me demande comment ces traités se négocient et s'exécutent, et quelles sont les personnes qui servent d'intermédiaire en pareil cas, tout ce que je puis leur dire, c'est que la partie la plus faible cherche à cacher les détails de ces transactions, qui sont défendues par une loi que la compassion et l'humanité n'ont jamais observée. Il est juste d'observer qu'à moins qu'ils ne veuillent se venger d'une trahison, ou d'un manque de foi dans l'exécution des arrangemens convenus, les bandits en général sont fidèles à leur parole, et qu'il est arrivé bien rarement que les objets de leur rapacité

aient été victimes d'une férocité sans motifs (1). Leurs captifs sont même toujours remis en liberté pour une somme beaucoup moindre que celle qui leur a été demandée dans l'origine. Il est à peine nécessaire d'ajouter que, si je parle ainsi, ce n'est pas pour diminuer l'horreur qu'inspire une conduite si odieuse, mais pour faire connaître une coutume à laquelle il est probable qu'ils ne sont si scrupuleusement fidèles que pour qu'on ajoute plus de foi à leurs promesses.

(1) J'ai entendu raconter deux histoires horribles dans la province de la Terre d'Otrante. Des brigands qui avaient enlevé un commerçant en huiles, dans l'espoir d'en obtenir une rançon, ne la recevant pas, massacrèrent leur prisonnier de sang-froid, coupèrent son corps en quartiers, les suspendirent à des arbres dans la forêt, et firent dire à ses parens où ils trouveraient ses restes.

Les mêmes brigands ayant une fois reçu une rançon beaucoup moindre que celle qu'ils avaient exigée, dirent que ce ne pouvait être le prix d'un *homme tout entier*; et avec une barbarie infernale, ils coupèrent à leur prisonnier le nez et une main.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE VIII.

CHAPITRE VIII.

Don Ciro, ou le Prêtre brigand.

Cet homme extraordinaire, dont les atrocités surpassent de beaucoup celles des Vardarellis, ses contemporains, et quelquefois ses amis, naquit à Grottaglie, petite ville du royaume de

Naples. Ses parens qui vivaient dans l'aisance le destinèrent à la profession ecclésiastique, et il y entra fort jeune. Ayant suivi la marche ordinaire de l'éducation d'un prêtre, au collège et au séminaire, il reçut en temps convenable l'ordination de l'évêque de son diocèse. Les frères de Don Ciro, fermiers très-respectables, et son oncle, le moine Patitaro, qui ne prirent jamais, ni l'un ni l'autre, la moindre part à ses crimes, vivaient et jouissaient d'une réputation sans tache il n'y a que quelques années, et existent probablement encore.

Don Ciro, même dès sa première jeunesse, annonça de grands talens, et des qualités qui méritaient presque le nom de génie; mais malheureusement il avait aussi un tempérament ardent et indomptable. Avec une disposition irrésistible à l'amour, sa profession et ses vœux lui défendaient de se livrer à cette passion, la plus naturelle et la plus violente de toutes. On pourrait remplir des volumes plus longs que ceux-ci des horreurs occasionnées par cette loi du célibat, imposée au clergé catholique, et il arrive malheureusement que la religion catholique domine principalement dans les pays du sud de l'Europe, où les passions sont infiniment plus fortes que parmi les habitans protestans

des contrées plus septentrionales. Dans bien des cas la nature fait valoir ses droits en dépit de tous les vœux, et des prêtres trouvent le moyen de vivre comme les autres hommes, sans donner lieu au scandale, et sans déshonorer leur profession. Mais Ciro Anicchiarico n'était ni d'un âge ni dans des circonstances qui lui permissent d'avoir une *nipote in casa* (1), et malheureusement il devint amoureux d'une dame de sa propre ville. Ce fut la source de tous ses crimes. Sa passion était trop impétueuse pour qu'elle se cachât, et l'on en parla dans toute la ville. Un jeune homme, son compagnon d'études, et autrefois son ami, fut plus heureux que lui auprès de cette dame, et Ciro en eut un jour la preuve. Il se précipita hors de la maison, et s'étant armé d'un fusil, il se cacha derrière un mur près duquel son rival devait passer. L'infortuné y arriva, mais il n'alla pas plus loin. Ciro le tua d'un coup de mousquet, et retourna chez lui à la hâte, espérant qu'on ne découvrirait pas l'auteur de ce crime. Cependant la famille de sa victime, nommée Motolési, laissa bientôt croire qu'elle l'en soupçonnait, et Ciro, peu content d'un seul meurtre, jura de la sacri-

(1) « Une nièce à la maison ».

fier tout entière à sa vengeance; les soupçons conçus contre lui contribuant probablement à lui inspirer ce projet infernal. Tous les individus de cette famille, à l'exception d'un seul, disparurent l'un après l'autre de la petite ville de Grottaglie. Celui qui échappa vécut plusieurs années enfermé dans sa maison, sans jamais oser en sortir (1). Et quinze ans après l'assassinat de ses parens, quand on lui annonça l'emprisonnement et bientôt après la mort de l'implacable ennemi de sa famille, ce ne fut qu'avec difficulté qu'on le détermina à quitter sa retraite.

Lorsque *Ciro* eut satisfait sa soif de vengeance, et qu'il vit que la justice tardive du pays s'apprêtait à prendre des mesures contre lui, il s'en-

(1) Quelque étrange que cela puisse paraître, j'ai entendu citer, dans les provinces situées au sud de Naples, et où les lois étaient peu respectées, plusieurs exemples d'individus qui se sont tenus ainsi enfermés chez eux pendant plusieurs mois par crainte d'une vengeance secrète, ou par suite des menaces de quelque audacieux spadassin. Le vieux prince de —, père d'un fils intrépide qui n'aurait pas voulu s'enfermer une heure de cette manière, — fut presque un an sans sortir de son château à Monte Gargano, parce qu'un misérable fier à bras de cet endroit avait juré qu'il le tuerait. Je n'ai jamais lu dans aucun roman des incidens aussi étranges que quelques-uns de ceux qui m'ont été racontés dans la Pouille et la Calabre, et qui sont tout récents, et parfaitement authentiques.

fuit de sa ville natale. On ne sait pas s'il devint dès lors un brigand; mais bientôt après, il fit un trait digne d'un héros. Apprenant que le gouvernement, toujours injuste et tyrannique, avait fait mettre ses frères en prison, « il vola sur les ailes de l'amour fraternel », dit-il, pour faire rendre la liberté à ses frères, en se présentant devant la commission judiciaire extraordinaire siégeant à Trani dans la Pouille. L'innocence de ses frères fut démontrée, mais toute l'adresse et toute l'éloquence du prêtre ne purent le sauver. Cependant la peine capitale était rarement infligée dans le royaume de Naples, et quoique convaincu de plusieurs meurtres, il ne fut condamné qu'à quinze ans de galères. Pendant quatre ans il resta enfermé dans le plus horrible cachot, sans être employé comme forçat, quoiqu'il l'eût demandé plusieurs fois, afin de pouvoir du moins respirer un air frais pendant quelques heures de la journée. On ne sent que trop quel effet durent produire sur un esprit comme le sien la solitude et l'obscurité de cette espèce d'enfer terrestre, et il en sortit, comme on devait s'y attendre, démon incarné.

A l'expiration de la quatrième année de ce terrible emprisonnement, il réussit à s'échapper. Mais que pouvait-il faire sans amis et sans

argent? Le gouvernement de son pays était alors entre les mains des Français, qui avaient plus d'énergie que les anciens Bourbons. Mais, comme je l'ai déjà dit, les provinces étaient couvertes d'hommes désespérés en qui le caractère de brigand se confondit long-temps avec celui de partisans politiques. Ciro alla rejoindre une de ces troupes les plus connues; il en fut bientôt le chef; elle devint plus nombreuse sous son commandement, et ses talens la firent prospérer. En d'autres circonstances, il aurait été un excellent soldat; dans celles où il se trouvait, il fut le plus accompli des bandits. Personne dans toute sa bande n'avait le coup d'œil aussi sûr pour tirer un coup de mousquet; personne ne montait aussi bien à cheval. Dans le cours de sa vie pénible et vagabonde, obligé de se cacher des mois entiers dans les anfractuosités des rochers ou dans les profondeurs des forêts, manquant souvent des choses les plus nécessaires à l'existence, il acquit une force de constitution, une fermeté de résolution, une adresse et une dextérité qui le rendirent remarquable, même parmi des gens chez qui le même genre de vie devait développer des qualités semblables.

Un de ses premiers exploits, après s'être échappé des cachots de Lecce, fut de pénétrer

avec ses satellites dans une des principales maisons de la petite ville de Martano. Après en avoir outragé la maîtresse, il la tua ainsi que tous ceux qui s'y trouvaient, et emporta une somme considérable d'argent comptant. Ce crime fut suivi de beaucoup d'autres de même nature. Un peu d'exagération se joignant à la vérité, le nombre en devint effrayant, et l'on n'entendit plus parler que de Ciro Anicchiarico. Ce fait est si vrai, que, quelques années après, quand il jugea à propos d'envoyer une justification de sa conduite, il dit que « tous les vols, tous les meurtres, tous les crimes qui se commettaient sur la surface de la terre, étaient sur-le-champ attribués à l'abbé Anicchiarico. »

Une réputation si brillante ne pouvait qu'être dangereuse; cependant il continua pendant plusieurs années à échapper à toutes les poursuites, et à déjouer les efforts de plusieurs centaines de soldats qu'on faisait de temps en temps marcher contre lui. Il était toujours bien monté, et une retraite de trente à quarante milles en un jour n'était rien pour lui. Lors même que des espions découvraient sa retraite et la faisaient connaître, et qu'on arrivait quelques heures après, avec toute confiance qu'on allait enfin s'emparer de sa personne, son adresse et

son activité le servaient toujours au besoin, et il échappait aux poursuites. Cette bonne fortune singulière, ou plutôt le talent qu'il avait de se tirer ainsi des dangers les plus imminens, le fit passer dans l'esprit du peuple pour un nécromancien, qu'il était inutile de chercher à attaquer pour des moyens ordinaires. Ciro ne l'ignorait pas, et sentant le prix de cette réputation, il ne négligea rien pour confirmer cette idée, et augmenter la force du charme qu'elle produisait sur l'esprit de paysans ignorans et superstitieux. Les villageois portaient leur crainte à un tel point qu'ils n'osaient ni maudire Don Ciro, ni même le blâmer en son absence, tant ils étaient fermement persuadés que son esprit familier l'en informerait sur-le-champ, et qu'ils seraient exposés à sa vengeance sanguinaire.

Brigand de profession, sorcier dans l'imagination de la populace, démon dans la réalité, Ciro ne renonça pourtant jamais entièrement au sacerdoce; il continuait à en remplir toutes les fonctions, et il célébrait souvent la messe en présence des brigands, qui, en Italie, sont en général religieux à leur manière, et qui vous enfonceront un poignard dans le sein, tandis qu'ils portent sur le leur un crucifix ou un re-

liquaire. Comme pour rendre encore plus frappant le contraste entre le métier qu'il faisait, et le caractère dont il était revêtu, il avait coutume de dire que tous les prêtres catholiques étaient des misérables qui ne croyaient à rien, et il se faisait un plaisir tout particulier de lire des chansons licencieuses, dont on trouva une collection nombreuse dans son portefeuille. La passion que lui avait autrefois inspirée une femme, s'était changée en un goût général pour tout le sexe, et indépendamment de ce qu'il le satisfaisait toutes les fois qu'il en trouvait l'occasion, il avait, quand il fut au plus haut point de son pouvoir, des maîtresses dans toutes les villes de la province qui était le théâtre de ses déprédations continuelles.

Les autres troupes de bandits, en comparaison de celle de ce prêtre brigand, étaient composées d'anges de miséricorde. Cependant, tout en commettant les crimes les plus abominables, Don Ciro avait quelquefois le caprice d'affecter la générosité.

Le général d'Ottavio, Corse au service de Murat, l'avait long-temps poursuivi à la tête de mille hommes. Un jour, Ciro, dont l'audace avait souvent quelque chose de romanesque, s'introduisit, armé jusqu'aux dents, dans le

jardin du général, qu'il y surprit se promenant seul et sans armes. Il se découvrit, prononça son nom redouté, et fit remarquer à d'Ottavio qu'il était maître de la vie de celui qui cherchait à lui ôter la sienne. « Cependant », ajouta-t-il, « je vous pardonne pour cette fois, mais je vous prévins que je ne serai pas si indulgent une seconde, si vous continuez à me poursuivre avec tant d'acharnement ». A ces mots, il sauta par-dessus le mur du jardin et disparut.

Lorsque le roi Ferdinand eut été rétabli dans ses domaines du continent, grace aux chances plus heureuses du grand jeu des révolutions politiques de l'Europe, jeu auquel il n'avait pas pris plus de part que celui qui marque les points dans une partie de billard, il rappela, comme je l'ai déjà dit, ceux qui avaient été bannis pour opinions politiques. Il se trouvait dans ce nombre beaucoup de brigands, mais les crimes de *Ciro Anicchiarico* étaient tels, qu'il n'était pas possible qu'il figurât sur cette liste. Ce scélérat audacieux osa pourtant se présenter devant les autorités publiques de *Lecce*, et demanda à jouir de l'amnistie accordée par le roi. Les magistrats lui donnèrent un sauf-conduit pour la ville de *Bari*, où il devait rester, jusqu'à nouvel ordre, sous la surveil-

lance de la police. Il prétendit par la suite qu'il avait éprouvé des remords; qu'il s'était livré au repentir; et qu'il avait même sérieusement formé le projet de s'enfermer dans le collège des missionnaires, et d'y passer le reste de ses jours dans le jeûne et les prières. « J'étais sur le point », dit-il dans sa justification, « d'exécuter cette noble résolution, quand le plus violent coup de foudre éclata sur ma tête; — *allorche intesi lo scrocchio del violentissimo fulmine, che si scagliava sul mio capo.* — Ah! très-respectables signors, qu'il me soit permis de m'écrier en ce moment avec *Enée*, *coll' Enea di Virgilio*, car le brigand n'avait pas tout-à-fait oublié ses classiques,

Infandum -- jubeat -- renovare dolorem!

Je n'ai pas la force de vous exprimer combien mon cœur fut déchiré, et dans quel déplorable état je me trouvai, quand je fus secrètement informé par un ami fidèle qu'on avait donné ordre de m'arrêter, comme cruellement accusé d'avoir enfreint les commandemens du roi. Je partis de *Bari* avec la rapidité de l'éclair; je courus dans la capitale pour obtenir justice, et découvrir encore une fois la noire conspiration formée contre moi. Tout fut inutile.

L'espoir auquel je m'étais livré s'évanouit ; et tandis que je ne savais quelles démarches faire, le pouvoir de mes persécuteurs implacables l'emporta. Enfin je quittai la capitale, et n'ayant pour guide que ce courage et cette constance, si nécessaires dans mes infortunes, je regagnai mes anciennes retraites dans la solitude des forêts, et je recommençai à mener une vie sauvage et misérable. »

Ceci se passait à la fin de 1815 : vers celle de 1816, Don Ciro, ayant bien employé le temps intermédiaire, et prenant l'alarme en voyant le gouvernement adopter des mesures vigoureuses pour la destruction des bandits, conçut l'idée audacieuse de réunir toutes les différentes bandes de brigands et de proscrits, quelles que fussent leur faction et leur dénomination ; d'opposer aux troupes du roi toutes les forces qu'elles pourraient rassembler, et de faire désormais cause commune.

Les Vardarellis, les plus célèbres de tous ces brigands, jouissaient alors des honneurs de leur capitulation avec le roi, et étaient à sa solde ; mais Ciro savait qu'ils avaient des sujets de crainte et de mécontentement, et il espéra les décider à reprendre leur ancien métier. Il les invita donc, ainsi que les chefs des autres

bandes, à une conférence, pour convenir des mesures à prendre contre le général Church, qui arrivait dans leurs provinces à la tête des troupes du roi. Ces dignes personnages eurent donc deux entrevues, qui eurent lieu, la première, à la fin de 1816, dans une petite chapelle abandonnée, où Don Ciro dit la messe avant la conférence ; la seconde, en mars ou avril 1817, dans une ferme située entre Saint-Eramo et Gioja. Gaetano Vardarelli ne fut pas d'avis de faire une jonction de forces. Il représenta qu'il serait à propos d'agir de concert, mais séparément, et qu'ils devaient prendre tous les moyens possibles pour éviter une insurrection générale dont ils pourraient aisément devenir les victimes. « Tant que nos troupes ne seront pas nombreuses », dit-il, « le gouvernement sera trompé, et ne nous fera la guerre qu'avec faiblesse, comme à présent ; mais dès que nous lui présenterons une force plus considérable, il sera forcé d'envoyer une armée contre nous ». Il paraît que les Vardarellis, quoique mécontents, étaient disposés à attendre les événemens, et leur avis contraire au projet de Don Ciro le fit avorter.

Mais le dessein que forma ensuite cet homme extraordinaire fut encore plus hardi et plus

étendu. Voyant le pays couvert de sectes et de sociétés secrètes sous les noms de Carbonari, etc., et qui avaient pour but des changemens politiques, de nature différente, mais également absurdes, et dont quelques-unes se livraient à des actes de vengeance trop horribles, et pratiquaient des rites trop dégoûtans ou trop ridicules pour que nous devions nous y arrêter ici; il s'imagina qu'en se plaçant à la tête de l'une d'elles, il pourrait, non-seulement satisfaire sa soif de vengeance et de pillage, mais finir par devenir le chef d'une république admirable, dont l'influence se ferait sentir non-seulement à Naples et à l'Italie, mais à l'Europe tout entière, dont les monarques, soit absolus, soit constitutionnels, devaient tomber sous les poignards de ses affidés. *Ciro Anicchiarico* ne paraît pas avoir créé aucune de ces mystérieuses sociétés de coupe-jarrets, qui avaient pris les noms, l'une de « Patriotes européens », *I Patrioti europei*, l'autre de « Décidés » ou « Résolus », *I Decisi*. Si ce que j'ai entendu dire de leur généalogie est exact, ces deux associations avaient pris naissance dans le sein des *Carbonari*, et les hommes modérés et respectables qui se trouvaient dans leurs rangs, où l'on en comptait des milliers, durent frémir en

voyant combien il était facile d'imiter leur conduite dans de mauvais desseins, et à quelles horreurs on pouvait entraîner des sociétés secrètes. Les associations des Patriotes et des Décidés prirent un accroissement rapide, attendu la faiblesse du gouvernement, qui négligea de punir les coupables dans l'origine, et par suite de la corruption notoire des officiers subalternes du gouvernement, et du clergé inférieur. Des prêtres étaient attachés à toutes leurs ramifications, et se trouvaient dans tous leurs camps. Indépendamment de notre prêtre brigand, *Don Ciro*, que ses talens supérieurs, et son caractère placé au-dessus des atteintes de l'intrigue élevèrent bientôt au commandement suprême de ces deux associations, l'archi-prêtre *Cirino Cicillo*, de *Cacamola*; *Vergine*, de *Coregliano*; et *Leggeri*, remplissaient des grades importans dans ces deux sociétés. L'archi-prêtre *Zurlo*, de *Valsano*, s'y distingua particulièrement; et, la veille de Noël, il renouvela, dans sa ville natale, une scène du moyen âge, en y célébrant la messe de minuit, armé de pied-en-cap.

Dès que ces bandes, en comparaison desquelles celles des véritables bandits étaient des modèles de bienséance et de modération, eurent

acquis quelque force, elles envoyèrent des détachemens dans presque toutes les villes et tous les villages de la Pouille; et ces détachemens, soutenus par une force plus considérable dans le voisinage, devinrent bientôt les maîtres absolus de toutes les places isolées. Vingt à trente de ces scélérats, formant une horde qui prétendait éprouver plus particulièrement l'inspiration du républicanisme, et posséder le véritable esprit des sociétés secrètes, parcoururent tout le pays, déguisés et masqués en polichinelles, et commirent de monstrueuses et révoltantes atrocités.

Un des crimes les plus horribles du prêtre *Cirot* fut commis sous ce déguisement. Il y avait, dans un village écarté, une très-belle femme, dont il était devenu passionnément épris, à sa manière; mais que ni ses présens, ni ses promesses, ni ses menaces n'avaient pu séduire. C'était le temps du carnaval, et un soir qu'elle se livrait avec ses parens et ses amis aux plaisirs de cette saison, *Cirot* et quelques-uns de ses affidés les plus déterminés arrivèrent chez elle, déguisés en polichinelles. Dans ce temps de folie, toute maison où l'on donne une fête, est ouverte, et comme tout le monde est masqué, il n'est pas facile de savoir qui sont ceux qui

arrivent. *Don Cirot* et ses compagnons furent d'autant mieux accueillis, qu'ils apportaient une provision d'excellent vin. Ils engagèrent toute la compagnie à en prendre sa part, et portèrent des *brindisis* ou des santés rimées, avec un esprit de facétie admirable.

Ils se mirent ensuite au nombre des danseurs, et le prêtre déguisé prit pour partenaire l'objet de sa passion, qui se livrait au plaisir sans aucun soupçon. Après plusieurs *tarantellas*, danse qui, de toutes celles que j'ai vues, est la plus propre à porter à la volupté, on servit un souper copieux, et le polichinelle-prêtre et brigand se mit à table à côté de la belle *paesana*, ne cessant un instant de s'occuper d'elle, que pour exciter la compagnie à boire. Quant à lui, il ne toucha au vin que du bout des lèvres, et il conserva ainsi tout son sang-froid, tandis que tous les autres hommes approchaient rapidement de l'état d'ivresse.

Quand le moment lui parut favorable, il quitta la voix de polichinelle pour reprendre la sienne, se fit connaître à sa voisine, et lui parla de nouveau le langage de la passion. La pauvre femme se montra aussi éloignée que jamais d'y répondre. Alors il se leva, fit un signe à ses compagnons, et souhaitant une

bonne nuit à la compagnie, il sortit avec eux de la maison, — qui une demi-heure après fut la proie des flammes; et il avait si bien pris ses mesures, que tous ceux qui s'y trouvaient, périrent dans cet incendie. Don Ciro lui-même, quand il fut en prison, et au pouvoir du général Church, des mains duquel il savait qu'il ne pouvait se tirer, raconta ce fait atroce, et la perspective d'une mort prochaine ne lui arracha pas une expression de repentir. Il appuya sur la beauté de sa victime, et sur la mortification qu'il éprouvait encore de n'avoir pu s'en faire aimer, se vantant de ne pas avoir été souvent exposé à un pareil désappointement.

Dans les endroits où la force ouverte ne pouvait être employée, on envoyait secrètement les membres les plus audacieux de la société, pour épier le moment favorable d'exécuter les sentences de mort qu'elle avait prononcées. Ce fut ainsi que Perone enfonça son poignard dans le sein d'un vieillard de soixante-dix ans, le respectable Dell' Aglio, de Francavilla, et tua ensuite sa femme et sa domestique, s'étant introduit chez lui sous prétexte de lui remettre une lettre. De la même manière le juge de paix de Luogo Rotondo et sa femme furent assassinés dans leur propre jardin.

Ces sociétés sanguinaires ne permettaient pas la neutralité. Il fallait absolument en faire partie, ou être exposé à leur vengeance, qui paraissait inévitable. La société prononçait secrètement une sentence de mort, et l'exécutait sur-le-champ; ou s'il le fallait, un individu se chargeait de l'exécution, et passait les jours et les nuits à épier le moment de frapper le coup. Le Vieux de la Montagne semblait être sorti du tombeau; les membres des sociétés secrètes de la Pouille étaient aussi sanguinaires que l'avaient été ses redoutables satellites, et leurs coups n'étaient pas moins sûrs.

Ils ne demandaient pas l'appui des propriétaires riches et des hommes de distinction, car c'était contre eux que se dirigeaient leurs hostilités; mais ils trouvaient malheureusement des partisans parmi la classe moins opulente, et même parmi les nobles de rang inférieur, qui étaient jaloux de la haute noblesse. Ces hommes auraient probablement rougi à la seule idée de devenir des brigands; et pourtant pouvait-il exister un genre de brigandage plus détestable, que celui que leur révélaient Don Ciro et ses complices? Même en supposant qu'il ne faisait pas connaître ses plans dans toute leur étendue aux membres les plus respectables

de ces sociétés, — qui à la longue devaient être victimes des plus scélérats, — quel intérêt pouvaient inspirer les principes politiques de bandits et d'assassins bien connus, comme Anicchiarico et sa bande ? Le gouvernement, au lieu d'appeler à son aide les riches propriétaires, les offensait et les mécontentait en s'en méfiant. Une réunion qui eut lieu à la foire de Galantina, pour délibérer sur les moyens de réprimer les désordres, fit pousser les hauts cris à Naples, et fut traitée comme une démarche révolutionnaire. Cependant, pour excuser cette imprudence apparente du gouvernement, il faut dire qu'un grand nombre de gentilshommes et de seigneurs résidant dans leurs domaines des provinces, étaient membres de sociétés secrètes, qui avaient toutes un but politique. Ils n'étaient ni *Patrioti europei*, ni *Decisi*, mais ils étaient *Carbonari*. Moi qui étais dans le pays, avant et après les événemens dont je parle, je le sais parfaitement ; et le gouvernement napolitain le savait aussi. Il pouvait à peine tracer une ligne de démarcation entre des sociétés secrètes qui avaient toutes, comme je viens de le dire, un but révolutionnaire, et il les redoutait également. Dans l'hiver de 1816 à 1817, je vis, en partie par

hasard, en partie par suite de circonstances que je n'avais pas cherché à faire naître, et que l'honneur ne me permet pas de divulguer, une réunion de *Carbonari*. Il s'y trouvait des nobles de province, des seigneurs de Naples, résidant de temps en temps sur leurs terres, et de riches fermiers. L'heure du rendez-vous était minuit ; le lieu, une maison isolée ; et les membres de la société y arrivèrent un à un, ou seulement au nombre de deux ou trois à la fois, à cheval et sans domestiques. Cette apparence de mystère et de complot nocturne, quoique ayant quelque chose d'assez romantique, ne me séduisit pas ; et tout jeune que j'étais, je ne pus m'empêcher de penser que les démarches extérieures de ces réformateurs ou régénérateurs ne parlaient pas en leur faveur. N'étant pas initié, je ne fus pas admis à leurs délibérations, mais je fus informé qu'elles tendaient à établir un gouvernement constitutionnel dans le royaume des Deux-Siciles.

Cependant, ces mêmes hommes, quand les *Decisi* devinrent si formidables, montrèrent la pureté de leurs intentions en aidant le gouvernement de tous leurs efforts, dès qu'il montra plus d'énergie, et en agissant de concert avec le général Church, sous lequel beaucoup d'in-

dividus de cette classe servirent comme volontaires, en qualité d'officiers et de soldats.

Mais en même temps, le général Pastore, commandant de ces provinces, et le marquis Predicatella, intendant de Lecce, donnèrent un nouvel aliment à l'esprit de parti, en imitant le système de Canosa (1), et en opposant société

(1) La vie de ce partisan insensé, de ce manufacturier de complots, le prince de Canosa, serait aussi amusante que celle d'aucun conspirateur ou d'aucun chef de brigands. C'était le plus fanatique des royalistes, et il s'imagina pouvoir écraser les *Carbonari*, ou ultra-libéraux, par le moyen de la société des *Caldarari*, ou ultra-bourbonistes. Le sang et le pillage n'étaient rien à ses yeux, quand il s'agissait de la cause du roi et de la sainte foi. C'était pourtant un homme consciencieux, et parfaitement convaincu que sa vocation était sainte. Comme poète satirique, il avait un talent remarquable; il était aimable en société, et comme l'ex-dey d'Alger, il avait un goût particulier pour les montres et les pendules. Parmi mes réminiscences, je puis compter une soirée passée avec lui dans une *conversazione*; et plusieurs entrevues avec le fameux cardinal Ruffo, qui était d'un caractère tout différent, et qui ne ressemblait en rien à un insensé ou à un fanatique. Je pourrais presque dire de lui ce que lord Byron dit d'Ali Pacha, de Jannina, que c'était un des vieillards les plus aimables et les mieux élevés que j'aie jamais vus. Le cardinal Ruffo n'était pourtant pas plus un Ali Pacha qu'un Canosa. Ce vénérable prince de l'Église romaine était très-galant, et paraissait se trouver avec beaucoup de plaisir dans la société des dames, auxquelles il semblait avoir le secret de se rendre aimable.

secrète à société secrète. La garde nationale, sous leurs ordres, se laissa en partie séduire par les *Patrioti* et les *Decisi*, et un certain nombre de soldats et même d'officiers du bataillon de la couronne furent également corrompus.

Le nombre des membres de ces sociétés audacieuses atteignit son *maximum* en décembre 1817 ou en janvier 1818. On calculait alors qu'il montait à vingt mille hommes. La plus grande partie d'entre eux, tranquilles en apparence, vivaient chez eux du produit de leurs professions; mais ils n'en étaient pas moins actifs à commettre des crimes inouïs, et il était plus difficile de les en convaincre. On connaît des personnes qui, étant au pouvoir et sous les poignards de ces brigands, ont signé des contrats de vente de leurs maisons et de leurs terres, objets de la cupidité de ces républicains, contrats qui furent revêtus de toutes les formalités légales, et donnés quittance de sommes qu'ils n'avaient jamais reçues.

Les séances de ces sociétés se tinrent d'abord pendant la nuit, comme celles de la réunion plus respectable dont j'ai parlé ci-dessus; et des sentinelles étaient postées avec soin pour les garder. Leurs exercices militaires avaient lieu dans des maisons isolées, ou dans des couvens

supprimés ou inhabités. Mais elles s'enhardirent ensuite, et on les vit faire leurs évolutions au grand jour et en plein air. La plupart d'entre eux avaient des armes à feu, et tous avaient des poignards. Elles commencèrent aussi à organiser un corps de cavalerie. Notre héros, Don Ciro, s'était obligé à fournir, le jour fixé pour la grande révolution, des chevaux à deux cents conspirateurs armés de Francavilla, qui devaient se rendre le 27 février 1818 en un endroit convenu près de St.-Marzano. On vit ensuite que cet engagement ne fut tenu ni d'un côté ni de l'autre, car dans la prison même de Francavilla, Ciro et quelques conspirateurs de cette ville se reprochèrent mutuellement d'avoir trahi la bonne cause, en négligeant d'exécuter cette convention.

Le brevet délivré par cette société à ses membres expliquait suffisamment quels étaient ses projets. Il était écrit sur une feuille de papier ou de parchemin, en forme de parallélogramme. Deux des angles étaient ornés d'un crâne, avec les mots « Tristesse » d'un côté, et « Mort » de l'autre. Les deux autres angles offraient des ossemens croisés, avec les inscriptions « Terreur » et « Deuil ». Au haut du brevet étaient les faisceaux et le bonnet de la

liberté, placé sur une tête de mort, et ayant deux haches pour supports. Au bas, la foudre, sortant d'un nuage, tombait sur des couronnes royales et sur la tiare du pape. Des raies jaunes, rouges et bleues, les trois couleurs de la société, encadraient le brevet, qui était conçu dans les termes ci-après :

« LA DÉCISION SALENTINE (1).

SANTÉ.

N° — GRANDS MAÇONS.

« La Décision de Jupiter tonnante espère faire la guerre aux tyrans de l'univers ». (Ces mots, qui n'étaient indiqués que par leurs lettres initiales, étaient écrits avec du sang, de même que certaines autres parties du brevet).

« Le mortel — est un Frère Décidé, N° — appartenant à la Décision de Jupiter tonnante, répandue sur la surface de la terre. Par sa décision il a le plaisir d'appartenir à cette Décision républicaine Salentine. Nous invitons donc toutes les sociétés philanthropiques à lui prêter

(1) La Salentine, — ancien nom classique de ce district d'Italie, et qui était aussi destiné à être celui de leur république imaginaire, qu'ils appelaient « un chaînon de la république européenne ».

le secours du bras de la force, et à l'aider dans tous ses besoins, étant entré dans cette Décision pour obtenir la liberté ou la mort. Daté cejour-d'hui, etc ».

Suivaient trois signatures écrites avec du sang.

1° Celle du Grand-Maitre, suivie de quatre points qui indiquaient le pouvoir qu'il avait de prononcer sentence de mort (1).

2° Celle du second Décidé.

3° Celle du greffier chargé d'enregistrer les

(1) Ils massacraient avec une solennité méthodique, ou du moins leurs institutions le leur enjoignaient. Lorsque le moment d'une exécution était arrivé, le membre chargé de ce service tirait son poignard du fourreau, au premier signal donné par une trompette; au second, il le levait sur la victime; au troisième, il l'approchait de sa poitrine, et au quatrième, il le lui enfonçait dans le cœur, « avec un véritable enthousiasme », pour employer leur langage de cannibales. Les quatre points qui suivaient la signature du Grand-Maitre, étaient le symbole des quatre signaux donnés par la trompette. Quand les *Decisi* écrivaient à quelqu'un qui n'était pas membre de la société, pour en extorquer des contributions, ou lui ordonner de faire quelque chose, si ces quatre points étaient sur la lettre, on savait qu'il était condamné à mort, en cas de désobéissance. Si au contraire ils ne s'y trouvaient pas, il n'était menacé que d'un châtement moins sévère, comme la dévastation de ses champs, ou l'incendie de sa maison.

noms des morts, fonction qui n'était pas relative aux membres de la société, mais aux victimes qu'elle immolait, et dont on tenait un registre, en marge duquel on lisait des blasphèmes et les projets les plus infernaux.

Les excès d'une telle société, dirigée par un homme, ou plutôt par un monstre comme *Ciro Anicchiarico*, peuvent aisément se concevoir. Mais elle touchait alors à sa fin. Le général *Church*, armé de l'*alter ego* royal, c'est-à-dire ayant des pouvoirs illimités, fut envoyé dans ces malheureuses provinces, et l'on ne saurait donner trop d'éloges à sa conduite prudente et énergique en même temps. Il traversa l'*Ofanto* dans la plaine de la Pouille avec douze cents hommes, principalement tirés des régimens étrangers au service de Naples, qu'il avait organisés lui-même. Il s'y trouvait quelques compagnies de cavalerie. Il pouvait compter sur cette troupe, qui, pour la plus grande partie, se composait d'Allemands, de Suisses, de *Moréotes* et d'Albanais. Quant aux soldats qui étaient déjà dans le pays, on ne pouvait avoir confiance en eux qu'après qu'ils auraient vu la ferme détermination avec laquelle le général s'acquitta de ses fonctions, et qu'on aurait purgé leurs rangs de tous ceux qui s'étaient laissé cor-

rompre par les sociétés secrètes. Il en était de même de la milice.

Encouragés par l'exemple que donnèrent les ducs de San Cesareo et de Montejasi, d'autres seigneurs et de riches propriétaires, plusieurs individus, même dans la plus basse classe, donnèrent des informations sur Don Ciro et ses affidés, et prirent une part active et sincère aux mesures qui furent adoptées pour leur extermination. La crainte de ne pas être soutenus avait empêché ces hommes honnêtes d'agir jusqu'alors. Cependant la plus grande partie des classes inférieures ne se montraient pas de même. Elles gardaient le silence, et leur conduite annonçait que ces hommes n'hésiteraient pas à se déclarer pour les sociétés, si elles réussissaient contre le général Church. On fit particulièrement cette remarque dans les environs de Tarente, à Grottaglie, à San Marzano, à Martina et à Francavilla, lieux que fréquentaient surtout Don Ciro et ses amis. Lorsque le général Church y entra pour la première fois, les habitans gardèrent un sombre silence, et à l'exception d'un vieux moine, personne ne le salua.

Les bandits et les bannis furent sommés pour la dernière fois de comparaître devant la com-

mission royale à Lecce (1). Don Ciro y envoya

(1) Les crimes abominables des sociétés secrètes s'étaient étendus jusques dans les environs de Lecce, qui est une grande et belle ville. Une foule de jeunes gens respectables se laissèrent égarer par des rêveries mystiques, et devinrent tout à coup fanatiques et sanguinaires. C'était une fureur presque inexplicable. A Gallipoli, ville où il se fait un grand commerce d'huile, et qui est à environ vingt-cinq milles de Lecce, plusieurs jeunes gens, que j'avais connus presque tous, surprirent un habitant de la ville dans les bosquets d'oliviers voisins du joli village de Pisciotli, où les citoyens de Gallipoli ont leurs maisons de campagne, et l'assassinèrent de sang-froid à la manière des *Patrioti* et des *Decisi*. Chacun d'eux enfonça son poignard dans le sein de sa victime; et ils le laissèrent mort et horriblement mutilé. Ils y retournèrent pendant la nuit, et brûlèrent le corps avec des branches sèches et des rameaux d'oliviers. Mais ils furent surpris pendant qu'ils s'occupaient de cette œuvre infernale; on les arrêta, et ils furent traduits en justice. Ils étaient tous fort jeunes, et quelques-uns sortaient à peine de l'adolescence. L'un d'eux était fils d'un vieux courtier, qui servait d'interprète aux Anglais, et qui, en retour de quelques services que je lui avais rendus, m'avait donné ce jeune homme pour me servir de guide et de compagnon dans mes excursions dans ce pays. Je lui avais toujours trouvé de l'honnêteté, de l'intelligence, un bon cœur, et même un caractère doux et tranquille. Un de ses frères qui était souvent aussi avec moi, et qui, suivant toutes les apparences, était également un jeune homme très-aimable, me fit pourtant concevoir un jour quelque alarme, quand un homme méprisable de Gallipoli, mais ayant du pouvoir, et étant ce qu'on appelle un *galantuomo*, ayant jugé à propos de m'insulter, il

sa justification, pièce dans laquelle on remar-

m'offrit, avec le plus grand sang-froid, d'imposer silence à l'insolent, au moyen d'un coup de poignard donné dans les ténèbres. Mais cette offre fut faite dans l'effusion de sa reconnaissance pour moi.

Quand son fils était en prison, le pauvre vieux père, qui avait alors quatre-vingts ans, m'écrivit à Naples pour me prier, si j'avais quelque crédit à la cour, de solliciter en faveur du jeune meurtrier. Je n'en avais aucun, et si j'en avais eu, j'aurais eu peine à me déterminer à l'employer. Ils furent tous condamnés aux galères pour le reste de leur vie; et mon ancien ami fut envoyé dans le port de Brindes, où un de ses frères occupait une place respectable dans les douanes.

Le feu qui couve dans le cœur des habitans de ce pays, sous un extérieur indolent et apathique, est véritablement effrayant. Tels qu'ils sont aujourd'hui, ils peuvent être excités à tous les crimes. S'ils recevaient pendant quelques générations les secours de l'éducation et d'un bon gouvernement, ils pourraient devenir une nation de héros.

Dans le même voisinage, deux jeunes gens qui se disputaient les bonnes grâces d'une jolie fille, résolurent de terminer leurs longues querelles par un duel *alla morte*. Ils prirent leurs rapières et se rendirent, sans avoir de seconds, près d'une maison en ruines et inhabitée, dans un endroit isolé sur le bord de la mer. Ils ne rentrèrent pas chez eux dans la soirée, et ce ne fut que dans celle du lendemain qu'on en eut des nouvelles. Un muletier, portant de l'huile à Galipoli, passa près de cet endroit, et entendant pousser des gémissemens, il s'approcha de la maison et y trouva un des deux rivaux nageant dans son sang, et évidemment mort depuis plusieurs heures; et l'autre également couvert de sang, et prêt à rendre le dernier soupir. Il le plaça en travers sur

que beaucoup d'éloquence et d'adresse, et plus d'impudence qu'on ne saurait se le figurer (1). Mais sachant qu'il ne pouvait espérer son pardon, au lieu de se présenter en personne, il se prépara à se défendre par les armes, et à l'aide de ses complices.

Le général Church fit alors ses dispositions militaires. Il divisa ses troupes en colonnes mobiles, et mit des garnisons dans quelques places où elles étaient absolument nécessaires, soit parce qu'elles dominaient les vastes plaines

un de ses mulets, mais avant qu'il fût arrivé dans la ville, le jeune homme n'existait plus.

(1) Non-seulement il se déclara innocent de tous les crimes dont il était accusé, mais il éleva des prétentions à la reconnaissance du pays, qu'il avait, dit-il, purgé de brigands. « Je puis dire avec vérité », continue le scélérat effronté, « que maintenant les routes à travers les Apennins sont sûres; le voyageur les parcourt sans crainte; les fermes sont ouvertes, et le berger chante en conduisant ses troupeaux dans les pâturages. — Ah, nobles seigneurs! pourquoi me pousser au désespoir, et me forcer à des crimes que mon cœur abhorre? Pourquoi vouloir la ruine totale d'un homme, d'un honnête citoyen, d'un prêtre, d'un ami sincère de l'ordre public? Rien que la calomnie, etc.... Epargnez-moi, par compassion, et accordez votre pitié à un homme dont la vie se passe dans des bois solitaires et dans de sombres cavernes. » — *Justification de l'abbé Ciro Anicchiarico, du 6 novembre 1817.*

du pays, soit parce qu'elles étaient assez fortes pour servir de retraites aux brigands. Les colonnes mobiles opérèrent de concert vers un centre commun, formant un cercle qui enveloppait en se resserrant graduellement les villes de Grottaglie, de San Marzano, et de Francavilla. D'autres colonnes de réserve accompagnaient le général, qui marchait avec la rapidité de l'éclair, partout où ses espions trouvaient des traces de *Ciro Anicchiarico*.

D'abord, plein de confiance dans ses ressources physiques et morales, le prêtre-brigand mit à prix la tête du général anglais. Mais la conduite hardie du général le détrompa bientôt, et l'on entendit *Ciro* murmurer en se mordant le pouce de rage et de désappointement : « C'est un homme tout différent de ceux qui ont été envoyés jusqu'ici contre moi. J'ai damé le pion à plus d'un général, — français, italien, napolitain, — mais celui-ci finira par me le damer à moi-même. »

Il commença à s'apercevoir que ses ressources s'affaiblissaient chaque jour ; que son influence sur les paysans n'était plus ce qu'elle avait été ; que le prestige était évanoui à leurs yeux, et qu'il avait à craindre que ceux qui lui étaient encore fidèles ne l'abandonnassent bientôt. S'il

l'avait pu, il se serait échappé du pays que son nom avait fait trembler si long-temps. Il se rendit au port de Brindes et chercha à s'y embarquer ; mais le capitaine de navire auquel il s'adressa, l'ayant reconnu, lui demanda deux mille ducats pour le sauver. Ne les ayant pas en sa possession, il écrivit à ses amis pour se les procurer, et ceux-ci refusèrent de les lui avancer.

Entouré et pressé de plus en plus, et presque déjà enchaîné au fatal poteau, *Don* *Ciro* résolut de risquer une levée générale de tous les partisans déterminés qui lui restaient encore, et de livrer une bataille rangée aux troupes royales. Il fixa l'exécution de ce dessein au 27 février 1818, et désigna le rendez-vous général sous les murs de San-Marzano. Mais la catastrophe de ce drame arriva avant cette époque.

San Marzano, colonie albanaise, est une misérable petite ville, contenant de neuf cents à mille habitans, et située à quelques milles de distance de la route qui conduit de Manduria à Tarente. C'est une position défensive admirable, car la montagne rocailleuse sur laquelle cette ville est construite, et qui est couverte d'oliviers, est coupée par des murs de jardins. Elle est entièrement isolée, et s'étend d'orient

en occident. La terrasse du château offre une vue magnifique : de là on distingue la ville d'Oria et les tours de Francavilla ; et d'un autre côté, on aperçoit Monte-Asole et Grottaglie.

Ce fut de cette ville que *Ciro Anicchiarico* partit le 25 janvier 1818 avec quarante cavaliers et dix hommes à pied. A deux heures après midi, il rencontra un détachement de cavalerie du général *Church*, commandé par le capitaine *Montorj*, qui l'attaqua, et le repoussa jusqu'à la ferme de *Neriera*, située au bas de la montagne de *San-Marzano*. *Ciro* y fit résistance un instant, et se retira ensuite vers la ville en assez bon ordre.

Le capitaine *Montorj* le suivit, et essaya de gravir le sentier escarpé, étroit et tortueux qui conduisait dans la ville ; mais *Ciro* et les amis qu'il avait à *San-Marzano* le repoussèrent. Cet officier tourna la montagne, pour essayer de pénétrer du côté de *Manduria* ; mais il fut encore reçu par une grêle de balles. Il remarqua pourtant que les hommes qui l'attaquaient en ce moment étaient les mêmes qui s'étaient opposés à lui quand il s'était présenté de l'autre côté, et qui avaient suivi ses mouvemens ; et il en conclut qu'ils n'étaient pas assez nombreux pour défendre tous les points à la fois, et qu'en

les trompant, il pourrait réussir dans son attaque. Se cachant derrière un mur de jardin, il attira l'attention des brigands de ce côté en tirant quelques coups de fusil, et se montra tout à coup du côté opposé avec la plus grande partie de ses soldats. Ce stratagème lui réussit. *Montorj* pénétra dans *San-Marzano* ; et les compagnons de *Ciro*, frappés d'une terreur panique, se dispersèrent. Le point important était de s'assurer de la personne du chef ; mais on ne put le trouver. Il s'était, peut-être pour la centième fois, échappé d'une manière presque miraculeuse, et il était en sûreté dans la plaine avant l'arrivée de l'infanterie d'une colonne mobile, qui entra dans la ville presque à l'instant où il venait d'en sortir.

On fit sur-le-champ une visite domiciliaire dans toutes les maisons de *San-Marzano* ; le maire de cette ville ayant suggéré au major *Bianchi*, commandant la colonne mobile, un moyen de découvrir les coupables. On les reconnut à leurs mains noircies par la poudre, et qui en conservaient encore l'odeur, ce qui prouvait qu'ils avaient pris part au combat qui venait de se livrer. *Vito Serio*, les frères *Francesco* et *Angelo Vito Lecce*, *Raffaelle Zaccharia*, et *Piétro Barbuzzi*, furent arrêtés, et furent

tous exécutés à Francavilla le 3 février (1). Le major Bianchi s'empara aussi de l'étendard noir, et de toutes les décorations de Don Ciro. Le général Church envoya ces trophées à Naples, et ils furent présentés au roi par le Pringe Nugent, capitaine-général.

Le major Bianchi, profitant de ses avantages, marcha le lendemain vers Francavilla. Il trouva les habitans dans la plus grande agitation, résolu à forcer les portes des prisons et à délivrer ceux qui y étaient détenus. Ayant appris quels étaient les chefs de cette émeute, il ne perdit pas un instant pour les faire arrêter chez eux. Ses gendarmes firent des patrouilles dans les rues avec ordre de saisir tous ceux qu'ils y trouveraient portant des armes. Il imposa ainsi aux habitans, et apaisa le tumulte.

Le général Church y arriva alors lui-même; ses troupes se concentrèrent à Francavilla, et une commission militaire y fut établie pour juger les brigands. Pendant six à sept jours on ne sut ce qu'était devenu Don Ciro; on n'en avait pas entendu parler depuis qu'il s'était échappé de San-Marzano; mais le général pensant qu'il

(1) Leurs têtes furent exposées en face de l'église de San-Marzano. Quelques mois après, cette église fut renversée par un ouragan, et ces têtes furent ensevelies sous les ruines.

ne pouvait être bien loin, et qu'il était encore en correspondance intime avec quelques individus de cette ville, menaça de la livrer au pillage et de la détruire; si les habitans ne le mettaient en état, sous huit jours, de s'assurer de la personne du prêtre-brigand. Craignant qu'il n'exécutât cette menace, la milice de San-Marzano entreprit alors de poursuivre Don Ciro, et le 6 février, elle l'entoura dans la *masseria*, ou ferme, de Scaserba, à environ dix milles de Francavilla, quartier-général de Church.

Toutes les *masserie*, dans la Pouille et dans les provinces de Bari, d'Otrante et de Tarente, sont construites sur le même plan, et il est très-facile de s'y défendre. Le mot « ferme », ne rend qu'imparfaitement la signification de celui *masseria*. Ces édifices remontent à l'époque où l'on avait à craindre les incursions des Turcs et des pirates, et où les villageois s'enfermaient dans leurs forteresses avec leurs bestiaux et leurs effets les plus précieux pour se mettre à l'abri de toute attaque. Un mur d'une hauteur et d'une solidité suffisantes entoure en général un enclos carré. La maison est appuyée sur un des côtés de la muraille et contient trois ou quatre grandes chambres et quelquefois une petite chapelle. Les écuries, granges et autres bâtimens néces-

saires à une ferme, sont placés dans l'intérieur des murs, formant un angle droit avec la maison, mais sans y toucher. Au centre de l'enclos, à quelque distance des murs qui l'entourent, s'élève une tour ronde ou carrée, ayant deux étages, et entièrement isolée. On monte à l'étage supérieur soit par un escalier en pierres placé dans l'intérieur de la tour, soit par un pont-levis, soit par une échelle qu'il est facile de tirer après soi dans la tour. Cette description mettra le lecteur en état de comprendre comment Don Ciro put faire une si longue résistance dans la *masseria* de Scaserba.

Il était arrivé, épuisé de fatigue, dans ce lieu solitaire avec quelques-uns de ses camarades, et il avait cru pouvoir se hasarder à y prendre quelques heures de repos. On dit qu'il avait pris la précaution de faire placer d'avance des armes, des munitions et quelques provisions dans Scaserba et dans quelques autres *masserie* de ce district. Il fut surpris de l'apparition soudaine et hostile de la milice de San-Marzano, mais il n'en fut nullement alarmé, se croyant sûr de pouvoir se frayer un chemin à travers les rangs de ce corps, quand il le voudrait. S'il eût fait cette tentative sur-le-champ, elle aurait pu réussir; mais il resta tranquillement où

il était et laissa les miliciens se former en bataillons devant la porte de la *masseria*. Ce délai lui coûta cher. Il glaçait d'un tel effroi les cœurs de ces hommes, qu'ils furent long-temps sans oser s'approcher à portée de son mousquet, dont le coup était toujours sûr, et le premier qui en eut la hardiesse, tomba à l'instant, percé d'une balle. Mais quoique la milice de San-Marzano ne fût pas brave, elle agissait pour cette fois sérieusement, et ayant fait avertir le lieutenant Fonsmorte, stationné à Castelli, poste situé entre Grottaglie et Francavilla, cet officier se hâta d'arriver avec quarante hommes de troupes régulières. Quand cette troupe se montra dans la plaine, Don Ciro se mordit le pouce à le faire saigner, car il vit qu'il allait être rigoureusement attaqué, et la retraite était alors impossible. Il reprit pourtant bientôt sa présence d'esprit, et enfermant les pauvres habitans de la *masseria* dans une grange, dont il mit la clef dans sa poche, il se retira dans la tour, avec ses compagnons aussi déterminés que lui. Etant montés dans l'étage supérieur, ils en tirèrent l'échelle après eux, et se mirent à charger tous leurs fusils, dont ils avaient un assez grand nombre.

C'était le soir, et l'obscurité de la nuit suc-

céda bientôt au court crépuscule du sud. Don Ciro ne dût guère dormir de cette nuit, quoiqu'on ne fit aucune tentative pour l'attaquer dans sa forteresse. Le lever de l'aurore ne lui offrit rien de rassurant; le capitaine Corsi était venu de Francavilla avec un détachement de gendarmes; et le major Bianchi ne tarda pas à arriver avec un autre renfort.

Cent trente-deux soldats faisaient alors le siège de la *masseria* de Scaserba. La milice, sur laquelle on ne comptait guère, était placée en seconde ligne à quelque distance.

Don Ciro défendit vigoureusement les approches de sa tour, et les murs de clôture de la *masseria*, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher. Pendant la nuit, il tenta de s'échapper, mais il entendit des hennissemens de chevaux qui le portèrent à soupçonner qu'il était arrivé de la cavalerie, dont il lui serait impossible d'éviter la poursuite, et il vit des piquets tout autour de la ferme. Il se retira donc, après avoir tué d'un coup de pistolet un voltigeur placé au pied du mur qu'il avait voulu escalader. Il s'enferma de nouveau dans la tour, et passa toute la nuit à faire des cartouches. Une après-midi, deux nuits et un jour se passèrent de cette manière, et Don Ciro était encore

maître de tout l'enclos et des murs extérieurs. Au point du jour, les assiégeans cherchèrent à enfoncer la porte de la *masseria*, mais elle était solide et elle résista à leurs coups. Pendant ce temps, Ciro et ses compagnons sortirent de la tour en rampant; et, cachés par la muraille, ils s'approchèrent de la porte, et par des meurtrières tuèrent cinq soldats et en blessèrent quatorze. Les assiégeans roulèrent alors un baril d'huile près de la porte afin d'y mettre le feu, et celui qui l'alluma tomba percé d'une balle. Cependant la flamme consuma la porte; le passage fut ouvert, et Don Ciro fut obligé de se retirer dans sa tour. On ne saurait dire combien de temps il s'y serait encore défendu, si le major Bianchi n'eût fait venir une pièce d'artillerie de quatre, et s'il n'eût lui-même oublié une partie importante des provisions nécessaires pour soutenir un siège. Mais dans le cours de la matinée, la pièce de quatre arriva; on la pointa contre le toit de la tour, et la décharge produisit un grand effet. Les tuiles et les briques qui tombèrent, forcèrent Don Ciro et ses compagnons à descendre au rez-de-chaussée de la tour. Les assiégeans, satisfaits de l'effet produit par leur canon, n'approchèrent pas de la tour. Ciro ne pouvait entretenir son courage

en tirant sur eux, et dans cet état d'inaction horrible, il était tourmenté d'une soif ardente, car il avait oublié de s'approvisionner d'eau, et il n'avait jamais pu boire de vin.

Enfin, après avoir délibéré quelque temps avec ses compagnons, il demanda à parler d'abord au général Church, qu'il croyait dans le voisinage, et ensuite au duc de Monte-Jasi; car, comme les anciens chevaliers, il semblait avoir la prétention de ne se rendre qu'à quelque personnage distingué. Mais comme ce seigneur était absent, aussi bien que le général, il daigna capituler avec le major Bianchi. Lorsque les assiégeans s'approchèrent, il leur adressa la parole et leur jeta du pain. Le major l'assura qu'il ne serait aucunement maltraité par ses soldats, quoiqu'il eût tué et blessé un si grand nombre de leurs camarades. Ciro descendit alors l'échelle, s'en servit pour descendre de la tour, et se présenta devant le major et sa troupe, en disant: « *Eccomi, Don Ciro* ». « Me voici, moi Don Ciro. »

Ses compagnons le suivirent. Et quel était le nombre de ces hommes déterminés, qui s'étaient défendus si long-temps contre une pareille force? — Trois seulement; Vito di Cesare, Giovanni Palmieri, et Michele Cuppoli.

Leurs mains, leur visage, leurs habits, étaient noircis par la poudre et la fumée, mais ils n'avaient reçu aucune blessure, et leur physiologie, surtout celle de leur chef audacieux, annonçait une fermeté et une résolution que rien ne pouvait abattre. La première chose que fit Ciro, après s'être rendu, fut de demander de l'eau pour étancher la soif qui le dévorait. Il remit ensuite aux soldats la clef de la grange et les invita à délivrer les habitans de la *masseria*, qui y avaient été enfermés pendant tout ce temps, les assurant qu'ils étaient innocens. Quand ils eurent été tirés de leur prison, il leur distribua quelque argent. Il se laissa fouiller et garrotter sans résistance. On trouva sur lui du poison, et il dit qu'il l'aurait avalé dans la tour, si ses compagnons ne l'en eussent empêché.

Les vainqueurs et leurs captifs se mirent alors en marche pour Francavilla. Ciro causa assez tranquillement, pendant tout le chemin, avec le major Bianchi, et lui raconta les principales circonstances de sa vie extraordinaire.

Il conserva le même calme quand il fut en prison. Il ne parut prendre intérêt qu'au destin de quelques-uns de ses compagnons, qui étaient des *Decisi*. Il déclara qu'il les avait forcés par ses menaces et par la crainte qu'il leur inspi-

rait, à agir comme ils l'avaient fait, et il demanda avec instances qu'ils ne fussent pas persécutés.

Ayant été traduit devant un conseil de guerre présidé par le lieutenant-colonel Guarini, il adressa la parole à cet officier, qu'il crut être le général Church, et il lui dit entre autres choses :

« Le jour que vous, général, avec le duc de San-Cesareo, et seulement quelques cavaliers, vous fîtes une reconnaissance à Grottaglie, j'étais, avec plusieurs de mes gens, caché derrière un gros mur près de la porte par où vous entrâtes dans cette ville. Je vous couvrais de mon mousquet, et je n'ai jamais manqué mon coup à dix fois cette distance. Si un sentiment de merci ne l'eût emporté dans mon cœur, signor général, au lieu d'être ici pour me juger, vous seriez à présent dans votre tombe. Réfléchissez-y, général, et accordez-moi la même merci que j'ai eue pour vous. »

Lorsqu'on l'informa de sa méprise, il insista pour voir le général Church; et cette demande lui ayant été refusée, il se résigna tranquillement à son destin, en disant d'un ton sec : « *Ho capito* » « Je comprends ». Il ne prononça plus une seule parole.

Lorsque la sentence de mort eut été prononcée, un missionnaire se présenta à lui pour lui offrir les consolations de la religion. Don Ciro lui répondit en souriant : « *Lasciate queste chiacchiere ; siamo dell' istessa professione ; non ci burliamo fra noi* ». — « Laissez ces sornettes ; nous sommes de la même profession, ne nous moquons pas l'un de l'autre. »

Le capitaine Montorj, rapporteur de la commission militaire qui le condamna, lui ayant demandé combien de personnes il avait tuées de sa propre main, il répondit avec un ton d'insouciance : « *E chi lo sa ? Saranno tra sessanta e settanta*. » — « Qui le sait ? De soixante à soixante-dix ». »

Lorsqu'on le conduisit à l'endroit où il devait être exécuté, il reconnut le lieutenant Fonsmorte, l'officier qui était arrivé le premier avec des troupes régulières devant la *masseria* de Scaserba. Don Ciro avait admiré son courage et son activité, et il lui dit : « *Se io fosse il re, vi farei capitano* ». — « Si j'étais roi, je vous ferais capitaine ». »

Les rues par lesquelles il passa dans Francavilla étaient remplies de spectateurs curieux ; les toits des maisons en étaient même couverts. Tous gardaient un sombre silence.

En arrivant au lieu de l'exécution, Don Ciro marcha d'un pas bien affermi à la place qu'il devait occuper. Il désirait être fusillé debout, mais on lui ordonna de s'agenouiller. Il le fit, en présentant sa poitrine aux soldats; on lui dit que les malfaiteurs comme lui étaient toujours fusillés le dos tourné vers les exécuteurs de la sentence. « *E tutt' uno* », — « c'est la même chose », dit-il en souriant, et il tourna le dos aux soldats. En même temps, il conseilla à un prêtre qui persistait à rester près de lui de se retirer. « Ces gens-là », lui dit-il, « ne sont pas tous aussi bons tireurs que moi; et une balle pourrait vous atteindre ».

Ce furent ses dernières paroles. Le signal fut donné; les soldats firent feu sur le prêtre-brigand à genoux, et il fut atteint par vingt et une balles, dont quatre à la tête. Cependant il respirait encore, et l'on entendait une sorte de murmure dans son gosier. Il fallut une vingt-deuxième balle pour l'achever. Ce fait fut attesté par tous les officiers et soldats présents à l'exécution. Le peuple qui lui avait toujours attribué des pouvoirs surnaturels, fut confirmé dans sa croyance par cette persistance presque miraculeuse de ses forces vitales. Un soldat dit très-sérieusement : « Dès que nous vîmes que la vie

de Don Ciro était protégée par un charme, nous chargeâmes son propre mousquet, d'une balle d'argent, ce qui détruisit l'enchantement (1) ».

Ainsi périt, en 1818, après quinze ans d'une vie passée dans toutes sortes de crimes, à partir du premier meurtre que lui fit commettre la jalousie, Don Ciro Anicchiarico. Tout ce qu'il nous reste à dire de lui, c'est que sa physionomie n'avait rien de repoussant. Il avait au contraire un air doux et agréable. Il était doué d'une éloquence persuasive, quoique verbeuse; mais son style était pédantesque, et il faisait un usage trop fréquent d'allusions classiques et de phrases ampoulées, — défaut général de ses concitoyens, les Napolitains.

Le lecteur qui vient de voir la chute du chef des *Decisi*, peut être curieux de savoir ce que devinrent ensuite les membres de cette société sanguinaire.

(1) Cette superstition est très-générale. On la trouve en Grèce et en Turquie; et le peuple croit encore en Ecosse que la vicomte Dundee, plus connu sous le nom de Graham de Claverhouse, ne pouvait être tué par aucune balle ou arme ordinaire, et que sa mort, à la bataille de Killiecrankie, fut due à la présence d'esprit d'un jeune officier qui, se trouvant à une portée de pistolet du vicomte, arracha un bouton d'argent de son gilet, en chargea son arme, et atteignit au cœur l'homme dont la vie était défendue par un charme.

Le lendemain de la mort de Don Ciro, dix des plus criminels d'entre eux furent conduits à travers les rues de Francavilla pour être exécutés. Deux ou trois reconnurent aux fenêtres, les pères, les fils, les veuves ou parens de personnes qu'ils avaient assassinées par ordre de leur horrible société secrète, et ils leur demandèrent pardon. Mais ils furent les seuls qui montrèrent jamais le moindre sentiment de repentir. Tous les autres étaient si endurcis et si fanatiques, qu'ils se glorifiaient de leurs crimes au lieu de les regretter, et ils moururent avec une indifférence féroce. De ce nombre furent le grand-maître, le second Décidé, et le greffier chargé d'enregistrer les morts, — les trois grands dignitaires de l'ordre.

La commission militaire eut à juger ensuite environ deux cent vingt-sept autres individus. Près de la moitié, ayant été convaincus de meurtre et de vol à main-armée, furent condamnés à la peine capitale, et leurs têtes furent exposées près de l'endroit où ils demeuraient, ou sur la scène de leurs crimes.

La mort de Don Ciro et de ses principaux complices mit heureusement un terme au désordre, et à un système atroce qui avait menacé de prendre plus d'étendue. En peu de temps la

tranquillité fut rétablie dans les provinces qui avaient été désolées. Le général Church usa de ses pleins pouvoirs avec une discrétion admirable. Ses ennemis même l'admirèrent, et finirent par l'aimer. Son principe constant était de n'écouter ni de recevoir aucune accusation pour opinions politiques, ou pour liaisons avec des sociétés secrètes, mais de punir avec sévérité les crimes et les actes de violence. Il fit juger sans délai les accusés, poursuivit les vagabonds, et priva de leur place tous les officiers du gouvernement sur lesquels il ne pouvait compter. Il faisait payer à ceux qu'il désarmait la juste valeur de leurs armes. Il menaça de mort les ouvriers qui en fabriqueraient d'une espèce prohibée. Il exhorta les confesseurs à se faire remettre les poignards de leurs pénitens, ou à leur en joindre de les jeter dans un puits profond. La ville de Lecce, reconnaissante du rétablissement de la tranquillité publique, vota une statue au roi, et un sabre d'honneur au général Church, en lui accordant les privilèges et franchises de la ville. Enfin en avril 1819, le gouvernement napolitain publia une circulaire ainsi conçue :

« Le règne des assassins étant terminé, et la tranquillité étant rétablie dans toutes les provinces, il a été résolu que, pour en extirper le

souvenir, les têtes des malfaiteurs qui ont été exécutés en vertu de sentences rendues par la commission militaire, et qui sont exposées sous les tours des églises et en différentes parties des villes, en seront retirées, seront enterrées, et que les endroits où elles étaient exposées, seront complètement nettoyés et blanchis. Les archiprêtres liront cette lettre dans toutes les églises.»

Cette relation est principalement tirée d'un ouvrage très-curieux; mais que je crois peu connu, sur les Carbonari. Il a été publié à Londres sous le voile de l'anonyme; mais je puis affirmer avec certitude que l'auteur en est feu le baron Bertholdi, quelques soins qu'il ait pris pour le cacher. Je n'ai pas besoin d'expliquer ici toutes les raisons qui m'en ont convaincu; mais je puis dire que l'une d'elles est qu'il était le seul étranger qui connût parfaitement cette société mystérieuse.

Ce baron Bertholdi était, comme homme, plus curieux et plus bizarre que son ouvrage.

Il était Résident à Rome pour sa Majesté le roi de Prusse, et il y était connu par l'encouragement qu'il donnait aux beaux-arts, par ses connaissances, et par sa maison dans laquelle il avait employé quelques jeunes Allemands pleins de génie, étudiant la peinture, à peindre des fresques, qui pouvaient presque rivaliser avec les ouvrages du même genre des anciens maîtres italiens. Il avait été Juif, et il conservait encore les manières et le costume de sa nation, quoiqu'il eût adopté la religion luthérienne. Sa conversion offrit le sujet d'un bon mot aux Romains, qui dirent qu'il ne fallait pas désespérer de lui, puisqu'il avait déjà changé de quartier en enfer, où les Juifs doivent être plus mal logés que les hérétiques et les schismatiques. Il était souvent à Naples, et il y recherchait la compagnie des Anglais, et surtout celle d'un diplomate distingué dont les Napolitains l'appelaient le jackal, parce qu'il était continuellement avec lui.

C'était le petit homme le plus affairé et le plus curieux que j'aie jamais connu, un vrai Paol Pry (1) politique. On disait qu'il savait

(1) Personnage d'une comédie anglaise moderne.

tout ce qui se passait, et rien n'était plus probable, car il se montrait toujours dans les momens de troubles et d'intrigues, et on le voyait partout, presque en même temps, mêlé avec des gens de tous les partis. Il m'inspira quelque temps une sorte de crainte nerveuse, car en quelque lieu que j'allasse j'étais sûr de rencontrer sa physionomie sinistre et son œil d'inquisiteur. Les Napolitains, peut-être sans autres preuves que son apparition de mauvais augure, le regardaient en général comme un ennemi mortel des institutions libérales, qu'ils avaient si maladroitement voulu établir. Et quand ils apprirent sa mort, quelques années après leur révolution, ils purent à peine croire cette nouvelle, car ils avaient porté le baron sur leurs tablettes, comme étant « le Juif-Errant ».

Je ne connais pas assez ce personnage mystérieux pour garantir l'exactitude de tout ce qu'il dit de la société des *Carbonari*; mais je puis répondre que la partie de son ouvrage où il parle des aventures de *Ciro Anicchiarico*, quelque merveilleuses qu'elles paraissent quelquefois, est parfaitement exacte; car j'étais dans ce pays à cette époque, je connaissais plusieurs acteurs des scènes sanguinaires, et je les ai entendus raconter les mêmes histoires. Byron a

eu raison de dire que « la vérité est plus étrange que la fiction ». Quel auteur de romans aurait imaginé des aventures semblables à celles de ce prêtre-brigand ?

CHAPITRE IX.

CHAPITRE IX.

Gandits Romains.

Mon grand soin, dans tout cet ouvrage, a été de recueillir mes matériaux, autant que possible, de témoins oculaires des exploits des brigands, ou de personnes qui étaient à peu

de distance de leurs repaires et de la scène de leurs déprédations, et qui avaient puisé leurs informations à la source même. A cet égard, l'auteur auquel j'ai le plus d'obligations, c'est notre aimable compatriote Maria Graham, à qui j'emprunte ce qui va suivre ; et je ne puis mieux préluder aux scènes et aux aventures qu'elle a décrites avec un style si animé, qu'en citant ce qu'elle dit elle-même dans son introduction.

« Cette notice sur les bandits aurait pu être plus complète et plus romanesque, mais j'ai rejeté scrupuleusement toutes les relations sur la vérité desquelles je ne pouvais positivement compter, croyant qu'il valait mieux donner un fait authentique, que vingt histoires douteuses, quoique plus intéressantes. Les *banditi* ou *fuorusciti* d'Italie sont ce qu'étaient en Angleterre les proscrits vivant dans les forêts du temps de Robin Hood. Ce ne sont ni les plus pauvres, ni les plus vils des habitans de ce pays. Ils possèdent en général un petit champ et une maison, où ils se retirent en certaines saisons, et ils ne se mettent en campagne que lorsque l'espoir du butin les séduit, ou que la crainte d'un bras plus fort les chasse dans les bois et les rochers. Ils vivent sous différens

chefs, qui, tant que leur règne duré, ont une autorité absolue : mais, comme ils sont choisis librement, ils sont aussi librement déposés, et quelquefois même assassinés par leurs sujets, s'ils viennent à les offenser. Pour être admis dans les rangs des bandits réguliers, un sévère apprentissage en tout genre est exigé. L'adresse et l'énergie de ces hommes pourraient, sous un meilleur gouvernement, produire les plus heureux effets ; mais ici le feu brûle, non pour échauffer, mais pour détruire ».

La grande chaleur qu'il fit à Rome pendant l'été de 1819, porta cette dame, son mari, et M. Eastlake, peintre distingué, dont les tableaux admirables de bandits sont aussi généralement connus qu'appréciés, à chercher un air plus frais sur quelque-une des montagnes des environs de l'ancienne capitale du monde.

« Le hasard », dit-elle, « nous fit choisir la petite ville de Poli (1), entre Tivoli et Palestrine ; et comme, pendant le séjour que nous y fîmes, il se passa des événemens assez graves, nous tîmes une sorte de journal de tout ce qui

(1) Poli est à vingt-six milles à l'est de Rome. La route pour y aller, en sortant par la Porta Maggiore, suit l'ancienne voie Gabine ou Prænestine, à travers la campagne de Rome, jusqu'à ce qu'elle devienne impraticable.

avait quelque importance. Mais pendant les derniers jours de notre résidence en ce lieu, l'intérêt que nous avaient inspiré les habitans du pays, céda à celui que fit naître une situation qui n'était pas exempte de danger. Les bandits qui avaient long-temps infesté la route de Rome à Naples, ayant été chassés des villes de Sonino, Erosinone et Ferentino (1), tant par une ordonnance du pape, que par la marche d'un corps de deux mille hommes des troupes de sa Sainteté, qu'on envoya contre eux, avaient pris la fuite et s'étaient réfugiés dans la contrée sauvage qui borde cette grande vallée des Apennins, formée par le cours de l'Anio, et séparant les montagnes marsiennes de celles sur le bord desquelles sont situés Tivoli et Palestrine. Le plus haut point de cette dernière chaîne est le rocher de Guadagnola, à deux heures de marche de Poli. Une troupe de brigands s'y était

(1) Ce sont les anciennes places qui, au lieu d'être témoins des crimes des bandits, avaient vu les exploits héroïques de Coriolan. Sonino est l'ancien Sumnino; Frosinone, Frosino; Ferentino, Ferentinum. Ces trois villes faisaient partie du pays des Volsques, et la dernière offre encore quelques-uns des plus beaux restes de ces murailles que quelques auteurs appellent Cyclopéennes.

postée, et elle faisait de là des excursions jusqu'à nos portes.

« Le nombre des habitans de Poli n'excède pas treize cents; et ils sont d'un caractère simple et tranquille. La ville est située sur une chaîne étroite de roc noir, entre deux ruisseaux qui descendent des montagnes. La pierre dont elle est construite ressemble tellement au rocher, qu'elle semble en faire partie. Entourée d'épaisses forêts, au milieu de montagnes qui s'élèvent bien au-dessus de ses plus hauts édifices, cette ville paraît à ceux qui s'en approchent ressembler à l'aire d'un aigle. C'était une place d'une haute importance quand les ducs de Poli étaient maîtres de plus de quarante villes et bourgs, et se vantaient de ce que leur maison avait fourni des cardinaux, des princes et des papes. Le rôle important qu'ils jouèrent dans les guerres civiles d'Italie, leur valut une place dans chacune des trois divisions de la *Divina Commedia* du Dante: mais le titre des ducs de Poli est éteint, et leurs immenses domaines sont passés à d'autres familles nobles ».

Le paysage qui entoure Poli, et dont Mistress Graham fait une description dont l'exactitude est frappante, est du genre le plus pittoresque et le plus romantique. Nul lecteur ne

peut la suivre en imagination dans ses excursions délicieuses, à travers les forêts sauvages, les vallées solitaires, ou les pics des montagnes, où, quand le soleil lance ses derniers rayons sur la campagne, elle s'arrête pour lire le soliloque du brigand Moor de Schiller, sans désirer avoir été réellement avec elle, quoique de véritables bandits, bien faits pour inspirer l'épouvante, fussent toujours à peu de distance.

« Quelques paysans », écrit-elle, peu de jours après son arrivée, « portant leurs grains aux moulins voisins de Poli, nous avaient appris que les brigandages récemment commis sur la route de Rome à Naples, avaient déterminé le gouvernement à faire raser la ville de Sonino, qui avait ouvert sa porte aux bandits, et qui, dans le fait, en avait été long-temps le quartier général. Le premier bruit qui courut, fut même que la ville avait été réellement détruite, et que tous les habitans en avaient été passés au fil de l'épée pendant la nuit. Cependant les paysans qui répandaient cette nouvelle, évidemment exagérée, pensaient qu'il fallait que tous les hommes fussent absens de la ville, attendu qu'ils ne se seraient pas laissé surprendre ainsi; et en ce cas, ils prédisaient les plus grands malheurs à tous ceux qui tomberaient entre leurs

mains, attendu qu'ils voudraient se venger du meurtre de leurs femmes et de leurs enfans. Quoi qu'il en fût, et que Sonino fût détruit ou non, les brigands quitteraient certainement les villes, dès qu'ils apprendraient la proclamation sévère publiée contre eux; mais l'endroit où ils se retireraient, était un sujet d'inquiétudes sérieuses et de mille conjectures. Deux ans auparavant, dans une occasion semblable, le fameux Di Cesaris (1) qui fut fusillé dans le printemps

Cette bande portait le même costume, mais en meilleur état, que celle qui fit prisonnière notre concitoyenne. Di Cesaris était un drôle civilisé, qui avait toujours sur lui papier, plume et encre. Indépendamment d'une Madonna, il portait toujours suspendu à son cou un cristal par le moyen duquel « il aveuglait les yeux des autres », et il en triomphait ainsi fort aisément. Il est curieux de trouver cette humble imitation du miroir enchanté de l'Arioste, parmi des bergers montagnards. Mais, comme tous les hommes peu civilisés qui croient aux enchantemens, ils regardaient Di Cesaris comme un sorcier qui n'était nullement à mépriser. Dans le fait il avait reçu quelque éducation, ainsi que plusieurs de ses associés. Tandis que les plus grossiers de leurs compagnons jouaient et dansaient, ceux-ci s'amusaient avec des livres; l'un d'eux lisait tout haut quelque vieux roman en vers, et les autres, assis autour de lui, l'écoutaient avec attention.

Un Anglais, M. Charles Kelsall, qui voyageait dans ce pays à l'époque où Di Cesaris était le plus redouté de tous

de 1818, près de Terracine, avait conduit sa

les bandits, s'exprime en ces termes sur ce chef de brigands, et sur la conduite abominable des soldats du pape :

« Il y avait alors un nommé Di Cesaris, mélange incroyable de bigoterie, d'activité et de cruauté; le César Borgia des Apennins. A la tête d'une troupe de bandits aussi intrépides que lui, il avait porté la terreur jusqu'aux portes de Rome, et avait insulté, peut-être intimidé les autorités publiques, en demandant une rançon considérable pour un individu distingué qu'il avait fait prisonnier. Les troupes du pape avaient été envoyées à sa poursuite, et peu de jours avant notre départ de Rome, ayant trouvé sa femme et ses enfans dans le village de St-Prassedi, elles les avaient, par une mesure expéditive, massacrés de sang-froid. Depuis lors Di Cesaris errait au cœur des Apennins, furieux comme un lion blessé, et ne respirant que vengeance et massacre ». *Excursion classique de Rome à Arpino. Genève, 1820.* Ouvrage remarquable par son style bizarre et pédantesque, mais qui contient pourtant quelques choses qui méritent d'être lues; notamment une description de l'île de Caprée, et un projet amusant pour lever trente mille livres sterling en ouvrant une souscription chez tous les principaux banquiers de l'Europe, pour élever à Arpino un monument à la mémoire de Cicéron, qui était né dans cette ville, monument dont M. Kelsall devait être l'architecte.

Je ne puis résister à la tentation de faire sourire mes lecteurs en leur donnant un échantillon du pédantisme bizarre de ce voyageur classique; il parle de la manière dont il retourna à Rome sans tomber entre les mains des brigands, et sans gagner une fièvre. « Ces circonstances nous suggérèrent une *divinatio* sur le moyen le plus prudent d'y retourner, et d'échapper aux griffes de ce *Verrès* des Apennins, Di Cesa-

bande sur ces montagnes, et pendant près de deux mois, il l'y avait fait vivre des dépouilles de tous les environs. Dans de pareilles expéditions, les bandits sont toujours aidés par les bergers qui gardent les moutons et les chèvres, race d'hommes très-propres à un tel service: leur vie à demi-sauvage leur laissant assez de relations avec les villes pour s'y procurer des vivres et des nouvelles, et relâchant assez en eux tous les liens sociaux, pour les rendre indifférens aux crimes des autres. L'observation que les mœurs pastorales, qui ont été ornées « des plus beaux attributs de la paix et de l'innocence, conduisent plus souvent aux habitudes féroces d'une vie militaire (1) », est confirmée par les mœurs des

ris. Quelquefois nous pensions à passer par le *Reatine Tempe*. Un plus long délai était dangereux, et il était grandement temps de nous retirer de *sinibus Arpinatium*, dont les *Topica* étaient si douteux et si peu sûrs: car depuis que Di Cesaris, ainsi que son glorieux modèle, avait bravé le *De Legibus*, et par conséquent le *De Officiis*, une attaque dans les bois n'était nullement un *paradoxon*. La fatigue et la chaleur nous obligèrent à prendre des mesures *De agitudine leniendâ*, mesures qui, si nous les eussions retardées, auraient pu avoir pour fin *De morte contemnendâ*. — Pag 119, 120.

(1) Gibbon, hist. de la déc. et de la chute de l'Emp. Rom. chap. XXVI.

bergers de ces montagnes. Lorsque les villes ont un territoire assez considérable, comme Poli, pour en employer les habitans à l'agriculture et au jardinage, ceux-ci ont un caractère doux et paisible; et quand il se commet un vol ou quelque acte de violence, ils disent presque toujours que le coupable doit être un fainéant, qui n'a pas assez d'industrie pour gagner son pain. Mais Capranica et quelques autres villes situées dans les montagnes, qui n'ont pas de terrain propre à la culture, donnent des bergers aux cantons voisins, et fournissent aussi leur contingent annuel aux brigands ».

Une bande de colporteurs, de filous, d'Égyptiens et de diseurs de bonne aventure fit son apparition à Poli une après-midi. Ils semblaient être les précurseurs des brigands, dont on parlait depuis plusieurs jours; car le lendemain matin, ils disparurent à la pointe du jour, et l'on eut la certitude qu'une troupe de bandits s'était établie à Guadagnola (1), montagne à environ deux heures de marche de Poli.

(1) « Ce rocher est comme un nid au fond duquel les maisons sont entièrement cachées. Elles sont bâties si près les unes des autres, qu'à peine un mulet ou un âne peuvent-ils passer même dans la principale rue. Il s'y trouve environ cinquante maisons et une petite église, construites des ma-

« La veille, qui était le 12 août 1819, ces brigands avaient fait prisonniers, de bonne heure dans la matinée, deux jeunes gens, commis d'un arpenteur, qui exerçaient leur profession dans un bois conduisant à Guadagnola. Deux hommes armés tombèrent tout à coup sur eux, près de la petite chapelle consacrée à la Madonna, et s'emparèrent du plus jeune, qui se trouvait sur la route, l'autre étant dans le bois, à quelques pas plus loin. Les brigands l'appelèrent en lui donnant le nom insultant de *razza di cane* (1), et le couchant en joue, ils le forcèrent de venir à eux. Lui donnant alors un coup, ils l'obligèrent, ainsi que son compagnon, à marcher devant eux jusqu'à une clairière où étaient onze autres brigands, assis sur l'herbe, et occupés de différentes manières. Ceux qui avaient arrêté ces deux jeunes gens, étaient des sentinelles chargées d'avertir leurs

tériaux que fournit la montagne, et couvertes pour la plupart en planches, sur lesquelles on place de grosses pierres pour empêcher que le vent n'en emporte le toit. On y compte environ deux cent cinquante habitans dont la principale richesse consiste en cochons et en volailles, et dont un grand nombre vont chercher de l'occupation pendant l'été dans les champs mal sains de la Campagne de Rome ».

(1) « Race de chien ». — Note du trad.

camarades s'ils voyaient quelque apparence de danger. Leur but, en s'emparant d'eux, parut être d'obtenir des informations sur les principaux habitans de Poli, et sur les endroits qu'ils fréquentaient journellement, afin d'en faire quelques-uns prisonniers, s'ils le pouvaient, et d'en obtenir une bonne rançon. Mais ils avaient un autre motif pour s'emparer d'eux et pour les garder toute la journée; c'était de les empêcher de donner sur eux et sur leur situation des renseignemens qui auraient pu fournir aux habitans des villes voisines et à la force armée le moyen de les entourer. Ils gardèrent donc leurs prisonniers jusqu'à la nuit. Du reste, ils les traitèrent bien, et leur donnèrent du pain, du fromage et de l'eau. C'était tout ce qu'ils avaient eux-mêmes; cependant les jeunes gens comprirent qu'ils attendaient pendant la nuit une provision de viande et de vin.

» Pendant le temps de leur captivité, ces deux jeunes gens eurent le loisir d'examiner le costume et les occupations de ces bandits. La plupart d'entre eux étaient à jouer. Dès que deux sentinelles avaient été placées, et elles étaient fréquemment relevées, les autres se divisaient en petits groupes, et jouaient soit aux

cartes, soit au morra (1), à un louis d'or la partie. D'autres dansaient; et quelques-uns écoutaient une histoire ou une ballade, avec l'air d'insouciance qui caractérise la vie d'un bandit. Leur costume était pittoresque et avait quelque chose de militaire. Celui de quelques-uns était en haillons, mais ils portaient tous une courte jaquette de velours bleu, des culottes, des chemises et des bas, entourés de courroies croisées qui s'attachaient à des espèces de sandales. Le collet de leur chemise était

(1) Le *morra* est un jeu très-usité parmi les classes inférieures du sud de l'Italie, et surtout à Naples, où, les jours de fête, l'oreille est sans cesse assaillie des mots « cinq, sept », etc., prononcés à haute voix et avec une rapidité merveilleuse. Ce jeu se joue ainsi qu'il suit : Deux joueurs sont en face l'un de l'autre. Ils ont la main droite fermée, et ils étendent en même temps quelques-uns des doigts de cette main. Chacun d'eux crie à la fois le nombre total formé par les doigts qu'il a levés et par ceux de son adversaire, et celui qui devine juste marque un point. Le mouvement des mains est d'une vivacité étonnante, et le nombre des doigts doit être prononcé à l'instant même où ils sont étendus. *Mistress Graham* dit que ce jeu est assez semblable à celui que jouent les enfans en Angleterre : « Bélier, bélier, combien levé-je de cornes » ? Je n'ai jamais vu ce jeu anglais; mais je suis porté à croire, comme *M. Blount*, que le *morra* des Italiens modernes est la même chose que le *micare digitis* des anciens romains.

ouvert, et tombait sur leurs épaules. Leur gilet était garni de ces petits boutons en filigrane d'argent, si communs à Naples. Deux rangs de boutons semblables ornaient leur jaquette, dont la coupe était tout à fait militaire, et qui avait plusieurs poches de chaque côté. Plusieurs avaient deux mouchoirs de soie de couleur, attachés par un coin à une boutonnière, tandis que le reste était enfoncé dans une poche. Tous avaient une ceinture de cuir, appelée ici *padroncina*, ou « petite maîtresse », ayant des fentes pour y placer des cartouches, et attachée par devant par une agrafe d'argent ou argentée. Une autre bandoulière de cuir, passée sur l'épaule gauche, soutenait une petite boîte contenant un couteau, une cuiller et une fourchette, et quelques-uns de ces derniers ustensiles étaient d'argent ou plaqués de ce métal. Ils portaient un couteau de chasse, arme avec laquelle se commettent la plupart des meurtres dans ce pays; la poignée en était de cuivre, ornée d'argent ou argentée.

» Chacun de ces brigands avait un reliquaire en argent, en forme de cœur, contenant une image de la Madonna et de l'enfant Jésus, suspendu à son cou par un ruban rouge, et attaché à son côté gauche par un autre ruban de même

couleur. Leurs chapeaux avaient une forme haute et pointue, comme ceux des bandits de Salvator-Rosa, et ils étaient entourés de rubans alternativement rouges et blancs vers le haut, et d'un ruban noir près du bord, attaché par le moyen d'une boucle. Celui que ces jeunes gens prirent pour le chef, quoique nous ayons appris ensuite qu'il ne l'était pas, se distinguait des autres par une jaquette et des pantalons galonnés en or. Nous en conclûmes que c'étaient les dépouilles de quelque officier napolitain. Ils portaient tous de grands pendans d'oreilles d'or, et deux des plus jeunes avaient une longue boucle de cheveux qui leur tombait le long de chaque joue, le reste de leurs cheveux étant coupés courts. La plupart avaient des montres, des cachets et des chaînes d'or, des bagues et d'autres bijoux, qu'ils se vantaient d'avoir pris à des voyageurs anglais.

» Les deux prisonniers peignirent ces brigands, comme étant jeunes, robustes et déliés, à l'exception d'un seul, qui était de très-petite taille, et qui avait la tête chauve et beaucoup d'embonpoint. Il semblait être le plastron des plaisanteries de ses camarades; et comme Fals-tatf, s'il inspirait de l'esprit aux autres, il en avait lui-même. Ils l'appelaient le marchand

de gourdes, par allusion à sa tête chauve. Les brigands, après avoir adressé aux deux jeunes gens des questions sur différens habitans de Poli qu'ils leur nommèrent, se mirent ensuite à leur en faire sur les trois Anglais qui s'y trouvaient; sur leurs excursions dans les bois pour dessiner, et sur d'autres sujets semblables. Leurs prisonniers, ne nous connaissant réellement pas, ne purent leur donner aucune information sur nous, et ne leur en fournirent que très-peu sur les autres. Ils furent donc remis en liberté quand la nuit fut tombée, et ils retournèrent dans la ville, où ils furent les premiers à répandre le bruit du voisinage des brigands, quoique plusieurs bergers les eussent déjà vus, et eussent même acheté pour eux du pain et d'autres provisions. Le gonfalonier, — car tel est encore le nom du premier magistrat de Poli, — envoya à Palestrine pour en avertir le maréchal du district, qui seul a le droit de mettre en activité la garde civique, c'est-à-dire une vingtaine de jeunes paysans à qui l'on met alors des mousquets entre les mains, et qui reçoivent, tant qu'ils sont employés, une solde de vingt-cinq *bajocchi* par jour, c'est-à-dire environ un shilling d'Angleterre. Leurs fonctions sont de veiller nuit et jour à la sûreté de

la ville, et de se joindre à la garde civique des autres villes, ou aux troupes régulières, pour poursuivre les brigands et les proscrits ».

Quand le secret ne fut plus nécessaire aux bandits, et qu'il ne fut plus dangereux de le dévoiler, les bergers avouèrent que les brigands leur avaient rendu visite dans leurs parcs à moutons, près de Capranica, dans la soirée du 9 août. « Nous avons été la veille sur ce même rocher », dit mistress Graham, « pour voir le soleil se coucher. Nous y entendîmes dans le lointain le son d'une musette au milieu des montagnes; et un jeune homme qui était avec nous, nous dit que c'était vraisemblablement un berger de l'Abruzze, ou de quelque'un de ces lieux sauvages du royaume de Naples, où se cachent les bandits. Les brigands mangèrent deux des moutons des bergers, se bornant à les écorcher, et les faisant rôtir tout entiers. Ils les honorèrent de leur compagnie pendant deux nuits. Ils envoyèrent l'un d'eux à Poli pour y acheter du pain, gardant ses compagnons comme otages, et ils menacèrent de mort tous les bergers s'ils disaient qu'ils les avaient vus avant huit jours. Ces menaces, qui sont habituelles chez ces brigands, et la facilité de les exécuter à l'égard de pauvres bergers,

qui sont toujours dans des endroits ouverts et isolés, expliquent suffisamment le silence ou la connivence de ceux-ci.

» Ces bandits parlèrent très-librement à leurs hôtes, et leur firent part de leurs aventures et de leur manière de vivre. Ils leur montrèrent le cœur d'argent et l'image de la Madonna, que chacun d'eux portait à son cou. « Nous savons », leur dirent-ils, « qu'il est probable que nous mourrons de mort violente; mais, en cas de besoin, nous avons cela » — touchant leurs mousquets — « pour défendre notre vie; et ceci » — baisant l'image de la vierge, — « pour adoucir notre mort ». Ce mélange de férocité et de superstition est un des traits les plus horribles du caractère des brigands d'Italie.

» Il se trouvait dans cette troupe, qui nous inspirait alors un intérêt si immédiat, enfermés, comme nous l'étions, à Poli, un homme du voisinage, un berger que son maître avait traité avec quelque cruauté, et qui dit qu'il croyait qu'il était bien temps qu'il allât voir son ancien maître, pour le remercier de ses bontés. Ce propos fut rapporté à celui-ci, qui eut grand soin de ne jamais sortir de la ville que bien armé, accompagné et bien monté. Cependant les brigands ne lui en firent pas

moins acheter sa sûreté, ou du moins celle de ses troupeaux, qui étaient dans les pâturages sans aucune défense. Ils lui envoyèrent ordre de leur fournir un certain nombre de jaquettes de velours, de chemises, de pantalons, et de redingotes, et de déposer le tout dans un certain endroit à une époque qu'ils fixèrent. Il envoya un messenger à Rome pour s'informer si le gouvernement protégerait ses propriétés, ou les lui garantirait, s'il refusait d'obéir aux brigands, ou s'il devait leur fournir ce qu'ils exigeaient de lui; et la réponse qu'il reçut, fut de nature à le déterminer à obtempérer à la réquisition.

» Le maréchal étant arrivé de Palestrine, d'après le message du gonfalonier de Poli, la garde civique fut enfin mise en activité, et nous étant approchés d'une fenêtre, une scène singulière se présenta à nos yeux. Le maréchal, n'ayant qu'un seul pistolet d'arçon passé dans sa ceinture, tenait conseil avec les principaux habitans de la ville, en se promenant en long et en large; car on croyait assez généralement que les brigands se rassembleraient en plus grand nombre, et chercheraient à entrer dans Poli la nuit suivante. Peu à peu, douze à quatorze jeunes gens les joignirent, armés de

mousquets et de fusils de chasse. C'était la garde civique. Quelques-uns étaient propriétaires de leurs armes ; celles des autres appartenaient au gouvernement, qui les prêtait en pareille occasion. Vers dix heures, ils se rendirent tous sur une petite plate-forme, en avant de la principale porte, sur laquelle les jeunes gens avaient coutume de se rassembler pour tirer au blanc et essayer leur poudre, sans faire attention que cet endroit était précisément en vue du camp des ennemis. Enfin ils partirent pour se mettre à la poursuite des brigands, mais avec peu d'espoir et même sans intention de faire autre chose que de les chasser du voisinage, et peut-être de les alarmer, car plusieurs étaient partis sans poudre et sans balles, et les autres avaient à peine de quoi charger une seconde fois leurs fusils. Peu de temps après leur départ, un parti de près de deux cents hommes, qui était allé sur les montagnes pour rassembler les bestiaux et les faire rentrer dans la ville, arriva en poussant de tels cris de joie et de triomphe, que nous pensâmes d'abord qu'il avait rencontré et mis en déroute un détachement de brigands ; mais nous vîmes bientôt le spectacle fort extraordinaire d'une troupe nombreuse de bœufs,

de vaches et de veaux, ou plutôt de génisses, courant dans la rue, suivis de leurs conducteurs, et accompagnés de toutes les femmes et de tous les enfans de la ville. Vers la nuit, un lieutenant, à la tête d'un détachement très-peu nombreux de soldats de Sa Sainteté, entra dans Poli, par suite d'un message qui avait été envoyé à Tivoli le soir précédent. Ils étaient destinés à renforcer la garde civique, et ils occasionnèrent un mouvement extraordinaire dans la ville. Il paraît que la nécessité de leur fournir le logement et des vivres était une affaire qui ne semblait ni agréable, ni facile à arranger. Leurs uniformes élégans et leur pas mesuré formaient un contraste frappant avec l'air gauche et les vêtemens grossiers de nos anciens amis ; et l'air de supériorité qu'ils prenaient, ne plaisait nullement aux habitans. Enfin les lanternes qu'on avait vues se mouvoir en tous sens dans la rue, au moins deux heures plus tard que de coutume, disparurent l'une après l'autre ; l'attaque à laquelle on s'attendait fut oubliée, et la nuit se passa aussi tranquillement que de coutume.

« Le lendemain de bonne heure, un autre corps d'habitans de la ville, accompagnés de la plupart des soldats, partit pour aller à la re-

cherche des brigands: et dans l'après-midi, ceux qui étaient sortis la veille de la ville, dans le même dessein, y rentrèrent. Ils avaient trouvé le repaire des brigands encore chaud; l'herbe était foulée, et l'on voyait par terre des restes de pain et d'autres alimens, des cartes déchirées, des débris de vêtemens et des ornemens brisés. La peau d'un mouton était suspendue aux branches d'un arbre; en un mot, tout indiquait un départ précipité. On trouva un morceau de viande cuite en la possession d'un berger qui s'occupait à faire des sandales de la peau d'un chevreau. On l'accusa de l'avoir tué pour les brigands; mais il assura qu'il l'avait arraché à la gueule d'un loup qui avait attaqué son troupeau la nuit précédente.

« Pendant deux jours, on ne put savoir avec certitude de quel côté étaient allés les bandits, et nous commençâmes à espérer qu'ils avaient quitté le voisinage. Mais la matinée suivante, quelques femmes ayant rapporté qu'elles avaient entendu siffler dans une vallée profonde à un mille de la ville, sur la route de Palestrine, la garde civique reçut ordre de se mettre à leur poursuite, et un de nous résolut de l'accompagner. Un soldat et un espion marchaient à la tête de cette petite troupe. Dès qu'ils furent sor-

tis de la ville et qu'ils entrèrent dans le bois, le soldat les engagea à marcher à la manière indienne (1). Cette troisième expédition n'eut pas plus de succès que les deux autres; mais le danger, ou du moins la crainte qu'on en avait, suffisait pour montrer le caractère de ceux qui en étaient chargés. En approchant de l'endroit suspect, ils observèrent le silence le plus complet. Une femme qui leur servait de guide, s'arrêta enfin, et ils commencèrent à descendre dans un défilé profond, avec beaucoup de précautions, et non sans difficulté. C'était un endroit romantique, — le lit d'une rivière qui était presque à sec à cette époque de l'année. Un des miliciens, jetant autour de lui un coup d'œil craintif, dit à voix basse : Sur ma foi, c'est un endroit convenable pour des bandits! A défaut de brigands, les paysans qui marchaient péniblement à travers de grosses pierres éparses au fond du défilé, rendaient plus pittoresque encore le caractère naturellement sauvage de cette scène. Là, on remarqua que quelques-uns de ces héros restaient en arrière, au grand mécontentement de ceux qui marchaient les premiers, et qui s'écrièrent : « *Per Dio! quelli ci lasciano!* »

(1) C'est-à-dire, un à un. — Note du trad.

— « De par Dieu, ils nous abandonnent ! » Les côtes du ravin, quand elles n'étaient pas formées par des rochers, étaient couvertes de gands châtaigniers et de broussailles, et le danger de cette situation, en supposant que les brigands fussent cachés au milieu des arbres, porta le soldat à chercher un endroit par où l'on pût regagner les hauteurs. Il le trouva dans un champ planté en maïs, très-escarpé et ne formant qu'une étroite lisière, et il le fit gravir par la troupe, en recommandant de garder le silence et de baisser les mousquets, afin qu'on ne pût les voir au-dessus du taillis. L'espion, qui marchait toujours le premier, s'avança vers le soldat, et lui dit quelques mots à l'oreille. Les autres s'imaginèrent qu'il avait vu les brigands, et l'un d'eux s'écria : « *Per Cristo, eccoli qui!* » — « De par le Christ, les voici ! » et la troupe s'arrêta.

« On entra enfin dans le bois, mais on n'y trouva personne; et l'on continua de marcher avec les mêmes précautions. L'espion, qui s'était écarté pour examiner un étroit sentier, fut sur le point d'être tué d'un coup de fusil que tira un homme de la troupe qui avait entendu du bruit dans les broussailles. De la fumée qu'on aperçut de loin, donna d'abord quelque alarme,

mais elle n'était occasionnée que par du chaume qu'un paysan brûlait. Enfin ils arrivèrent sur le haut d'une montagne entre Poli et Capranica, et ils résolurent d'y attendre une seconde division d'habitans de la ville, qui étaient partis par un autre chemin. Ceux-ci arrivèrent enfin, mais aucune des deux troupes ne se souciait d'approcher de l'autre, et elles ne se joignirent qu'après qu'on eut reconnu un certain habit rouge. Elles retournèrent alors à Poli par le chemin le plus court. Tandis que la première division attendait la seconde sous les arbres, on avait posté des sentinelles tout autour à deux cents pas de distance, et les autres s'amuserent à chercher des nids d'écureuils, et à raconter leurs aventures réciproques, d'où il parut que plusieurs d'entre eux avaient été mis en prison pour tentative d'assassinat, et s'en étaient échappés. Un d'eux entre autres, qui semblait une espèce d'Arlequin, avait éludé plus d'une fois les poursuites des sbires. Dans une certaine occasion, il s'était sauvé en sautant par une fenêtre très-élevée; et pour prouver qu'il n'avait rien perdu de son agilité, il monta sur un grand châtaignier et se laissa glisser de l'extrémité de la plus haute branche jusqu'à terre.

« Peu de temps après le retour de la garde ci-

vique, nous apprîmes que les brigands étaient allés d'un côté opposé. Ils s'étaient rendus sur les hauteurs de san Gregorio où ils avaient pris une quantité considérable de pain et de vin. Nous sortîmes donc de la ville pour faire une courte promenade hors des murailles. Les champs voisins étaient plus peuplés que de coutume, car on avait retiré des montagnes des troupeaux de moutons et quelques bêtes à corne, pour les mettre en sûreté tous les soirs en les faisant rentrer dans la ville. Nous remarquâmes que le jeune homme qui allait tous les jours couper du bois pour le boulanger, avait soin de garnir d'étoupes le battant de la sonnette attachée au cou de son âne, pour que le bruit n'en annonçât pas sa présence. Les fermiers qui avaient besoin d'aller aux endroits destinés à battre le grain, ne s'y rendaient jamais que bien montés et avec deux ou trois compagnons. En rentrant à Poli, nous apprîmes qu'un chirurgien et deux ou trois autres individus, avaient été faits prisonniers par les brigands, qui les avaient emmenés sur les montagnes pour en tirer une rançon, c'étaient des habitans de Castel Madama, petite ville voisine de Tivoli, qui doit son nom à Marguerite d'Autriche, fille de Charles V. Cette nouvelle

augmenta naturellement la consternation des habitans de Poli, qui résolurent de faire tous leurs efforts pour rassembler et armer tous les jeunes gens de la ville. Pendant la nuit on y vit rentrer un petit détachement qui était allé rejoindre les habitans de Casapa, pour tâcher de chasser les bandits de san Gregorio, où l'on avait sonné le tocsin après la prise du chirurgien de Castel de Madama et de ses compagnons. Ils avaient été renvoyés, sans qu'on eût fait aucune tentative à ce sujet, attendu qu'on craignait, en prenant des mesures décidées contre les brigands, avant que la rançon eût été payée, de mettre en danger la vie des prisonniers ».

Le 18 août, jour de Saint Agapet, était la fête patronale de Palestrine, ville située à peu de distance de Poli, et il s'y tenait une foire. Environ deux cent cinquante personnes se hasardèrent à s'y rendre. « Une première troupe précéda la seconde d'environ une demi-heure, et toutes deux partirent avant le jour. Quand le soleil se leva, la dernière troupe prit l'alarme en voyant de loin, à travers les arbres, un certain nombre de personnes qu'elle prit pour des brigands; et elle songeait déjà à retourner sur ses pas, mais la vue des bonnets blancs des femmes dissipa toute crainte, en prouvant que ceux qui étaient

en avant, étaient aussi des habitans de Poli. Les deux troupes finirent par se joindre, et elles ne rencontrèrent plus rien qui pût les épouvanter. Peu de temps après leur départ de Poli, on y avait appris que les brigands avaient remis en liberté ceux de leurs prisonniers qui étaient trop pauvres pour qu'ils pussent espérer en extorquer une rançon. Vers midi, le bruit courut qu'un de ces prisonniers avait été cruellement massacré. Aux approches de la nuit, comme on avait appris à Tivoli que le chirurgien, le dernier prisonnier des bandits, était en sûreté, on reçut à Poli l'ordre de mettre sur pied toutes les forces qu'on pourrait rassembler, pour garder le défilé de Guadagnola, toutes les autres avenues par où les brigands pouvaient s'échapper étant regardées comme suffisamment défendues. Cet ordre arriva vers le coucher du soleil. La plupart des hommes étaient allés à Palestrine, et l'on rassembla dans la rue les enfans et les vieillards pour choisir parmi eux ceux qu'on pourrait faire partir. Leurs femmes, leurs filles et leurs mères, sortirent de chez elles, chacune avec sa lanterne, pour demander qu'on laissât son mari, son père ou son fils pour garder sa maison, dans le cas où les brigands, profitant de l'absence des hommes,

viendraient attaquer la ville. Les familles qui avaient des armes, refusèrent de les prêter à ceux qui devaient composer la garde, et comme il paraissait que la nuit se passerait en altercations, les magistrats et l'officier qui avait apporté l'ordre et qui était encore dans la ville, résolurent d'entrer de force dans les maisons, pour y prendre les armes qui pourraient s'y trouver. Ils entrèrent donc dans quelques maisons; mais ce fut une nouvelle perte de temps. Les fusils avaient été si bien cachés qu'on ne put espérer de trouver de quoi armer la garde. Enfin, on résolut d'attendre jusqu'au lendemain matin le retour des hommes qui étaient à Palestrine. Pendant tout ce temps la scène qui se passait dans la rue, où se traitent toutes les affaires publiques, était non-seulement nouvelle pour nous, mais extrêmement curieuse en elle-même. Les hommes armés et ceux qui n'avaient pas d'armes, les gens de bonne volonté et ceux qui cédaient à la contrainte, tous parlaient en même temps. Les femmes allaient et venaient, tenant un enfant d'une main et une lanterne de l'autre; tantôt fomentant les querelles, tantôt cherchant à les apaiser. Ceux qui revenaient de Palestrine, arrivaient les uns après les autres, rap-

portant de la foire des noix et d'autres objets qu'ils y avaient achetés, et ayant la tête un peu échauffée par le vin. Toute cette foule, mêlée confusément, parlait du danger qu'on courait d'être attaqué cette nuit même par les brigands, et des mesures à prendre le lendemain pour s'en garantir, sans songer un instant que, pendant qu'on discutait ainsi, les bandits pouvaient s'échapper de tel côté qu'il leur plairait. Ainsi se passa la soirée du 18, et il ne régna pas beaucoup plus d'ordre dans la matinée du 19. A la vérité, les fumées du vin s'étaient dissipées; les hommes, pour cette fois, prenaient la chose au sérieux; ils trouvèrent des armes, et partirent en plus grand nombre que nous ne les avions encore vus rassemblés; mais les femmes restèrent dans la rue, formant différents groupes, se lamentant, et croyant qu'il existait alors un véritable danger. Elles auraient pu s'épargner toutes ces peines: pendant plus de douze heures, le principal défilé des montagnes était resté sans être gardé. La moitié de ce temps aurait plus que suffi aux bandits, avec leur activité habituelle, pour s'échapper à une distance où ils n'auraient plus à craindre d'être poursuivis. »

Las de vivre enfermés dans une ville qui

n'avait qu'une population de douze cents âmes, et qui était dans un état continuel d'alarme, mistress Graham et ses deux compagnons partirent de Poli avec une escorte, le 21 août, pour se rendre à Tivoli. Chemin faisant, ils passèrent devant les ruines de la *villa* de l'empereur Adrien, dans les ruines de laquelle les brigands avaient passé la nuit précédente, et où ils étaient alors encore cachés. Ils durent les voir passer, mais comme ils n'avaient pas un aussi grand nombre de mousquets que l'escorte, ils ne voulurent pas risquer une attaque. Ils arrivèrent en sûreté à Tivoli, où ils virent qu'il régnait encore plus de consternation que dans la petite ville qu'ils venaient de quitter. Leur escorte se joignit sur-le-champ aux habitans de Tivoli pour poursuivre les bandits qu'on voyait traverser les montagnes derrière la ville.

« Tant que nous restâmes à Tivoli, chaque jour nous procura de nouveaux détails sur la marche des brigands. On s'assura que le nombre en montait à environ cent quarante, divisés par compagnies d'une vingtaine d'hommes chacune, afin de pourvoir plus facilement à leur subsistance. Leur quartier-général paraissait être à Rio-Freddo, et dans les bois de Subiaco. Leurs espions et ceux qui leur ap-

portaient des vivres étaient généreusement payés, et il était fort rare qu'on obtînt des informations sur leurs mouvemens. Cependant, un jour qu'ils s'étaient emparés d'un laboureur de Rio-Freddo, ils le renvoyèrent chez lui, après l'avoir bien battu, pour qu'il allât chercher quelques dollars, qui seraient le prix de sa sécurité future. Chemin faisant, il rencontra un détachement de Subiaco, qui était à la recherche des brigands, et il raconta ce qui venait de lui arriver. Le commandant lui dit d'aller chercher son argent, de le porter à l'endroit qui lui avait été indiqué, et s'il y trouvait les brigands, de faire une marque à un certain arbre. Pendant ce temps, les chasseurs de bandits entourèrent leur repaire, et attendirent avec patience que le laboureur leur eût porté son argent et eût fait la marque convenue, car ils savaient que si les brigands le soupçonnaient seulement de les avoir dénoncés, ils le tueraient infailliblement. Dès qu'ils le surent en sûreté, ils resserrèrent le cercle qu'ils formaient autour des brigands, qui étaient au nombre de sept, et firent feu sur eux. Ils en tuèrent deux sur la place, et les cinq autres, dont un fut trouvé mort de ses blessures le lendemain à peu de distance,

s'échappèrent en jetant leurs armes, et se cachèrent dans le petit bois d'Arcinuzzo, entre Rio-Freddo et Subiaco.

« Tous les soirs la cloche de l'église épiscopale de Tivoli sonnait pour annoncer qu'il était temps de placer les gardes aux différens ponts conduisant à cette ville; car le peuple s'attendait toutes les nuits à y voir entrer les brigands, pour se procurer des vivres, les bergers osant à peine leur en fournir depuis que deux ou trois d'entre eux avaient été mis en prison pour cette cause. La nuit du 21 au 22, sept brigands avaient été à San-Vetturino, armés principalement de gourdins, et y avaient enlevé presque tout le pain qui était dans la ville, mais ils n'y avaient fait aucun prisonnier, parce que, dans le fait, aucun des habitans n'était assez riche pour payer une bonne rançon. Mais la bande la plus intrépide resta dans les environs de Tivoli, où il se trouvait un bon nombre de riches propriétaires de qui l'on pouvait espérer un butin considérable (1).

(1) Après notre retour à Rome, nous apprîmes que la même bande s'était emparée de l'archi-prêtre de Vicovaro, dont le neveu, ayant fait quelque résistance, fut tué sur la place. La rançon exigée pour le prêtre et un de ses amis était si exorbitante, qu'il fut impossible de se la procurer, et les bandits

On trouva, à la porte de San-Gregorio, le corps d'un homme assassiné, percé de vingt coups de couteau. Les brigands, enhardis par le succès, parurent déterminés à serrer de plus près toutes les villes des montagnes. Aucun des principaux habitans n'osa sortir des murailles, et les ouvriers eux-mêmes étaient dépouillés de leurs habits de fêtes et de leurs petites épargnes. »

Voyant que telle était la situation épouvantable du pays, Mistress Graham et ses compagnons abrégèrent leur *villeggiatura* (1), et quittant le paysage admirable de Tivoli, sa cascade, ses grottes, ses bois, ses rochers, ses villas et ses anciens temples, ils retournèrent à Rome au commencement de décembre.

Pendant son court séjour à Tivoli, Mistress envoyèrent à leurs familles les oreilles de leurs prisonniers et ensuite quelques-uns de leurs doigts. Enfin, las d'attendre, et irrités peut-être par les plaintes des deux captifs, ils les assassinèrent. Il y a parmi ces brigands une sorte de gaieté féroce, qui est peut-être plus révoltante que leur cruauté. Ils dépouillèrent le prêtre du costume et du chapeau de sa profession deux ou trois jours avant de le massacrer; un d'eux mit les vêtemens sacerdotaux, et le força de porter en place son habit et son chapeau à haute forme. »

(1) Excursion, séjour à la campagne. — Note du trad.

Graham fit la connaissance du signor Cherubini, le chirurgien de Castel Madama, qui avait été prisonnier des brigands, comme elle l'avait entendu dire à Poli. C'était un homme d'une véracité inattaquable, et qui jouissait d'une haute réputation, non-seulement comme habile chirurgien, mais comme honnête homme. Il lui raconta tous les détails de sa captivité et de sa délivrance, et lui permit de les écrire; elle eut même ensuite la bonne fortune d'obtenir communication du récit circonstancié qu'il en avait fait par écrit à un de ses amis, récit d'un vif intérêt et vraiment caractéristique.

Un guide nommé Bartolomeo Marasca, bien connu du signor Cherubini, alla l'inviter le 17 août de bonne heure dans la matinée, à se rendre à Tivoli pour voir une religieuse et un habitant de cette ville qui étaient malades. Ils partirent ensemble à cheval, le guide étant armé d'un fusil.

« Nous avions à peine passé la seconde arche des anciens aqueducs », écrit le pauvre chirurgien, « que deux hommes armés sortirent tout à coup du bois, et nous bouchèrent le chemin. Menaçant de leurs fusils le guide, qui marchait un peu en avance de moi, ils lui ordonnèrent

de mettre pied à terre. Pendant ce temps deux autres brigands sortirent encore du bois derrière moi, de manière à nous placer entre eux et leurs compagnons. Le guide et moi nous étions descendus de cheval à la première sommation. Les deux hommes qui étaient derrière moi, m'ordonnèrent de retourner sur mes pas, et de marcher devant eux, mais ils prirent le chemin, non de Castel-Madama, mais de San-Gregorio. La première question que me firent les brigands fut pour me demander si j'étais le prince de Castel-Madama, voulant dire sans doute le vice-prince, qui avait passé sur la même route un peu avant moi. Je répondis que je n'étais pas le prince de Castel-Madama, que je n'étais qu'un pauvre chirurgien, et pour les en convaincre, je leur montrai mon étui à lancettes, et ma trousse d'instrumens de chirurgie; mais ce fut inutilement. Pendant notre marche vers San-Gregorio, je remarquai que le nombre des brigands s'était augmenté; ils étaient alors treize. Un d'eux me prit ma montre; un autre mon étui à lancettes. Au commencement de notre marche, nous rencontrâmes, à peu de distance les uns des autres, quatre jeunes gens de San-Gregorio, et un vieillard. Ils furent tous obligés de partager

ma captivité. Peu de temps après, ils trouvèrent sur la route un autre homme et une vieille femme à qui ils prirent ses boucles d'oreille, et ils leur permirent ensuite de continuer leur chemin. Ils lâchèrent dans les prairies voisines du dernier aqueduc ruiné les chevaux que Marasca et moi nous avions montés, et après avoir passé un ravin, nous commençâmes à gravir la partie la plus escarpée de la montagne avec une telle rapidité, que la fatigue et l'alarme me faisaient palpiter au point de me faire craindre à chaque instant de me rompre un vaisseau sanguin. Enfin, nous arrivâmes au haut de la montagne, où l'on nous permit de nous reposer, et nous nous assîmes sur l'herbe. Cependant Marasca causait avec les brigands, paraissait bien informé de leur nombre, et leur disait bien des choses auxquelles la situation de mon esprit ne me permettait pas de donner une attention soutenue; mais le voyant en apparence si intime avec eux, je ne pus m'empêcher de le soupçonner de m'avoir trahi. »

Le chef des brigands se tournant vers le pauvre chirurgien, lui jeta son étui à lancettes, et lui dit qu'il songerait à sa rançon. Son prisonnier lui représenta sa pauvreté en versant des larmes; ce qui n'empêcha pas qu'elle ne

fût fixée à la somme énorme de deux mille dollars. On lui donna papier, plume et encre, et il fut obligé d'écrire pour demander cette somme, ce qu'il fit avec toutes les instances que peuvent inspirer la présence de treize assassins, et la crainte de la mort. Il fallait alors se procurer un messenger pour porter cette lettre, ce qui fut bientôt fait. Les brigands s'emparèrent d'un paysan qui labourait un champ sur la côte de la montagne, et d'un habitant de Castel-Madama, qui traversait la plaine, et ils les chargèrent de porter à Tivoli la lettre du chirurgien.

Les brigands ne restèrent que trois heures dans l'endroit où ils s'étaient arrêtés. L'apparition d'une troupe armée dans la plaine voisine les décida à s'en éloigner. Ils se retirèrent dans la partie la plus épaisse d'un bois qui couvrait une montagne encore plus élevée. « Après une marche longue et pénible, le chef des brigands, se trouvant en lieu de sûreté, fit faire halte, pour y attendre le retour des messagers. Comme ils tardaient à arriver, le chef s'approcha de moi, et me dit avec colère qu'il pourrait bien m'en arriver autant qu'à un certain habitant de Velletri que ses gens avaient enlevé dans sa propre maison, où ils étaient

entrés sous un déguisement, et qu'ils avaient emmené dans les bois. Sa rançon se faisant trop attendre, ils l'avaient tué; et quand elle était arrivée, le messenger n'avait trouvé que son corps inanimé. Cette histoire me jeta dans de cruelles alarmes, et je la regardai comme l'annonce d'une mort prochaine. »

Le chirurgien épouvanté, qui certainement n'affecte pas dans sa relation le courage dont il n'était pas doué, dit alors aux brigands qu'il pouvoit écrire une autre lettre à Castel-Madama, pour donner ordre de vendre tout ce qu'il possédait, et d'en envoyer le prix sur-le-champ. Cette proposition plut aux bandits. La lettre fut écrite, et un des prisonniers de San-Gregorio fut chargé de la porter.

» Lorsqu'il fut parti, je vis mon compagnon, le guide Marasca, se promener d'un air insouciant au milieu des brigands, examinant leurs armes, faisant des gestes courroucés, mais ne parlant pas. Un moment après, il vint s'asseoir près de moi. Le chef, armé d'un gourdin, s'approcha alors de lui, et lui en porta un coup derrière la tête, précisément à l'endroit où elle se joint au cou. Il ne fut pas tué, et s'étant relevé sur-le-champ, il s'écria d'un ton lamentable: « J'ai une femme et des enfans; pour

l'amour de Dieu, laissez-moi la vie ! » en parlant ainsi, il se défendit avec les mains aussi bien qu'il le put. D'autres brigands coururent à lui ; il s'ensuivit une lutte, et ils roulèrent ensemble le long de la montagne. Je fermai les yeux, et ma tête tomba sur ma poitrine. J'entendis un ou deux cris, mais je semblais avoir perdu toute sensation. Au bout de quelques minutes, les brigands revinrent, et je vis le chef des brigands remettre dans sa gaine son poignard encore ensanglanté. Se tournant alors vers moi, il m'annonça la mort de Marasca, ainsi qu'il suit : « Ne craignez rien. Nous avons tué cet homme parce que c'était un sbire, mais des gens comme vous ne sont pas des sbires. Il examinait nos armes, il semblait porté à murmurer, et si des forces avaient été envoyées contre nous, il aurait pu être dangereux ». Ce fut ainsi qu'ils assassinèrent Marasca. Le chef voyant que ma rançon n'arrivait pas de Tivoli, et craignant qu'on n'envoyât des troupes, semblait ne savoir que faire, et il dit à ses compagnons : « Que ferons-nous de nos prisonniers ? il faut les tuer ou les renvoyer ». Cependant ils ne prirent aucun parti, et il vint s'asseoir près de moi. Me souvenant que j'avais sur moi quelque peu d'argent, environ trente pauls (quinze

shillings), je les lui présentai pour gagner sa bienveillance. Il prit cette offre en bonne part, et me dit qu'il garderait cet argent pour payer les messagers. »

Il commençait alors à pleuvoir, il était quatre heures après midi, et les messagers n'arrivaient pas. Enfin on entendit des voix sur les montagnes. Les brigands craignirent que ce ne fussent des soldats au lieu des messagers ; cependant ils finirent par s'écrier : « Venez ici ! » il y eut un moment de silence et d'inquiétude, mais personne ne vint.

« Au bout de quelques instans, nous entendîmes encore une voix sur la gauche au-dessus de nous, et nous dîmes : « ce sont sûrement les messagers ». Cependant les brigands ne voulurent pas s'y fier, et ils nous forcèrent de monter encore plus haut sur la montagne, jusqu'à un endroit qui était de niveau avec celui d'où la voix était partie. Quand nous y fûmes arrivés, ils préparèrent leurs mousquets, firent placer leurs prisonniers derrière eux, et s'étant ainsi disposés à se défendre, ils crièrent : « Avancez ici ! » Presque au même instant, nous aperçûmes deux hommes à travers les arbres. L'un était le paysan de Castel-Madama, qui avait été envoyé le matin à Tivoli pour porter une lettre

au signor Célestini ; l'autre était son compagnon, le laboureur de San-Gregorio. Dès qu'on les eut reconnus, on leur ordonna de se jeter la face contre terre, et on leur demanda s'ils étaient seuls. L'homme de Castel-Madama répondit : « Ce serait ma foi une belle chose si, quand je suis presque mort de fatigue après avoir monté jusqu'ici en portant cinq cents *scudi*, j'étais obligé de me jeter la face contre terre ! Voilà votre argent ; c'est tout ce qu'on a pu se procurer dans la ville ». Le chef prit l'argent, et nous ordonna de nous remettre en marche. Quand nous fûmes arrivés dans un endroit qui lui parut convenable, il s'arrêta et demanda s'il y avait quelques lettres pour moi. Le paysan répondit qu'il y en avait deux. Le chef me les donna, en me disant de les lui lire, et apprenant que la somme envoyée était de cinq cents couronnes, il la compta, et trouvant le compte juste, il dit au paysan qu'il était satisfait de sa ponctualité, lui donna quelque argent pour le récompenser, et fit aussi un petit présent à son compagnon. »

Les brigands rendirent alors la liberté aux pauvres paysans de San-Grégorio. « Je me trouvai donc », dit le chirurgien, « seul prisonnier avec le paysan de Castel Madama, et l'on

nous fit faire une nouvelle marche sur les montagnes. Je demandai au chef pourquoi il me gardait encore captif, puisqu'il avait reçu une somme si considérable pour prix de ma liberté. Il me répondit qu'il fallait attendre le retour du messenger qui était allé porter ma seconde lettre à Castel Madama. Je continuai à le presser de me laisser partir avant la nuit, qui commençait à s'approcher, lui disant qu'on n'avait peut-être pu se procurer aucun argent à Castel Madama, et que si je devais rester toute la nuit exposé à l'air froid des montagnes, autant vaudrait me tuer tout d'un coup. Le chef m'interrompit en me conseillant de ne pas parler ainsi, attendu que tuer un homme n'était pour eux qu'une bagatelle. Un autre brigand qui me donna le bras pendant cette marche, me tint le même langage. Enfin, nous arrivâmes sur le sommet d'une montagne où il y avait quelques mares d'eau de pluie. Ils me donnèrent alors un morceau de pain dur et noir, et me dirent de boire de cette eau. J'en bus trois gorgées, mais il me fut impossible de manger le pain. »

Ayant continué à marcher sur les montagnes jusqu'à minuit, ils rencontrèrent un berger conduisant un âne. Ils firent monter sur l'âne

le chirurgien épuisé de fatigue, et le berger les conduisit à sa hutte, près de laquelle était une aire à battre le grain, et, ce qui valait mieux pour les brigands, une bergerie, où ils prirent un mouton qu'ils tuèrent, écorchèrent et firent rôtir sur-le-champ. Il était même mangé avant que le chirurgien qui s'était endormi près du feu se fût éveillé. Mais le chef lui en avait réservé quelques tranches, qu'il fit rôtir en se servant de la baguette de son fusil, au lieu de broche, et qu'il lui donna en lui disant qu'il était fâché de n'avoir pas de sel à y ajouter. A l'exception du chef, et d'une couple de sentinelles, les autres bandits, gorgés de mouton et de pain noir, étaient alors endormis, étendus par terre.

« J'eus peine à avaler quelques bouchées », dit le chirurgien ; « mais je bus un peu de vin, car on en avait trouvé un petit baril dans l'aire. Ce fut la seule fois que je vis quelqu'un des brigands boire autre chose que de l'eau. Le chef me dit que lorsqu'ils recevaient du vin, ils craignaient toujours qu'on n'y eût mêlé quelque drogue malfaisante. Ils en faisaient donc boire une bonne dose à celui qui l'apportait, et si au bout de quelques heures, ils ne voyaient en lui aucun symptôme fâcheux, ils en buvaient sans appréhension. »

De la hutte du berger, les brigands se rendirent dans le parc aux moutons, où ils prirent quelques morceaux de viande bouillie, une redingote et quelques fromages. Pendant ce temps, le chef obligea le pauvre chirurgien à écrire une seconde lettre à Castel Madama, pour annoncer à ses amis que s'ils n'envoyaient pas le lendemain huit cents couronnes, les brigands le tueraient; et que s'il manquait la moindre chose à cette somme, ils l'emmèneraient dans les bois de Fajola.

« Je chargeai le paysan qui devait être porteur de cette lettre de dire à mes amis que, s'ils ne trouvaient pas à vendre mes effets à Castel Madama, ils les fissent transporter à Tivoli, et qu'ils les donnassent pour tel prix qu'ils en pourraient obtenir. Le chef des brigands demanda en outre qu'on lui envoyât quelques chemises. Un des bandits proposa, je ne sais pourquoi, de me couper une oreille, et de la joindre à la lettre. Heureusement pour moi, le chef n'approuva point cette honnête proposition, et elle n'eut aucune suite. Le chef voulait que le paysan partît sur-le-champ, mais celui-ci, avec son sang-froid ordinaire, répondit qu'il ne lui était pas possible de descendre cette montagne escarpée pendant la nuit. Alors le chef lui

dit qu'il pouvait rester dans la bergerie jusqu'au point du jour; « mais faites bien attention », lui dit-il, « que si vous n'êtes pas de retour ici demain à vingt heures (1) avec les huit cents couronnes, vous pourrez aller à vos affaires, mais nous jeterons Cherubini dans quelque précipice ». Le paysan essaya de lui persuader qu'il serait peut-être impossible de rassembler tant d'argent dans une petite ville en si peu de temps, et demanda qu'on lui en donnât davantage. Le chef lui répondit qu'ils n'avaient pas de temps à perdre, et que s'il n'était pas de retour à vingt-quatre heures, ils tueraient Cherubini. »

Les brigands se remirent en marche. La route qu'ils suivaient alors était beaucoup meilleure, car, au lieu d'épaisses broussailles, ils étaient dans une forêt de grands et beaux arbres, où ils ne trouvaient guère d'autre obstacle qu'un arbre renversé çà et là. Mais le chirurgien était épuisé de fatigue, et les menaces d'une mort violente retentissaient encore à son oreille, et l'épouvantaient.

« Je me recommandai donc à Dieu », dit-il,

(1) Il faut se rappeler que les Italiens distribuent le jour en vingt-quatre heures, et que la première se compte toujours une heure après le coucher du soleil.

« et je le priai d'avoir pitié de ma situation déplorable. Un des brigands, homme de grande taille, qui figurait parmi eux comme une sorte de chef en second, s'approcha de moi, me donna le bras pour m'aider à marcher, et me dit : « Cherubini, à présent que vous ne pouvez plus le dire à l'homme de Castel Madama », — que nous avons laissé dans la bergerie, attendant le jour, — « je vous assure que demain, dès qu'il sera de retour, vous serez libre de retourner chez vous, quelle que soit la somme qu'il apporte. Tranquillisez-vous donc, et ne vous déssolez pas ». L'assurance que me donna ce bandit fut pour moi une telle consolation, qu'il me parut en ce moment un ange descendu du ciel, et presque sans savoir ce que je faisais, je lui baisai la main, et le remerciai vivement de sa bonté inattendue. »

Les brigands entrèrent dans un grand buisson pour y passer la nuit. On étendit par terre quelques peaux de mouton pour le docteur, et le chef lui enveloppa les jambes dans sa propre redingote. Deux hommes restèrent debout pour faire sentinelle.

« Je ne sais, » continue le signor Cherubini, « combien de temps nous avons dormi, quand une des sentinelles vint avertir que le jour com-

mençait à paraître. « Revenez quand il fera grand jour », dit le chef, et tout resta tranquille. Je tournai la tête de manière à ne pas voir les brigands, et je sommeillai un peu. Je fus éveillé par le cri de quelque oiseau. Je ne suis pas superstitieux, mais j'avais entendu dire que le cri du hibou était un présage de malheur, et dans la situation où se trouvait mon esprit, la moindre chose faisait plus d'impression sur moi que de coutume. Je tressaillis, et je demandai quel oiseau c'était. « Un faucon », me répondit-on. « Dieu en soit loué ! » m'écriai-je, et je me recouchai. Parmi mes souffrances je ne dois pas oublier le bourdonnement et les piqûres des cousins qui s'attachaient à mon visage et à mon cou. Mais après la mort du pauvre Marasca, je n'osais pas même lever la main pour les chasser, de peur qu'on ne prît ce mouvement pour un signe d'impatience. »

Peu de temps après, ils se levèrent tous, et après une heure de marche, ils s'arrêtèrent au milieu d'épaisses broussailles pour déjeuner, après quoi ils se couchèrent encore pour dormir comme auparavant, à l'exception d'un bandit amateur de littérature, qui s'amusa à lire le roman du chevalier Merchino. Au bout d'une heure, ils s'éveillèrent, et se rendirent

l'un après l'autre en un endroit plus élevé, laissant une sentinelle pour garder Cherubini.

« Une heure après », dit le chirurgien, « le plus jeune des brigands vint relever la sentinelle, qui alla rejoindre les autres. Quand je vis cela et que je m'aperçus qu'ils tenaient une espèce de conseil de guerre, je craignis qu'ils n'eussent pris quelque nouvelle résolution contre ma vie, et que cette nouvelle sentinelle ne fût venue pour mettre à exécution leur cruelle sentence. Mais elle ne tarda pas à me dire : « Soyez tranquille ; vous serez chez vous la nuit prochaine ». Cela me donna quelque consolation ; mais comme je ne pouvais me fier entièrement à eux, j'avais encore une frayeur secrète, que je m'efforçais pourtant de cacher. Bientôt après, on nous appela pour joindre les autres, étant alors sur la montagne appelée Colle-Picione, à peu de distance de l'ancien sanctuaire de Mentorella. Nous y passâmes le reste du jour, et nous ne nous en écartâmes qu'une seule fois, à l'approche d'un troupeau de chèvres, pour ne pas être vus par ceux qui les conduisaient, mais nous y revînmes bientôt. Alors le chef en second, qui me dit qu'il était de Sonino, et l'un des cinq qui avaient été traiter avec le président de Frosinone, com-

mença à me parler de leur situation politique. Il me dit que le gouvernement ne réussirait jamais à les réduire par la force; qu'ils n'étaient pas une forteresse dont on pouvait abattre les murs à coups de canon; qu'ils étaient plutôt des oiseaux voltigeant autour de la cime des rochers les plus escarpés, sans avoir aucune demeure fixe; que si, par quelque malheur, sept d'entre eux venaient à périr, ils étaient sûrs de trouver dix recrues pour les remplacer; car il ne manquait jamais de criminels qui étaient charmés de trouver un refuge parmi eux; que le nombre de leur compagnie montait actuellement à cent trente, et qu'ils avaient quelque idée d'entreprendre un exploit audacieux, peut-être de menacer Rome même. Il finit par dire que le seul moyen de mettre fin à leurs déprédations était de leur accorder une amnistie générale, sans réserve ni exception, afin qu'ils pussent tous retourner chez eux sans crainte de trahison; que, sans cela, ils ne se fieraient à personne; que c'était pour cette raison qu'ils n'avaient rien conclu avec le prélat envoyé à Frosinone pour traiter avec eux; enfin que leur compagnie était déterminée à ne se fier qu'à un pardon prononcé par la bouche du pape lui-même. Un des brigands

me pria de tâcher d'obtenir du gouvernement la liberté de sa femme, Mariuccia Carcapola, di Pisterno, qui était alors dans la prison de St-Michel à Rome. Un autre me dit: « Prenez patience, signor Cherubini; nous avons fait une méprise en vous arrêtant. Nous avons dessein de nous emparer du prince, qui, d'après les informations que nous avons reçues, devait passer sur cette route à la même heure ». Dans le fait, il devait y passer; et le signor Filippo Gazoni, son agent, ou, comme on l'appelle communément, le vice-prince, y avait passé quelques instans avant moi. Heureusement pour lui, les brigands ne le reconnurent point, parce qu'il voyageait sans apparat, n'étant accompagné que d'un jeune homme sans armes, qui conduisait son cheval. Les bandits se mordirent les doigts de rage quand ils apprirent qu'ils l'avaient laissé échapper, et ils dirent qu'ils ne lui auraient pas rendu la liberté à moins de trois mille couronnes. Le brigand qui me parla ainsi, portait à son cou l'image de la Madonna delle Carmine, et il me dit: « Souffrez avec patience pour l'amour de Dieu! »

« Le chef des brigands s'approcha ensuite de moi, se plaignit d'une indisposition, et me dit.

de lui faire une ordonnance, que je rédigeai par écrit. Celui qui m'avait pris ma montre, me dit qu'elle n'allait pas, et me la montra. Je vis qu'il en avait cassé le verre et l'aiguille des minutes. Il m'offrit de me la vendre, si j'avais de l'argent. Je la lui rendis sans lui répondre, en levant les épaules. Cependant le jour touchait à sa fin, et le chef, tirant sa montre, dit qu'il était vingt heures. Il appela le berger, et lui dit de retourner à la bergerie que nous avions quittée la nuit précédente, pour voir si le paysan de Castel-Madama y était arrivé avec une réponse à ma lettre. Dans ce cas, il devait le conduire à l'endroit où nous étions, sinon il lui ordonna de l'attendre trois heures; et au bout de ce temps, de revenir seul s'il n'était pas de retour. Le berger obéit, et après une heure et demie, il revint avec le paysan et un autre berger qui avait été envoyé avec ce dernier. Ils apportaient deux sacs d'argent cachetés, dans lesquels ils dirent qu'il se trouvait six cents couronnes; quelques chemises, comme le chef l'avait demandé, et des vivres et du vin pour moi. Je ne pus prendre qu'une poire et un peu de vin; les brigands profitèrent du reste. Ils prirent l'argent sans le compter, donnèrent aux messagers quelques pièces de monnaie, et

me permirent de partir. Ce fut ainsi que j'en fus délivré, et je les quittai après les avoir remerciés de leurs *civilités*, et de la *bonté* qu'ils avaient eue de me laisser la vie. Pendant notre retour, les deux hommes de Castel-Madama m'informèrent que le prisonnier de San-Gregorio qui y avait été envoyé la veille avec ma première lettre et qu'on n'avait pas revu, y avait réellement été, et était retourné le même jour au lieu qui lui avait été indiqué avec la somme de cent trente-sept couronnes. Mais les brigands n'ayant pas songé à envoyer quelqu'un à l'endroit convenu, et dont nous étions assez loin, il avait reporté l'argent à Castel-Madama, après avoir attendu jusqu'à la nuit, et y avait répandu la nouvelle de l'assassinat du facteur, ce qui alarma tous mes concitoyens, qui commencèrent à craindre pour ma vie. Les six cents dernières couronnes avaient été fournies moitié par Tivoli, moitié par Castel-Madama. Je me rendis dans cette dernière ville, où l'on m'attendait avec inquiétude; et à un mille de distance, je rencontrai un grand nombre d'habitans de tous les rangs, qui en étaient sortis pour venir à ma rencontre. J'y arrivai un peu avant la nuit, au milieu des félicitations universelles, et d'acclamations comme on n'en avait jamais

entendu, ce qui offrait un spectacle touchant. A Peine étais-je entré dans la ville, que l'archiprêtre Giustini fit sonner les cloches afin d'appeler le peuple à l'église paroissiale. Au premier son, presque toute la ville s'y rendit avec moi pour rendre de solennelles et ferventes actions de grâces de ma délivrance à Dieu tout miséricordieux, et à Saint-Michel-Archange, notre protecteur. L'archiprêtre avait de même fait sonner les cloches quand il avait appris ma captivité et quand il m'avait envoyé les six cents couronnes. Il avait, en ces deux occasions, rassemblé sa congrégation pour supplier le seigneur d'avoir pour moi cette merci qu'il daigna ensuite m'accorder. Je ne puis terminer ma relation sans dire que ce temps d'infortune sera toujours présent à ma mémoire. Je me souviendrai toujours que Dieu eut alors pour moi la bonté d'un père ; car au moment où sa main semblait s'appesantir sur moi, il disposa les habitans de Castel-Madama et de Tivoli, même les plus pauvres, à m'aider de tout l'argent dont ils pouvaient disposer, en si peu de temps, et avec tant de générosité, et même à vendre leurs effets pour m'en procurer. Jamais je n'oublierai ce que je dois à ces braves gens, et surtout aux signors Cartoni et Celestini,

Romains, qui ont montré tant de zèle et de bonté pour me servir. Maintenant je prie Dieu de me préserver de toutes les suites fâcheuses qui résultent communément de pareilles infortunes. »

Telle est la relation du signor Cherubini. Elle nous offre un tableau frappant d'une vie passée dans le crime ; mais elle nous présente aussi des traits touchans de ponctualité, d'humanité et de générosité dans les paysans d'Italie, et dans les Italiens en général. Le contraste du vice et de la vertu, de la férocité et de la bonté du cœur, ne se fait peut-être mieux voir nulle part qu'en ce pays, où les affections sociales se développent au milieu de crimes et de cruautés portées au plus haut degré.

Les histoires que les paysans racontent et croient sur la manière dont les principaux bandits ont été initiés à leur profession, sont faites pour inspirer l'horreur. Mistress Graham, à qui je dois tant de détails intéressans et caractéristiques, me fournit le trait suivant, qu'on peut regarder comme un échantillon assez remarquable de ces sortes de scènes.

« Un homme qui avait commis accidentellement un homicide, en craignant les conséquences, s'enfuit des Etats de l'Eglise, et se

réfugia à Conca, dans le royaume de Naples. Là, n'ayant pas de passeport, il fut arrêté et mis en prison ; mais « par la grace de la Sainte-Vierge et de saint Jean-Baptiste », il s'échappa dans les bois. Après y avoir erré pendant un mois, et mourant presque de faim, il rencontra une troupe de bandits qui lui proposèrent de se joindre à eux. Il y consentit sans se faire presser ; et pour mettre sa fermeté à l'épreuve, ils lui donnèrent à manger un morceau de chair humaine rôtie qu'ils lui dirent faire partie du cœur d'un homme. « Quand ce serait deux cœurs, je les mangerais, » répondit le misérable. Il eut pourtant à faire un noviciat de deux ans, pendant lequel on l'occupait à fendre du bois, à tirer de l'eau, et à remplir d'autres fonctions serviles. Mais, depuis un an, il figure parmi eux comme chef d'une de leurs divisions. »

Mais en 1821, quand je voyageais dans l'Abruzze, près du défilé de Tagliacozzi, et à peu de distance des frontières des Etats-Romains, on me raconta une épreuve infiniment plus atroce que ce repas de cœur humain. J'étais sur la scène de l'histoire, mais celui qui me la racontait, un paysan du pays, qui me servait de guide, en fixait l'époque à un temps déjà assez éloigné.

Le chef d'une troupe de brigands ayant péri de mort violente, un jeune homme qui en faisait partie depuis plusieurs années, aspira à devenir *capo-bandito* en sa place. Il avait fait son noviciat avec honneur ; il avait montré du courage et de l'adresse en toute occasion ; mais d'autres lui disputaient le commandement de la bande, et les circonstances du temps rendaient les voleurs difficiles sur le choix de leur chef. Il fallait que ce fût celui d'entre eux qui avait les nerfs les plus fermes. Le candidat ambitieux offrit de donner telle preuve qu'on exigerait de lui de la fermeté des siens. Un de ses compagnons, un vrai monstre, proposa qu'il retournât dans la ville où il était né, et qu'il assassinât une jeune fille à laquelle il était attaché.

« Je le ferai, » dit le scélérat ; et il partit sur-le-champ pour cette mission infernale.

Quand il arriva près du village, il n'osa y entrer, ayant commencé sa carrière de crimes par y assassiner un de ses camarades ; et il se cacha à peu de distance d'une fontaine située hors du village. Vers le soir les femmes y arrivèrent, portant sur la tête leurs pots de cuivre pour faire leur provision d'eau. Sa maîtresse en faisait partie, et causait avec ses compagnes

sans se douter du sort qui l'attendait. Il aurait pu la tuer d'un coup de fusil, mais il craignit d'être poursuivi, et d'ailleurs il voulait emporter une preuve sanglante de son forfait. Il resta donc caché dans l'espoir qu'elle pourrait demeurer en arrière des autres. Il fut trompé dans cette attente, car elle fut une des premières à placer sur sa tête son pot plein d'eau, et à retourner au village, où les autres ne tardèrent pas à la suivre. Que pouvait-il faire ? Il était bien déterminé à sortir victorieux de cette épreuve et à consommer son crime infernal. Un enfant passa près de la fontaine en sifflant. Il mit son fusil par terre pour ne pas l'alarmer, s'approcha de lui, et, lui donnant un reliquaire qu'il portait autour du cou depuis bien des années, et que sa maîtresse connaissait, il le chargea de le lui porter, et de lui dire qu'un ancien ami l'attendait près de la fontaine. L'enfant prit le reliquaire, et la pièce d'argent que le brigand lui donna après l'avoir fait jurer par la Madonna qu'il n'en parlerait à personne avant une heure après minuit, et courut vers le village. Le brigand se retira dans sa cachette, reprit son fusil, et se tint sur ses gardes, de crainte que sa maîtresse ne le trahît, ou qu'elle ne vînt pas seule.

La pauvre fille, qui peut-être l'aimait encore malgré ses crimes, ou qui espérait qu'elle pourrait lui rendre quelque service dans une affaire urgente, ou qu'elle allait apprendre qu'il se repentait de sa vie criminelle et qu'il désirait rentrer dans la société, se rendit seule à la fontaine, à l'instant où la cloche du village sonnait l'Angelus. Son amant courut à sa rencontre, et lui enfonça son poignard dans le cœur. Le monstre lui coupa ensuite la tête, et alla rejoindre les brigands, qui, après un tel exploit, et la preuve qu'il en apportait, furent obligés d'avouer qu'il était digne d'être leur chef.

La pauvre fille, qui pour s'en l'innocent crime
 quelques semaines, on lui capitait de l'ille pour
 fait lui rendre quelques services dans une abbaye
 eteinte, on l'avoit elle s'avoit approuvee par le
 repentant de sa vie criminelle et par le deuil
 mener dans la societe, se rendit seule à la for-
 taine, à l'instar de la cloche de l'abbaye s'avoit
 l'Anglais, son enfant courut à sa rencontre, et
 lui caressa son poignard dans le cœur, la
 mortelle lui donna comme la tête, et elle se
 rejoindit les brimades, qui, sans en tel exploit,
 et le prouve par il en rapport, l'homme s'avoit
 à l'aveu qu'il n'est digne d'être son fils.

CHAPITRE X.

CHAPITRE X.

CHAPITRE X.

Brigands de Lombardie.

Il y a une partie de la Lombardie qui a toujours été connue pour être un repaire de brigands. Le voyageur qui a fait la route de Turin à Milan se rappellera les environs de Verceil, de

Novare, etc., et les frontières des Etats Austro-Milanais, ainsi que celles du Piémont, ou des Etats du roi de Sardaigne. C'est l'endroit dont je parle.

A ce que m'a dit mon vieil ami, le signor C.,— homme plein d'intelligence, si, dans le temps de sa jeunesse, vous demandiez à un habitant d'une certaine petite ville, chef-lieu du brigandage, comment était mort son père, vous étiez presque sûr qu'il vous répondrait : « sur la roue. » — Et son grand-père? — « sur la roue ». Et si vous étiez curieux de savoir à quelle mort il s'attendait lui-même, toutes les probabilités étaient qu'il vous ferait la même réponse. En un mot c'était une race de brigands. Bien des années après, quand le nord de l'Italie fut entre les mains des Français; qu'il ne fut plus question de frontières entre des Etats limitrophes; que le brigandage fut presque abattu, et que les habitans furent réduits à recourir à des moyens plus paisibles pour gagner leur pain, on n'en aurait jamais vu un rencontrer un gendarme sans trembler. Ils ne pouvaient s'empêcher de se rappeler l'ancienne antipathie qui avait existé entre eux et les agens de la police; et quoiqu'ils suivissent alors une profession honnête, et qu'ils

fussent protégés par les lois qu'ils avaient autrefois outragées, ils s'enfuyaient à la vue d'un gendarme, comme le renard apprivoisé s'enfonce dans sa loge, s'il entend les chiens aboyer dans le lointain.

Un voyageur était sur cette route avec une escorte de deux gendarmes, ce qui est encore jugé nécessaire. Sa voiture rencontra un chariot couvert qui semblait être sans conducteur, et ce chariot occupait le milieu de la route, qui était fort étroite. Il faisait une grande chaleur, et le fait était que le charretier s'était couché sous la toile de son chariot, et s'était endormi. Les gendarmes s'en aperçurent, et pour l'éveiller et le forcer à faire place, ils trotterent le long de la route en criant à haute voix. Dès que le paysan, éveillé par le bruit, eut soulevé la tête et vu les soldats, il sauta à bas de son chariot, et se jeta dans le fossé qui bordait le chemin, pour s'échapper. A son réveil en sursaut, moment où les impressions habituelles ont le plus de force, il fut épouvanté par la vue des gendarmes; et ce ne fut que lorsqu'il vit qu'il courait quelque danger d'être noyé ou embourbé, qu'il songea qu'il était un honnête homme *pro tempore*, et qu'il n'avait rien à craindre. Il cria au secours; on

lui en donna, et sortant du « boubrier du désespoir, » il écarta son chariot de la route. Mais même alors, tandis que la voiture du voyageur continuait à marcher avec les gendarmes, telle était la force de la répulsion exercée par les soldats sur le paysan, qu'il ne cessa de fouetter ses chevaux que lorsqu'un coude de la route les lui eût fait perdre de vue.

Mais dans le temps auquel se rapportent les anecdotes de brigands de mon vieil ami, on ne connaissait pas de pareilles craintes, et les brigands, au lieu d'être resserrés dans un petit district, parcouraient hardiment toute la plaine de la Lombardie, et portaient leurs déprédations jusques sous les murs de Milan, et même dans l'intérieur de cette ville. C'était vers 1770 et 1771, temps auquel l'Autriche avait abandonné ses belles provinces de la Lombardie à la mauvaise administration de certains secrétaires d'état, qui étaient presque d'aussi grands brigands dans l'intérieur de la capitale, que les bandits l'étaient au dehors; — des hommes qui, sous aucun rapport, n'étaient propres ni à maintenir le bon ordre, ni à assurer la prospérité publique. Les bandes de brigands s'accrurent à un tel point, que nulle ferme, quelque considérable qu'elle fût, nul village,

nulle petite ville, n'étaient à l'abri de leurs déprédations. Ils avaient coutume de lever des contributions en espèces et en nature; mais ils ne paraissent pas avoir porté la perfection de leur métier jusqu'à faire des prisonniers pour en tirer une rançon. Au contraire, mon ami, qui était grand chasseur dans sa jeunesse, assure que, quoique ses compagnons et lui, habitans respectables de Milan, pussent à peine faire un mille au-delà de la porta Romana de cette ville, sans rencontrer quelques brigands, jamais ceux-ci ne leur avaient demandé autre chose que de la poudre et du plomb. C'était en général tout ce que les chasseurs avaient à craindre des brigands. Ce trait, comparative-ment, fait honneur à l'esprit libéral des bandits de Lombardie; car dans certaines autres contrées du sud de l'Italie, et de mon temps, comme je l'ai suffisamment démontré, un homme possédant quelque chose, mais n'ayant sur lui qu'une bécassine dans sa gibecière, aurait été arrêté comme si sa bourse eût contenu le produit de bien des acres de terre; on l'aurait emmené sur les montagnes, et il aurait eu pour alternative une prompte rançon ou la mort.

Il est étrange pour ceux qui connaissent l'état

actuel de Milan, d'en entendre parler, ainsi que le faisait mon vieil ami, comme d'une ville dont les rues étaient obscures et non pavées, qui n'était éclairée que par quelques petites lampes allumées ça et là, devant une niche contenant l'image de la Madonna; et où le vol et l'assassinat étaient des événemens qui arrivaient presque chaque fois que la nuit jetait son voile sombre sur le *Duomo* (1). Tel était pourtant encore l'état de Milan dans le bon temps de 1770. Le mode adopté par les voleurs et les assassins dans cette ville, était de jeter un grand sac sur leurs victimes, tandis qu'elles passaient dans les rues, et de les porter ensuite sous le portail sombre et profond de quelque palais, ou dans une petite rue obscure, où ils expédiaient leur affaire. Le procédé de l'emplâtre sur la bouche, attribué à nos *Burkers* (2),

(1) La magnifique cathédrale gothique de Milan.

(2) On découvrit à Londres, il y a quelques années, un nouveau genre d'assassinat. Comme il y était fort difficile de se procurer des cadavres pour étudier l'anatomie par le moyen de la dissection, des gens, qu'on nommait « hommes de la résurrection », en déterraient dans les cimetières pour les leur vendre. Cette opération les exposant à quelques dangers, il se trouva parmi eux des scélérats qui jugèrent plus simple de se pourvoir de corps morts en assassinant les vi-

n'est rien en comparaison du sac employé à Milan à cette époque. Le cri *il sacco! il sacco!* jetait l'alarme dans toute une rue et même dans tout un quartier de la ville.

Cet heureux état de choses dura aussi longtemps que le système de corruption et de faiblesse qui en avait été la cause. Mais quand l'archiduc Ferdinand fut arrivé, et qu'il eut établi un gouvernement plus sage et plus ferme, ce genre de crime disparut bientôt, et l'ordre fut rétabli dans la ville comme dans les campagnes. L'arrivée de ce prince fut un événement fatal pour les brigands de Lombardie. Ils furent taillés en pièces, dispersés, ou faits prisonniers. A Milan seul, le signor C — en vit vingt-quatre mourir sur la roue le même jour. Ce supplice horrible et barbare n'existait pourtant plus que pour la forme, car l'exécuteur tuait les coupable avant de leur rompre les membres. Quoi qu'il en soit, cette exécution en

vans. Il était nécessaire, pour leur sûreté, que le cadavre n'offrit aucune trace de mort violente ni extérieurement ni à l'intérieur, et ils faisaient périr leurs victimes par le moyen de la suffocation, les uns en leur tenant la tête enfoncée dans l'eau, les autres en leur couvrant d'un emplâtre de poix les organes de la respiration. Le premier de ces monstres qui fut découvert se nommait *Burke*. De là on désigna ce genre d'assassinat par le nouveau verbe *to burke*, et ceux qui le commettaient furent appelés *burkers*. — *Note du trad.*

masse, à laquelle mon ami, alors bien jeune, eut assez de force de nerfs pour assister depuis le commencement jusqu'à la fin, produisit un tel effet sur lui, qu'il fut toute une semaine sans pouvoir diner; ce qui ne doit pas surprendre (1).

(1) Tandis que ces pages s'imprimaient, mon ami le comte —, à qui j'avais demandé des détails sur les bandits d'Italie, ainsi qu'à plusieurs autres personnes qui connaissent bien le pays, me répondit ainsi qu'il suit :

« Combien je regrette de ne pas m'être souvenu à temps que j'aurais pu vous indiquer, pour votre « Plutarque des brigands et des assassins », le procès si fameux dans toute la Lombardie, de Legarino et de Battista Scarlino, qui fleurissaient il y a deux siècles, sous le gouvernement Espagnol. C'étaient deux chefs de bandits dont le repaire était dans la forêt della Merlata, forêt peu considérable aujourd'hui, mais qui avait alors près de douze milles d'étendue, de Come à Barlassina. Ils continuèrent bien des années leur carrière de crimes. Ils fréquentaient les foires et les marchés, et souvent même, à l'aide d'un déguisement, ils s'introduisaient dans Milan sous les yeux même du gouverneur Espagnol. Enfin ils tombèrent dans un piège, et ils furent arrêtés, mis à la torture, condamnés à être tenaillés, rompus vifs et écartelés, suivant la jurisprudence et la philanthropie de ce temps. Leur histoire se trouve dans un petit livre bien connu, et que tous nos enfans lisent avec beaucoup plus de plaisir que leur Virgile et leur Bible. Un autre repaire de brigands, fameux même de notre temps, fut Retego, petit bourg entre Lodi et Crémone, et qui, avant 1796, appartenait au duc de Parme, quoique situé sur la rive gauche du Pô. « Brigand et Retego » est encore un proverbe en Lombardie.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XI.

CHAPITRE XI.

Brigands Napolitains et Romains.

ANECDOTES PLAISANTES ET SÉRIEUSES.

Un grand nombre d'histoires de bandits des états de Rome et de Naples, sont loin d'être d'une nature aussi tragique que celles que j'ai rapportées. On pourrait au contraire remplir

un volume d'anecdotes plaisantes sur ce sujet. Les brigands étaient quelquefois facétieux, et se permettaient des espiègleries qui ne coûtaient pas très-cher à ceux qu'ils arrêtaient, quoiqu'ils en fissent souvent leurs victimes.

Pendant le carême de 1816, comme une compagnie d'acteurs, les uns chanteurs, les autres comédiens, se rendaient dans une petite ville située sur les bords de la mer Adriatique, où ils devaient jouer aux fêtes de Pâques, leur vieille *Vettura* fut arrêtée par une bande formidable de brigands. Ils obéirent avec toute la célérité que leur permit leur crainte, à l'ordre qui leur fut donné par les bandits de descendre pour être fouillés. Une prima donna, une seconda donna, deux tenors, et une basse très-mâle sortirent du corps de l'antique voiture; et un primo amoroso, un tiranno domestico, et un joueur de violon qui conduisait l'orchestre, descendirent en même temps du coupé. Ils étaient à demi-morts d'effroi; mais tout en se jetant la face contre terre, ce qui était le préliminaire obligé de l'opération de vider leur poche, ils protestèrent qu'ils n'étaient que de pauvres virtuoses; que leurs malles ne contenaient que des costumes de théâtre, qui n'auraient aucune valeur pour les brigands; et qu'ils seraient ruinés s'ils en étaient privés.

« *Cospetto di Bacco!* — *Genti da teatro!* — (1) Bravo! » s'écrièrent quelques-uns des brigands; « mais il faut voir si cela est vrai. »

Ils s'emparèrent du bagage, ouvrirent les malles, et y trouvèrent une confirmation complète de ce qu'avaient dit les pauvres acteurs. Elles ne contenaient que quelques costumes fanés, ornés de clinquant, beaucoup de pots de rouge et fort peu de linge; un assortiment de perruques pour la comédie et la tragédie, une loge romaine faite d'un vieux rideau de soie, deux ou trois paires de pantalons à la turque, et un habit de gala à la Louis XIV, à l'usage de l'amoroso. Quant au joueur de violon, il n'avait que la caisse où gisait son instrument muet, flanqué de deux ou trois chemises, qui composaient toute sa garde-robe de campagne. Mais en tirant de la voiture ces malles précieuses, les brigands firent aussi l'extraction de quelque chose qui leur parut devoir être de plus de valeur. C'était un petit Anglais à face vermeille, qui ne s'était pas pressé de suivre l'exemple de ses compagnons de voyage, et qui était resté caché dans un coin de la *Vettura*.

« *Tutti gl' Inglesi son ricchi!* (1) » disent les

(1) « De par Bacchus! — Des gens de théâtre! »

Italiens. Mais sans parler de quelques millions d'Anglais qui peuvent offrir chaque jour la triste preuve du contraire, le petit voyageur à visage vermeil qu'on tira du coin de la voiture, était certainement une exception frappante à ce que les brigands regardaient comme une règle générale, — la richesse des Anglais. C'était un joyeux enfant de Neptune, n'ayant pour vivre que sa demi-solde, comme lieutenant de marine, et sa bonne humeur; et à l'exception d'une montre d'argent, son bagage n'avait guère plus de valeur que celui des acteurs. Il était aussi jovial que qui que ce soit qui ait jamais voyagé en Italie, par économie, en vetturino; et comme il ne se permit qu'une bonne plaisanterie en mauvais italien, quand les brigands lui prirent sa montre, ils lui laissèrent sa bourse. D'après ce que je viens de dire, le lecteur doit supposer qu'elle n'était pas très-pesante. Se tournant alors vers les acteurs, qui étaient encore la face contre terre, il leur dit de se lever et de chanter un air aux bandits. Les pauvres virtuoses se relevèrent, mais en montrant encore des alarmes tant pour leur sûreté personnelle que pour celle de leurs costumes.

(1) « Tous les Anglais sont riches ».

« Oui, oui! — un aria! — un aria! » s'écrièrent les brigands.

La prima donna, après avoir préalablement toussé et craché, chanta donc une ariette de bravoure, dont la fin fut vivement applaudie par les bandits, qui, pendant qu'elle chantait, avaient battu la mesure avec la crosse de leurs mousquets.

Les Italiens ne crient jamais « bis! » Les brigands demandèrent un duo. Un des tenors se joignit à la prima donna, et le duo fut également chanté à leur satisfaction. Il y avait longtemps qu'ils n'avaient eu un tel régal. Ils en furent enchantés, et quand le duo fut fini, ils demandèrent un trio. La basse se joignit aux deux autres, et le joueur de violon, qui, pendant ce temps, avait eu le loisir d'accorder son instrument, les accompagna, ce qui fut un nouveau charme pour les oreilles des bandits. L'auditoire aurait été curieux à voir. Il y avait une douzaine de brigands avec leurs grands chapeaux en cône, leurs jaquettes de couleurs brillantes, « leurs maudits grands fusils à la main, » — c'est l'expression du lieutenant de marine — leurs poignards et leurs pistolets dans leurs ceintures, et leurs physionomies sauvages adoucies par l'influence de la musique. D'un

autre côté, il y avait le *vetturino* et le postillon qui venaient de se relever, le premier de dessous le ventre de ses mulets, le second de devant leurs pieds, car tels sont les postes que les brigands assignent à ces fonctionnaires, quand ils attaquent une *vettura*; et le petit Anglais, avec son bonnet de voyage en peau de veau-marin, son frac bleu et ses bottes à la Wellington; tous oubliant un moment leur situation respective et occupés de la musique et de la gaieté qu'elle inspirait, car je le dirai *sub rosa* (1), tous les airs n'étaient pas des *Bell Idol mio* et des *Caro per te*, les chanteurs en avaient choisi quelques-uns d'une allure un peu plus libre, peut-être pour plaire au goût plus grossier des brigands, peut-être pour se conformer au leur. Quand le trio fut fini, la basse demanda modestement qu'il leur fût permis de continuer leur voyage.

« *Da qui cent anni!* » — « Dans cent ans d'ici! » s'écrièrent une couple de brigands amateurs.

« Pas encore! pas encore! » dit le capitaine; voici un gaillard de bonne mine, qui a une *fac-*

(1) L'auteur a traduit en latin un proverbe anglais, *Under the rose*, signifiant littéralement « sous la rose », mais qui veut dire métaphoriquement « en cachette, — en secret ».

Note du trad.

cia di musico, et qui ne nous a pas encore fait entendre une seule note. Il faut d'abord que nous vous entendions chanter, » ajouta-t-il en s'adressant au second tenor, qui pensa que le capitaine n'était pas un homme à être refusé impunément.

Mais à peine avait-il commencé à préluder, qu'un brigand qui avait été posté sur le haut d'une montagne voisine de la route, comme la sœur Anne sur la tour dans Barbe-Bleue, pour voir s'il arriverait quelqu'un, fit entendre un coup de sifflet, et accourut pour annoncer qu'une compagnie de voyageurs s'approchait. Cette nouvelle fit courir les brigands sur les montagnes vers les bois. Mais leur précipitation ne les empêcha pas de remercier les chanteurs, auxquels ils ne prirent pas même un *bajocco* (1). Le postillon et les acteurs remirent les malles en place, la légère valise du lieutenant était restée attachée sous le siège du cocher, et ils étaient partis, riant de cette aventure, avant que les voyageurs annoncés par la sentinelle fussent arrivés en cet endroit. Étaient-ils riches

(1) Monnaie romaine, valant environ un sou.

Note du trad.

et bien escortés; furent-ils pillés, ou se trouvèrent-ils, comme les acteurs, protégés par leur pauvreté, et s'en tirèrent-ils avec une chanson, c'est ce que le lieutenant de marine n'apprit jamais. Cette rencontre l'avait tellement amusé, qu'il se plaisait à en raconter l'histoire.

Peu de temps après, en allant de Rome à Naples, avec une suite assez nombreuse, lady B— tomba entre les mains d'une troupe de brigands. Pour cette fois ils firent un butin assez considérable, mais ils prêtèrent à rire à leurs dépens. Le médecin qui accompagnait lady B —, avait dans la voiture un petit coffre contenant des médicamens de différentes espèces. Voyant un coffret en bel acajou, et fermé avec soin, les bandits s'imaginèrent qu'il devait s'y trouver de l'argent ou des bijoux. Ils le forcèrent sur-le-champ, mais ils furent déçus en n'y voyant qu'un certain nombre de fioles carrées en cristal, etc. Deux de ces fioles contenaient un liquide limpide et brillant, ressemblant à du Rosolio ou à du marasquin. Deux des brigands s'en saisirent; et croyant avoir trouvé leurs liqueurs favorites, ou quelque autre cordial étranger du même genre et aussi agréable au goût, chacun d'eux appliqua à sa bouche la fiole dont il s'était

emparé, et ne l'en retira qu'après en avoir avalé une bonne gorgée. Reconnaissant alors leur erreur, ils jetèrent les fioles par terre en proférant d'horribles imprécations, et, la terreur peinte sur leurs traits, ils se précipitèrent sur le docteur en le menaçant de le tuer, et en lui demandant s'ils étaient empoisonnés et s'il pouvait les guérir. Le digne praticien, qui était Irlandais et qui par conséquent aimait à plaisanter, aurait eu une bonne occasion de se livrer à ce penchant, en faisant croire un instant aux deux drôles épouvantés qu'ils avaient avalé quelque poison infernal, pire que l'*acqua tophana*; mais dans les circonstances où il se trouvait et au milieu de bandits bien armés, il jugea plus prudent de leur dire qu'ils n'avaient bu qu'une liqueur médicinale qui ne pouvait leur faire aucun mal, quelque désagréable qu'en fût le goût, et de réserver pour un instant plus favorable son envie de plaisanter.

Dans l'anecdote qui suit, un autre brigand fit une figure encore plus ridicule. Mon ami M. W.—, négociant à Naples, voyageait en poste avec un commerçant suisse, et ils étaient à peu de distance de Capoue, qui n'est qu'à environ quatorze milles de Naples, quand leur voiture fut arrêtée tout à coup par des bri-

gands. Il faisait nuit, mais une belle lune, — une lune de Naples, qui, comme avait coutume de le dire le spirituel marquis Caraccioli, vaut le soleil de Londres, — illuminait la scène, et permit à W. — de voir qu'il n'y avait autour de la voiture que trois à quatre brigands, et que le postillon n'avait pas encore été renversé de cheval. Il prit donc ses mesures sur-le-champ avec autant de présence d'esprit que de courage. Un des brigands ayant avancé la tête à la portière pour ordonner en jurant aux voyageurs de descendre, il le saisit par le collet, et cria au postillon de courir au grand galop vers Capoue, où il serait bien récompensé. Le postillon, qui l'avait déjà conduit sur cette route, lui obéit sur-le-champ, et avec une hardiesse que montrent rarement les gens de cette classe, il appliqua un grand coup de fouet à ses chevaux, qui, comme le font en général les chevaux napolitains, partirent avec la rapidité de l'éclair. A l'instant où le postillon leva son fouet, une balle siffla à ses oreilles, mais elle manqua son but. La voiture, les deux amis et le brigand, coururent avec la même vitesse que les vieilles sorcières du Faust de Goethe ; W. —, qui était un homme robuste, continuant à tenir fortement le brigand qui avait la tête

et les épaules dans la voiture, et le reste du corps suspendu en dehors, comme un mouton ou un veau sur la charrette d'un boucher. Son compagnon de voyage l'aidait de temps en temps. Après bien des efforts inutiles pour se tirer de leurs mains, le brigand captif, dont les jambes étaient cruellement froissées par les roues de la voiture, et qui pouvait à peine respirer, protesta que c'était une méprise et les conjura de le lâcher. Mais les deux amis gardèrent le prisonnier qu'ils avaient fait d'une manière si curieuse, et arrivèrent bientôt à Capoue. Cette ville étant fortifiée, et située sur la grande route, il fallut que les voyageurs, dans leur position peu commode, attendissent qu'on eût envoyé une lettre au commandant, et qu'on en eût reçu la permission de les laisser entrer. Quand le pont-levis fut baissé, ils le traversèrent, le brigand toujours suspendu à la portière, et ils le déposèrent au corps-de-garde. Le lendemain matin, les deux voyageurs parurent devant le juge de paix, et après qu'ils eurent fait leurs dépositions, le brigand fut livré aux autorités civiles, qui le firent mettre en prison, où il resta plusieurs mois sans être mis en jugement. Je ne saurais dire ce qu'il devint, mais je sais que mon ami W. —,

quoiqu'il fût un peu fier de cet exploit d'un nouveau genre, eut tant d'embarras par suite de cette affaire, attendu les lenteurs de la justice napolitaine, qu'il regretta plusieurs fois de ne pas avoir laissé ce misérable sur la route.

Le reste de mes anecdotes sur les bandits italiens est d'une nature plus tragique.

« Dans le mois de mars 1817 », dit l'auteur d'un ouvrage bien connu (1), « je faisais une partie de chasse avec un ami, près d'Aquila, quand j'entendis des fermiers parler des vols sans nombre exécutés par la troupe de l'*Indépendance*. Il y avait du talent, et une bravoure turque dans l'exécution. Je ne fis nulle attention à tout cela; c'est l'usage. J'étais tout yeux pour les mœurs de ce peuple. Je fis l'aumône à une pauvre femme enceinte, veuve d'un militaire. On me dit: « Oh! Monsieur, elle n'est pas à plaindre; elle a la ration des brigands ». Et l'on me donna les détails suivans :

« Il y a dans ces environs une compagnie, composée de trente hommes et de quatre femmes, tous supérieurement montés sur des che-

(1) Rome, Naples et Florence en 1817, par le comte de Stendhal. — C'est un nom supposé, l'auteur se nommant réellement Beyle.

vaux de course. Elle se nomme la troupe de l'Indépendance, et elle a pour chef un ancien maréchal-des-logis du roi Joachim Murat. Il ordonne aux propriétaires et aux *massari* de mettre tel jour telle somme au pied de tel arbre; sinon mort affreuse et incendie de la maison. Quand la compagnie marche, l'avant-veille tous les fermiers de la ligne de sa route ont avis de tenir prêts à telle heure, des repas pour tant de personnes, suivant leurs moyens. Ce service se fait avec plus de régularité que celui des étapes royales.

« Environ un mois avant l'époque où j'appris ces détails, un fermier, piqué de la manière impérieuse dont il lui avait été enjoint de préparer un dîner, envoya avertir le général, et les Indépendans, en arrivant, furent entourés d'une troupe nombreuse d'infanterie et de cavalerie. Ils se frayèrent un passage à travers les rangs des soldats, en tuèrent plusieurs, et ne perdirent pas un seul homme. Ayant appris que le fermier les avait trahis, ils le firent avertir de mettre ordre à ses affaires. Trois jours après, ils s'emparèrent de sa ferme, se formèrent en tribunal, le mirent à la torture, et le forcèrent de tout avouer. Après avoir délibéré quelques instans à huis-clos, ils sai-

sirent le malheureux fermier, et le lancèrent dans une grande chaudière qui était sur le feu, et où l'on faisait bouillir du lait pour les fromages. Ils l'y laissèrent bouillir quelque temps, et ils forcèrent ensuite tous les domestiques de la ferme à manger de ce mets infernal.

« Le chef pourrait aisément porter sa troupe à mille hommes, mais il dit que son talent pour commander ne s'élève pas à plus de trente personnes. Il se contente de tenir sa bande au complet. Tous les jours il reçoit des demandes d'emploi, mais il exige des titres, c'est-à-dire des blessures sur le champ de bataille, et non des certificats de complaisance. — Ce sont ses propres expressions.

« Ce printemps, les paysans de la Pouille souffrirent beaucoup de la disette; le chef des Indépendans distribua aux pauvres des bons sur les riches. La ration était d'une livre et demie de pain pour un homme, une livre pour une femme, deux livres pour une femme enceinte. Celle qui avait excité ma curiosité, recevait depuis un mois six bons de deux livres de pain par semaine. Du reste, personne ne sait où trouver cette bande; elle a pour elle tous les espions. Du temps des Romains, ce chef de bandits eût été Marcellus. »

Quoiqu'il y ait un peu d'exagération dans ce récit, il est vrai quant au fond, et surtout en ce qui concerne le soin pris des pauvres par les brigands

« *Ho fatto più carità*, — J'ai fait plus de charités, » dit un de ces bandits tombé entre les mains de la justice, « que trois couvens de ces provinces. » C'était peut-être la vérité, et il ne lui en avait pas plus coûté qu'aux moines, qui mendiaient, comme il volait, tant pour vivre eux-mêmes, que pour donner aux autres.

Quoiqu'il soit possible que les *Independenti* ne voulussent pas augmenter le nombre des hommes de leur troupe, il paraît qu'ils étaient disposés à recruter des femmes; car, à la fin de 1817, comme je traversais la chaîne de montagnes au-dessus de Sora, qui sépare le Garigliano du lac de Celano, dans l'Abruzze, on me raconta l'histoire suivante, dans un petit village où je m'étais arrêté pour me reposer.

Une jolie fille de ce village, fiancée à un jeune fermier respectable, fut enlevée par ces brigands un jour qu'elle allait de grand matin avec une vieille parente entendre la messe à une chapelle qui en était à l'extrémité. L'alarme fut donnée sur-le-champ. Tous les parens et amis de la belle captive, ayant à leur tête l'amant déses-

péré, se mirent à la poursuite des bandits. Ils parcoururent ainsi le pays pendant plusieurs heures sans découvrir aucune trace des ravisseurs. La plupart des paysans, soit fatigue, soit crainte d'avancer plus loin sur les montagnes, et d'arriver à un endroit où ils avaient à craindre que la troupe ne fût réunie en force, s'arrêtèrent enfin, et parlèrent de retourner chez eux. L'amant désolé n'écoula pas une telle proposition, et continua à marcher, suivi seulement des plus braves de ses compagnons, ou de ceux qui prenaient le plus d'intérêt à la jeune fille. Mais même ceux-ci finirent par renoncer l'un après l'autre à une poursuite qui leur paraissait sans espoir, ou, ne pouvant suivre la marche rapide du jeune fermier, ils restèrent en arrière, et ne l'accompagnèrent plus que de loin.

Il était seul, et à une grande distance des compagnons qui lui restaient, quand il entendit un grand cri. Se dirigeant du côté d'où ce cri était parti, il arriva bientôt dans un creux couvert de bois, et il vit à travers les arbres sa fiancée se débattant entre les bras d'un brigand, qui avait bien l'air d'un scélérat. Ce n'était pas le moment d'hésiter ni de calculer pour un jeune amant plein d'ardeur et de courage ; il se précipita vers le bandit, et avant que celui-ci eût eu le temps de saisir sa carabine qui était par

terre, seulement à quelques pas de l'endroit où sa victime l'avait entraîné en luttant contre lui, et presque avant qu'il eût eu le temps de tirer son poignard, il lui perça la poitrine d'un coup d'épée. La jeune fille délivrée se jeta dans les bras de son amant, mais ce n'était pas le moment de se livrer à ses transports. Un second brigand, placé en sentinelle sur la lisière du bois, avait entendu le cri poussé par le jeune fermier en attaquant le ravisseur de sa maîtresse, et l'imprécation proférée par celui-ci en tombant, et il accourut avec ce rugissement par lequel les bandits jettent l'effroi dans le cœur des paysans. L'amant, ayant encore les bras de sa maîtresse passés autour de son cou, se retira derrière un gros arbre. Il avait heureusement en sa faveur l'avantage d'une petite élévation, et quand le second brigand fit le dernier pas pour y monter, et se trouva près de lui, tournant tout à coup autour de l'arbre, et appuyant un pied sur la poitrine du premier, qui respirait encore, il le renversa d'un coup de pistolet. Soutenant la jeune fille, que son courage avait sauvée si à propos, il se hâta de sortir du bois, et rejoignit bientôt le petit nombre d'amis qui le suivaient de loin, et dont le bruit du coup de pistolet avait arrêté les uns et fait fuir les autres. Cette

vue inespérée, les cris de triomphe de l'amant, la joie de la jeune fiancée, ramenèrent bientôt les fuyards, et ils retournèrent dans le village plus heureux qu'ils n'avaient espéré de l'être quand ils en étaient partis.

La troupe des *Independenti* fut détruite peu de mois après cet événement.

Un des traits les plus hardis de résistance opposée aux brigands fut celui d'un major né dans un des cantons allemands de la Suisse, ou dans un des états de la Confédération du Rhin. Il faisait partie de l'état-major de Murat, et je crois me rappeler qu'il se nommait Volf. Cet officier, portant des dépêches de Naples à Rome, voyageait en poste dans une petite calèche découverte, et n'avait pas même un domestique avec lui. Il fut arrêté dans les Marais-Pontins par six brigands robustes et bien armés. Ne s'attendant à aucune résistance de la part d'un seul homme, les bandits restèrent près de la portière de la voiture, proférant des imprécations horribles, et lui ordonnant d'en descendre. Il le fit sur-le-champ, mais avant de se lever, il saisit deux pistolets, croisa les bras sous son manteau militaire, et les étendant dès qu'il fut à terre, il lâcha ses deux coups et tua deux brigands presque à bout portant. Son sabre succéda rapidement

à ses pistolets; il fendit la tête à un troisième brigand et en blessa un quatrième. Celui-ci prit la fuite avec ses deux compagnons épouvantés, et l'officier resta maître du champ de bataille.

Ce qui arriva de plus malheureux aux bandits napolitains et romains de mon temps, sur les frontières des deux pays, ce fut d'arrêter un colonel autrichien de l'état-major du général Frimont, qui était alors commandant en chef à Naples. Ils emmenèrent cet officier sur les montagnes et l'y gardèrent plusieurs jours, temps qu'il me dit lui-même avoir passé dans les horreurs d'une alarme perpétuelle. Ils en tirèrent enfin une bonne rançon; mais une vengeance terrible suivit de près ce paiement, qu'on ne leur fit que par considération pour la sûreté personnelle du colonel, que les scélérats auraient infailliblement assassiné, si on leur eût refusé leur demande. Le vieux Frimont fit marcher contre eux presque toutes ses troupes légères. On concerta des mesures avec le gouvernement du pape. Il fut permis aux Autrichiens d'entrer librement dans les états Romains, et ils poursuivirent les brigands de montagne en montagne avec l'activité la plus persévérante. Ils arrêtaient les bergers et d'autres paysans, et les forcèrent à leur servir de guides. Les Autri-

chiens furieux avaient peu de scrupules. Ils fusillaient tous ceux qu'ils trouvaient portant des armes; et quelquefois ils brûlèrent même des villages entiers. Dans le cours de ces scènes tragiques, les femmes des brigands montrèrent en quelques circonstances un héroïsme digne des matrones romaines, et les soldats furent obligés d'agir à leur égard comme si elles eussent été des hommes. Un officier des chasseurs, que je connaissais, fut blessé à l'épaule d'un coup de fusil qu'une de ces héroïnes lui tira de derrière un rocher. Lorsqu'elle eut été faite prisonnière, et qu'on la menaça de la mettre à mort sur-le-champ, si elle ne montrait la trace des brigands, elle répondit en serrant le poing et en regardant le rocher derrière lequel on l'avait trouvée : « Chiens d'infidèles que vous êtes! vous pourriez aussi bien essayer de faire parler cette pierre, que de me forcer à vous découvrir où sont mon mari, mon frère et mes amis! » Et même quand les chasseurs la couchèrent en joue, et placèrent le doigt sur la détente des chiens de leurs fusils, ils ne purent en arracher un seul mot de plus. Elle murmura seulement quelque chose à voix basse, comme si c'eût été une prière à la Madonna ou à son ange gardien.

Il n'y a guère lieu de douter que les Autri-

chiens n'aient fusillé bien des pauvres montagnards qui n'étaient pas des brigands; mais ils réussirent certainement à réprimer les bandits, qui, depuis cette époque (1824), ne recouvrèrent jamais leur ancienne importance, et ils ne montrèrent la même audace que lors des troubles qui eurent lieu récemment dans la Romagne (1).

Les Autrichiens n'obtinrent pourtant ce succès qu'au prix de souffrances cruelles et de grandes pertes. Frimont jugea nécessaire de conserver des troupes dans les districts qu'il avait purgés des bandits qui y avaient commis tant de désordres. Celles qui étaient campées sur les montagnes eurent beaucoup moins à souffrir; mais les rangs des malheureux chasseurs, placés dans la vallée du Garigliano et dans d'autres endroits bas et marécageux où ils passèrent presque tout un été, furent cruellement éclaircis par le malaria, et par des fièvres d'une malignité particulière. Quelque temps auparavant, j'avais vu moi-même dans

(1) Il est digne d'observation que le célèbre capitaine Graziosi, qui se distingua récemment au service du pape contre les insurgés, avait été un chef de brigands bien connu, à qui le gouvernement romain avait accordé son pardon et donné de l'emploi.

l'Abruzze un beau bataillon de cette excellente branche de l'armée autrichienne ; il était presque entièrement composé de Bohémiens dans la fleur de la jeunesse et de la santé. Je revis ce même bataillon à la fin de cette année, et je trouvai que la moitié de ceux qui le composaient étaient morts ou à l'hôpital. Je demandai trois des officiers qui m'avaient fait beaucoup de politesses pendant mes voyages, et l'on me dit que l'un d'eux avait laissé ses dépouilles mortelles sur les rives du Garigliano, et que les deux autres étaient à l'hôpital à Naples. C'est quelque chose de pire que de mourir sur la brèche ou sur le champ de bataille, car, dans ces deux cas, nous pouvons du moins, si nos noms ne sont pas estropiés, avoir l'honneur d'orner une gazette du récit de notre victoire ou de nos exploits.

Ce fut vers cette époque que moi, qui avais deux fois traversé en sûreté le val di Bovino, à l'instant où les Vardarellis, ces coryphées des bandits, étaient au plus haut point de leur pouvoir ; — moi qui, pendant sept ans, durant lesquels je n'avais nullement mené une vie sédentaire, avais toujours échappé au danger de tomber au pouvoir d'une troupe respectable de bandits, je me trouvai malheureusement entre

les mains d'une bande méprisable de brigands gauches et novices.

J'ai parlé, au commencement de cet ouvrage, des efforts méritoires, et rares dans son pays, faits par mon ami le prince d'I.—, pour améliorer ses domaines. Il avait aussi entrepris de dessécher une étendue considérable de terre qu'il possédait entre l'embouchure du Volturno et le lac de Patria ; entreprise dans laquelle, à la honte de ses parens aussi riches qu'insoucians, et du gouvernement imbécile de ce temps, qui, au lieu de l'encourager, ne fit que lui susciter des obstacles, on le laissa échouer et ruiner sa fortune. Cet endroit n'était qu'à environ quinze milles de la capitale, et pendant qu'on travaillait avec la plus grande activité à creuser des canaux et à élever des digues, le prince avait coutume d'y aller trois ou quatre fois par semaine, et il y portait chaque samedi l'argent nécessaire pour payer les ouvriers. Je l'y accompagnais fréquemment, et quoique le prince eût à son service un bon nombre de *guardiani* armés, nous avions l'imprudence d'y aller toujours sans escorte, et souvent même sans armes. La route, en sortant de la ville de Pozzuoli, traversait une partie d'un district solitaire et sauvage, qui avait une

assez mauvaise réputation ; mais il y avait longtemps qu'on n'avait entendu parler d'aucun vol, et comme il donnait constamment de l'occupation à un grand nombre de paysans des environs, le prince pouvait se regarder comme jouissant de quelque popularité. Nous avions fait cinquante fois ce voyage avec d'assez fortes sommes sans faire aucune mauvaise rencontre, et nous pensions qu'il en serait toujours de même. Cependant, par une belle matinée d'été, comme nous voyagions dans un petit droski sur une route étroite et détestable, traversant des champs de lupins, qui, dans ce pays, atteignent six à sept pieds de hauteur, je fus arrêté tout court dans une histoire que je racontais, en voyant tout à coup un drôle qui s'était caché dans les lupins, m'appuyer sur la poitrine le bout de son long fusil. Un autre fit la même politesse au prince, et notre conducteur, jeune homme de quatorze à quinze ans, qui nous menait en postillon, fut renversé de cheval. Nous n'avions d'autres armes que deux pistolets, et il fallait les prendre sous le tablier du droski. Mon ami fit un mouvement pour prendre le sien, et je dégageai mon bras de dessous mon manteau pour en faire autant ; mais jetant un coup-d'œil de militaire exercé sur les fusils qui

nous touchaient presque la poitrine, il reconnut qu'ils étaient armés. Nous n'avions aucune chance en notre faveur : il nous fallait prendre nos pistolets dans les poches de la voiture et les armer, et les brigands juraient qu'ils feraient feu, si nous ne levions les mains hors de la voiture et si nous ne descendions à l'instant. Si nous avions hésité, ils nous auraient certainement tués par crainte pour eux-mêmes, car, comme nous l'apprîmes ensuite, ils savaient que nous avions des pistolets. Il n'y avait que quelques jours que nous nous étions amusés à tirer au blanc sur le domaine du prince ; il avait surpris tous les paysans par son adresse, et nos coquins en avaient probablement entendu parler. Quoi que j'eusse pu faire, il n'aurait certainement pas manqué son coup à vingt pas de distance ; mais les fusils des brigands nous touchaient presque la poitrine. Notre situation n'offrait donc aucun espoir. Me disant en anglais, langue qu'il parlait fort bien, de descendre de voiture, et de ne point parler à ces scélérats, il leur demanda ce qu'ils voulaient. « Votre argent, voleur, infâme assassin ! » lui répondirent-ils. Et pendant tout le temps qu'ils mirent à nous voler, ils entretenaient leur courage en nous adressant toutes les

invectives que ceux qui connaissent la canaille napolitaine n'ont pas besoin que je leur répète, et qu'il est inutile d'apprendre aux autres.

« Prenez-le », dit le prince, en leur montrant les sacs de toile qui étaient à ses pieds, « prenez-le, et allez au diable ! » Mon ami était un bel homme, ayant une taille d'athlète, un air imposant, et dont le courage était bien connu. Même en ce moment où nous étions complètement en leur pouvoir, ils craignaient d'approcher de lui pour prendre les sacs d'argent, et ils insistèrent pour qu'il descendît aussi, le menaçant, avec des juremens horribles, de faire feu sur lui. Pendant ce temps, j'étais sur le bord de la route, ayant toujours le canon d'un vilain fusil braqué vers ma poitrine. Je crus qu'il était temps de parler, et je m'écriai : « Pour l'amour du ciel, descendez ! » Le prince sortit du droski, et leur dit encore de prendre l'argent et de s'en aller. Mais, quoique évidemment novice dans sa profession, celui des brigands qui paraissait le chef des autres, insista sur la cérémonie du *faccia in terra*, jurant qu'il nous tuerait, si nous ne nous jetions le visage contre terre. Nous nous y refusâmes ; et au même instant, un autre coquin qui s'était approché de la voiture, s'écria : « *Ecco le pistolet!*

— voilà les pistolets ! — tout va bien — il n'y a plus rien à craindre ». Et prenant les deux armes, il en retira l'amorce, en passa le bassinet ouvert sur l'herbe encore humide de rosée, les rejeta ensuite dans la voiture, et y prit deux sacs qui contenaient l'argent.

Pendant qu'il s'occupait de ces opérations, le drôle qui continuait à me menacer de son mousquet, tremblait d'agitation à un tel point, que, connaissant la mauvaise qualité des fusils communs de manufacture napolitaine, et en voyant le bout si près de ma poitrine, je craignis que le coup ne partît sans qu'il en eût l'intention, et je l'invitai à le détourner, puisque j'étais sans armes et que je ne pouvais faire aucune résistance.

Après avoir jeté les deux sacs dans les grands lupins, en répétant les épithètes aimables dont ils nous avaient déjà honorés, ils relevèrent le pauvre enfant qui était étendu, à demi mort d'effroi, devant les pieds des chevaux ; ils nous dirent de remonter en voiture et de partir, jurant qu'ils nous assassinaient si nous regardions en arrière. Nous tournâmes pourtant la tête quand nous fûmes à une certaine distance, et nous les vîmes monter sur leurs chevaux, qu'ils avaient cachés dans les lupins, et s'éloigner à travers champs.

La scène de ce vol n'était qu'à environ un mille du domaine où le prince occupait alors une centaine d'ouvriers, et nous nous y rendîmes au grand galop.

La perte fut considérable, car mon ami n'ayant pas payé ses ouvriers la semaine précédente, avait ce jour-là dans les deux sacs trois mille ducats napolitains. Les voleurs, pendant leurs opérations, ne touchèrent pas à nos personnes, et ne nous parlèrent pas de vider nos poches. S'ils l'avaient fait, je n'aurais perdu que quelques dollars et une montre de peu de valeur; mais le prince avait sur lui une bourse pleine d'or, et une montre de grand prix.

Nous arrivâmes bientôt sur le domaine de mon ami. Il avait étouffé jusqu'alors sa mortification et sa fureur, mais là il les exhala complètement. Un vieillard imbécille, espèce de surintendant, qui était à son service, nous recommanda, comme la première chose essentielle en pareil cas, de nous faire saigner tous deux pour prévenir les suites qui pourraient résulter d'une frayeur soudaine. C'est un usage commun à Naples; mais mon ami n'opposa à cette proposition que colère et mépris, et je jurai aussi contre le vieux fou. Nous fûmes

bientôt à cheval avec une troupe nombreuse de *guardiani*, de *fattori* et de *scrivani*, tous bien armés et bien montés, et nous divisant en plusieurs détachemens, nous battîmes le pays pour poursuivre les voleurs.

D'après la nature solitaire et sauvage de ce district, couvert, pour la plus grande partie, de marécages, de lacs et de bois presque impénétrables, nous n'avions, en partant, que bien peu d'espoir de les trouver. Cependant le peu de temps qui s'était écoulé, et la rapidité de notre course, faisaient que nous ne devions pas en être bien loin. Nous crûmes même un instant que nous les joindrions, car nous rencontrâmes une pauvre vieille paysanne qui venait de voir quatre hommes se partager l'argent contenu dans deux sacs, probablement pour le porter plus aisément, quinze cents ducats en argent dans chaque sac formant un poids assez lourd. Encouragés par cette information, nous continuâmes à galoper. Piqués de cette aventure, je crois que si nous avions trouvé les voleurs, nous en aurions fait justice sommaire nous-mêmes, sans attendre les lenteurs des tribunaux napolitains. Nous ne fûmes pas si heureux. Ce fut en vain que nous les poursuivîmes dans un labyrinthe de chemins,

ou pour mieux dire, de sentiers qui se croisaient; que nous battîmes plusieurs bois; et que nous interrogeâmes divers bergers, nous fûmes enfin obligés de retourner à nos canaux et à nos digues avec notre perte, et sans avoir pu satisfaire notre vengeance.

Quand nous arrivâmes à Naples dans la soirée, nous eûmes la consolation d'entendre tous nos amis nous dire: « Je vous l'avais bien dit! — je savais ce qui en arriverait! — voyager avec de l'argent dans un pareil coupe-gorge! » Quelques-uns nous parlèrent aussi de saignée. Mais, métaphoriquement parlant, mon ami avait sûrement déjà été suffisamment saigné.

Quand nous eûmes dîné, nous allâmes chez le ministre de la police, qui était où tout Napolitain qui en a le moyen, est en ce moment de la soirée, — à l'Opéra. Nous y allâmes aussi. Cependant le lendemain matin, le prince vit le grand dignitaire, qui lui promit que rien ne serait négligé pour découvrir les coupables et les faire arrêter. Nous étions à peu près certains que ce n'étaient pas des brigands réguliers, et qu'ils habitaient le voisinage immédiat du domaine du prince. Nous avions encore un autre moyen de les trouver. Par une circonstance assez extraordinaire, tout l'argent était en pièces

de deux carlins (1), et en remarquant une affluence subite de ce genre de monnaie dans quelque-une des petites villes ou des villages des environs, on pouvait faire une découverte.

Pour abrégé, au bout d'une quinzaine de jours, quatre hommes furent arrêtés, et mis dans la prison de la Vicaria à Naples. Environ six semaines après leur arrestation, je fus mandé dans cette prison avec le prince et l'enfant qui nous avait servi de postillon. Là on nous demanda si nous pourrions reconnaître les hommes qui avaient commis le vol. Mon ami et moi nous répondîmes affirmativement, car nous les avions bien remarqués pendant notre courte entrevue. L'enfant s'en montra moins certain.

Le prince fut alors conduit dans une salle de la prison, et l'on me laissa avec l'enfant. Au bout de quelques minutes, un geolier vint me dire de le suivre, et l'enfant resta seul. On me fit entrer dans une chambre sombre et mal-propre où douze à quinze drôles de mauvaise mine étaient rangés en file, et l'on me dit de désigner parmi eux ceux qui avaient commis le vol. Ayant la vue courte, je fus obligé de m'approcher de cette troupe repoussante, et dès que

(1) Environ 85 centimes.

mes yeux se furent habitués à l'obscurité de cette chambre, je montrai un de ceux qui nous avaient attaqués.

« Touchez-le de la main, » me dit un petit homme qui était assis dans un coin, et qui prenait note de ce qui se passait.

Je le fis sur-le-champ, et le drôle fut assez hardi pour me dire en riant : « *Ah, signor mio, l'avete sbagliato gruosso!* » — « Ah, Monsieur, vous vous êtes grossièrement trompé! » Mais le second que je touchai changea de visage, et put à peine s'empêcher de trembler. Cette cérémonie terminée, on me fit passer dans une autre chambre où l'on me laissa seul, et l'on alla chercher l'enfant. Après qu'il eut désigné les coupables de la même manière, on l'amena dans la chambre où j'étais, et l'on nous conduisit ensuite près du prince. Nous apprîmes que nous avions tous trois touché les mêmes individus. Seulement l'enfant avait d'abord eu quelque doute sur l'un d'eux.

Cette preuve seule était assez forte pour faire espérer un jugement prompt et décisif : mais nous étions à Naples. Quelques mois se passèrent avant que je fusse sommé de comparaître pour le procès, et quand je me présentai devant la cour, j'appris que l'affaire était remise.

Pendant ce temps, le bruit avait couru dans les environs, et même sur le domaine du prince, que les parens et amis des voleurs se vengeraient de nous pour avoir été cause que des hommes malheureux et innocens, comme ils le disaient, fussent injustement retenus en prison. Car c'étaient des habitans du voisinage, comme nous l'avions soupçonné, et ils savaient fort bien que le prince emportait tous les samedis une forte somme d'argent pour payer ses ouvriers. Pendant environ un mois, nous ne voyageâmes qu'avec une escorte de gendarmes, mais nous finîmes par reprendre notre habitude de voyager seuls, même avant le lever du soleil. Je dois pourtant avouer que pendant quelque temps je ne me sentais pas à mon aise quand nous rencontrions sur cette route solitaire quelque drôle armé d'un long fusil, ce qui arrivait souvent; car en dépit des défenses faites par le gouvernement, presque chaque paysan, dans ce district sauvage, avait un mousquet. J'avais soin du moins que mon pistolet fût armé, et je ne le plaçais pas sous le tablier de la voiture. Mais notre inquiétude se dissipa avec le temps, et nous n'entendîmes jamais parler des parens et amis des prisonniers.

Près de deux ans s'étaient écoulés depuis le vol,

quand je fus sommé une seconde fois de me rendre à la Vicaria. Pour cette fois, le procès s'instruisit, mais on ne fit comparaître que trois prisonniers, le quatrième était mort d'une maladie qu'il avait gagnée dans la prison. Si j'avais rencontré un de ces hommes quand nous étions à leur poursuite et que j'avais le sang échauffé, j'aurais certainement été en état de lui faire sauter le crâne; dans le moment où j'avais été confronté avec eux pour la première fois dans la prison, j'aurais pu supporter d'en voir pendre un ou deux; mais après un si long espace de temps, pendant lequel l'un d'eux était mort dans son cachot, et lorsque d'autres pensées, d'autres occupations avaient effacé la première impression que cette affaire avait faite sur mon esprit; quand je vis devant moi les trois hommes qui avaient eu ma vie entre leurs mains, pâles, maigres, et souffrant des suites d'une si longue détention, il est certain que si je l'avais pu j'aurais ouvert la porte de leur prison pour leur rendre la liberté, et mon cœur se serra quand j'eus à faire ma déposition.

Un des traits les plus curieux de ce procès extraordinaire fut qu'on ne me fit point prêter serment. Quand le moment en fut arrivé, le président du tribunal, qui ne me connaissait

que fort peu, me dit que, comme Anglais et homme bien né, ma parole suffisait. Ce compliment ne m'empêcha pas d'être fort étonné, et je comparai ce mode de procédure criminelle à celui qui est suivi dans mon pays. Je ne crois pas que la circonstance que j'étais protestant en pût être la cause, car plus d'une fois, en arrivant à un lazaret, les officiers de santé du royaume de Naples m'avaient fait prêter serment.

Outre mon témoignage, qui me semblait assez décisif, on eut aussi les dépositions de notre jeune postillon, de la vieille paysanne dont j'ai parlé, et de quelques autres témoins. Cependant, à l'instant où je m'imaginai que la sentence allait être prononcée, le président leva la séance, et fit emmener les prisonniers. Je restai encore cinq à six mois à Naples, et je n'entendis plus parler de cette affaire. J'ignore ce que devinrent ces trois voleurs, car au bout de ce temps, je partis pour un pays où la justice est administrée d'une manière plus sommaire, — la Turquie.

Bien des Napolitains dirent à cette époque que ces voleurs, qui avaient été arrêtés longtemps avant qu'ils eussent pu avoir dépensé une somme si considérable, et qui était presque une

fortune pour des hommes de leur condition dans ce pays, en avaient fait bon usage pour mettre des délais à la sévérité des lois. Ce que je sais, c'est que mon ami ne revit jamais un seul carlin de ses trois mille ducats.

Mais ce que je sais aussi, c'est que les Napolitains ont un penchant décidé à mal parler les uns des autres, et à blâmer leur gouvernement. J'ai vécu trop long-temps dans ce pays pour adopter les préjugés de voyageurs irréfléchis et superficiels, et pour croire même la dixième partie de tout ce qu'on dit contre les Italiens en général. Cependant les faits sont tels que je les ai rapportés, et sous quelque point de vue qu'on les envisage, les commentaires auxquels ils doivent donner lieu, ne peuvent être que très-défavorables aux cours de justice de Naples.

Ce beau pays a maintenant un jeune roi, qui, dit-on, a déjà fait beaucoup de réformes salutaires. Espérons qu'il a dirigé, ou qu'il dirigera son attention vers l'administration de la justice, ce qui sera pour les Napolitains un plus grand bienfait que n'aurait pu l'être, dans les circonstances présentes, leur constitution espagnole.

Et à présent, adieu aux brigands italiens, et encore une fois à l'Italie, pays où j'ai passé mes plus beaux jours, — car elle laisse d'ineffaçables

regrets cette période brillante de la vie qui s'écoule de dix-sept ans à vingt-sept; — pays pour lequel je puis déclarer mon admiration sincère, sans me rendre suspect d'affectation ou d'exagération, puisque je le connais si bien et que j'y ai vécu si long-temps; — pays où j'ai eu, et où je suis sûr d'avoir encore quelques-uns de mes meilleurs amis; — enfin pays qui est, après ma patrie, celui où je préférerais terminer mes jours, et trouver avec

. « Un sasso
Che distingua le mie dalle infinite
Ossa che in terra e in mar semina morte! » (1)

une tombe humble et tranquille.

(1) « Une pierre sépulcrale qui distingue mes ossemens du nombre infini de ceux que la mort sème dans la terre et dans la mer ». — Ugo Foscolo. — *Les Sépulcres*.

TABLE.

	Pages
Observations générales sur les bandits et les brigands.	3
Marco Sciarra, ou le Brigand de l'Abruzze.	49
Brigands de Calabre.	67
Francatripa.	115
Benincasa et plusieurs autres.	125
Scarolla.	137
Les Vardarellis.	169
Don Ciro, ou le Prêtre brigand.	217
Bandits romains.	273
Brigands de Lombardie.	335
Brigands napolitains et romains.	345

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.

LE MAGAZINE FRANÇAIS,
NOUVELLE BIBLIOTHÈQUE DES ROMANS,

RECUEIL MENSUEL;

Prix : 50 fr. par an; 26 fr. pour six mois.

Les 3 livraisons publiées contiennent :

Analyse des Romans publiés en octobre, savoir :

Distraction. — Mémoires d'un Huard de Chartres. — Une actrice. — Le Port de Ceteil. — Les Réverbères. — Galanteries d'une Demoiselle du monde. — Sous les Toits. — Réveries. — Maritalement parlant. — Madame Dorvigny. — Le Marchepied. — Le Perruquier du Grand-Duc. — Une Blonde. — La Grenouille verte. — L'Auberge des Adrets. — Onésie. — Ainsi soit-il. — Juive et Mauresque. — Le Livre rose, *tome I.* — Une Séduction. — Le Sabbat des Sorcières. — Le Czarewits Constantin. — Une Destinée.

Analyse des Romans publiés en novembre, savoir :

L'abbé Guirand. — Le Compère Marié. — El Abanico. — Deux cœurs de femme. — Aventures d'un marin de la Grande-Armée. — La Religieuse de Gnadensell. — L'Atelier d'un peintre. — Contes vrais, *tome Ier.* — Rome souterraine. — Le Gamin de Paris. — Zorhab, le prisonnier. — Jacques II à Saint-Germain. — Nostradamus. — Nos Voisins de l'autre côté. — L'Orphelin et l'Usurpateur. — Le Livre rose, *tome II.* — Un seigneur Beaujolais. — Caroline ou le Confesseur. — Priez pour elles. — Deux époques.

Analyse des Romans publiés en décembre, savoir :

Le Brasseur Roi. — La Conspiration des Marmousets. — Alminti. — Les francs Taupins. — Le Prince de Machiavel. — Ahasvérus. — Le Maréchal de l'Empire et ses deux Aides-de-camp. — Une victime. — La Tour de Koatven. — Raoul de Pellevé. — Scènes de la vie de Province. — L'Actrice et le Faubourien. — Elise de Saint-Ange. — La Pudeur et l'Opéra. — L'Ironie. — Le Cimetière d'Ivry. — Deux Réputations. — Victoires et conquêtes d'une Femme de qualité. — Le Val-duo-Negro, ou les Frères du poignard invisible. — Chroniques impériales.

ARTICLES ORIGINAUX.

La première livraison contient :

Souvenirs militaires de 1815. — Les ducs de Windsor. — Un Hourailler à Marly. — Pardon pour Pardon. — Variétés littéraires. — Fac-simile des études du duc de Bordeaux, sur l'histoire d'Angleterre.

La deuxième livraison contient :

MES AVENTURES DANS LA CAMPAGNE DE RUSSIE, par B. T. Duverger.

PIERO MARONGELLI, ami et compagnon de Silvio Pellico. — Notice par A. Delatour.

FERDINAND VII. — Anecdote extraite des *Souvenirs d'un officier.*

LES HOMMES ET LES MOEURS AUX ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE EN 1833, par le colonel Hamilton. — Voyage à New-York. — A bord. — M. Burke. — Sandyhook. — Description. — Arrivée à New-York. — Première impression. — La Douane. — Enseignes. — Taverne de Niblo. — Dîner. — New-York. — Déjeuner. — Lettres d'introduction. — Les gens distingués. — Les Américains en Europe. — Édifices. — Femmes. — Cours de justice. — Observations. — Table d'hôte. — Église épiscopale. — Général Hamilton. — Églises. — Théâtres. — Acteurs. — Incendies.

SOUVENIRS DE LA MARQUISE DE CREQUY. — Debut, 1793. — Madame Roland. (Extrait du tome 4.)

La troisième livraison contient :

MOEURS D'ESPAGNE. — Malaga. — PER UN PULCINELLA, souvenir de Venise; par Léon Vidal.

STATISTIQUE DE LA LITTÉRATURE EN 1834, par A. Delaforest.